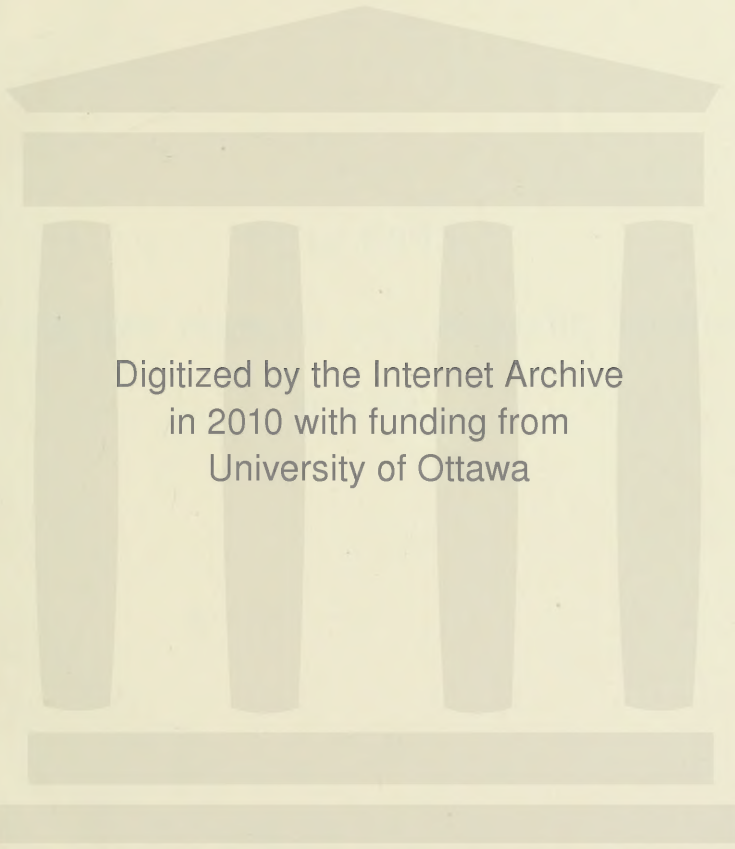




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

⁸⁹⁶
BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

BULLETIN

Cairo,
(DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. É. CHASSINAT

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME V



498413

12. 10. 49

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1906

Tous droits de reproduction réservés

DT
57
C3
t.5

RAPPORT

SUR

LES RECHERCHES EFFECTUÉES À BAOUT EN 1903

PAR

M. CHARLES PALANQUE.

Les travaux exécutés sur le kôm de Baout en 1903, du mois de janvier au mois de février, n'ont pas été à proprement parler des travaux méthodiques.

Le Service des antiquités de l'Égypte ayant accordé à des cultivateurs indigènes des localités voisines l'autorisation d'extraire le *sébakh*, il s'agissait de surveiller les agissements des hommes occupés à cette besogne et de préserver les parties encore inexplorées du kôm des entreprises malhables et intéressées des fellahs, qui pouvaient compromettre irrémédiablement les recherches archéologiques futures.

Ce ne fut pas sans difficulté que les villageois se résignèrent à se contenter du terrain dont les limites leur avaient été tracées. Leur avidité mise en éveil par les découvertes de 1902, et surtout leur conviction absolue qu'on les dépouillait arbitrairement d'un bien légitime, les poussait à sortir continuellement, sous un prétexte quelconque, de leur concession.

On sait tout le mal que peuvent commettre les *sébakhîn* : ils font œuvre de vandales et n'hésitent pas, sous prétexte de se procurer leur précieux engrais agricole, à briser, démolir ou saccager tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Cela ne leur suffit pas. Les objets antiques qu'un coup de pioche heureux peut leur livrer sont à jamais perdus, à moins d'une surveillance absolue et continue.

Essayer de les guider est inutile; ils vont, volontairement malhables, détruisant ce qu'ils se sont engagés à respecter; faisant perdre à jamais des documents précieux et intéressants pour l'histoire et l'art antiques.

Les instructions que j'avais reçues de M. Chassinat, directeur de l'Institut français, étaient formelles. Elles ne m'autorisaient à leur livrer que deux points du kôm où leurs déprédations n'étaient pas à redouter, car il importait de préserver la partie du terrain que nous n'avions pas eu le temps d'explorer au cours de la campagne précédente.

1° Au nord, entre les deux grandes chapelles mises à jour en 1902.

2° Au sud, en un endroit où le terrain bouleversé par des fouilles clandestines ne laissait que peu d'espoir de découvertes importantes, mais où le *sébakh* se rencontre en abondance.

Le nombre des travailleurs était considérable, mais les résultats furent appréciables bien plus au point de vue topographique qu'en trouvailles archéologiques.

PARTIE DU NORD.

Pour compléter les travaux de l'année 1902, menés jusqu'à une époque avancée de l'année, il restait à dégager un espace de terrain recouvert d'une très épaisse couche de sable et compris entre deux grandes chapelles, dont il était utile de connaître la disposition par rapport à celles-ci.

La question était de savoir si ces deux constructions se reliaient entre elles par d'autres bâtiments ou si elles étaient indépendantes l'une de l'autre.

Le travail fut long et pénible : malgré les obstacles nombreux, il nous a été permis de faire les remarques suivantes.

Les chapelles nos 1 et 4 dégagées l'année précédente étaient bien indépendantes l'une de l'autre et ne se reliaient pas par des constructions affirmant une solution de continuité.

Quantité de petites chapelles ou annexes de chapelles de peu d'importance, simples cellules ou oratoires, les unes se reliant entre elles, les autres indépendantes, occupaient la majeure partie du terrain (pl. I, fig. 1), constructions pauvres, sans ornementation murale ou architecturale, aux murs intérieurement blanchis à la chaux. Ça et là, quelques dessins grossiers au trait, des graffites illisibles, en caractères coptes ou arabes, mentionnant un nom, une date ou une parole pieuse. Au simple contact de l'air libre, ces enduits très

rudimentaires s'effritaient et tombaient rapidement laissant voir le squelette de la construction en brique crue mélangée de paille hachée. Nous avons pu photographier une inscription syriaque quelques minutes avant la chute de l'enduit sur lequel elle était tracée, et qui fut suivie de l'écroulement immédiat du mur tout entier (fig. 1). Certaines de ces cellules, ce nom semble leur convenir, étaient voûtées. L'amorce de la voûte se voyait encore en quelques endroits⁽¹⁾. Les éboulements rapides, dus à la poussée du sable, et surtout aux *schakkin*,

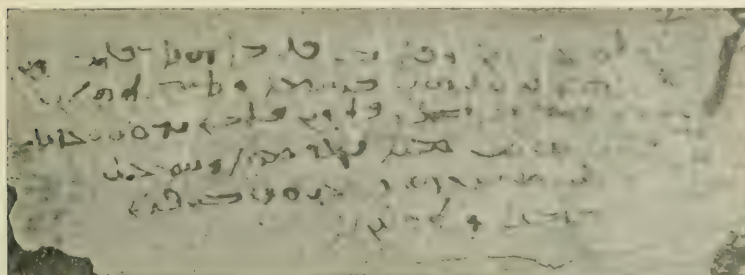


Fig. 1.

nous ont empêché de nous rendre un compte absolument exact du nombre des cellules. Toutefois, nous avons pu constater que certaines communiquaient entre elles par un étroit couloir, d'autres au contraire étaient absolument indépendantes.

Dans un espace libre et légèrement surélevé, il faut noter l'existence d'une vasque de marbre blanc, engagée dans un bloc maçonné très dur et d'une grande solidité (pl. II). Ce bloc, arrondi comme la vasque, était formé d'une sorte de ciment mélangé de brique pilée, ce qui lui donnait l'apparence du granit rose⁽²⁾. La teinte des plus heureuse, était des plus réussie. Aux quatre

⁽¹⁾ Invariablement ce sont des constructions à plan carré ou rectangulaire, surmontées, suivant le cas, d'une coupole demi-sphérique ou d'une voûte en berceau à plein cintre, telles qu'on les voit encore de nos jours un peu partout en Haute-Égypte, dans les nécropoles modernes. Cf. JEAN CLÉDAT, *Nouvelles recherches à Bawît* (Haute-

Égypte), *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1904, p. 516, 517. La nécropole moderne d'Assiout, ainsi que celle de Dachlout, près de Baout, donneront une idée exacte de ce que devait être la nécropole antique.

⁽²⁾ M. Maspero cite trois espèces de mortiers : — les uns blancs et réduits arsement en parties

coins se dressaient quatre colonnes en calcaire blanc, d'une hauteur de 1 m. 80 cent., destinées à supporter la toiture. Trois d'entre elles, élevées sur leurs bases d'ordre dorique, étaient encore en place. Les chapiteaux, dont un fragment très mutilé et presque informe fut retrouvé, avaient disparu. Une marche en pierre calcaire permettait d'atteindre le bassin de marbre et facilitait l'accès de l'eau qu'il devait contenir. La hauteur totale du bassin, abstraction faite de la marche d'escalier qui avait 0 m. 20 cent. de hauteur sur 0 m. 15 cent. de largeur, était de 1 m. 11 cent. La vasque en beau marbre blanc, de 0 m. 90 cent. de diamètre, avec une épaisseur de 0 m. 07 cent., ne put malheureusement pas être dégagée intacte. De larges fêlures et des fentes datant des temps anciens, la traversaient dans toute sa largeur. Néanmoins, recueilli avec soin, ce beau bassin fut réuni aux autres monuments et objets rassemblés au cours des travaux.

On a tout lieu de s'étonner de l'existence d'un monument relativement riche placé dans un endroit aussi pauvre, alors que dans les importantes chapelles dégagées l'année précédente, des bassins du même genre, mais en granit et en calcaire, avaient été découverts au ras du sol et sans installation confortable.

On pourrait croire que ce fut un don fait par un personnage opulent à ses coreligionnaires peu fortunés, ou bien une œuvre collective. Ce ne sont là, d'ailleurs, que des hypothèses qu'il nous est permis d'exprimer. Souvenons-nous seulement qu'en Orient l'eau étant la principale ressource pour tous, riches ou pauvres, il arrive souvent qu'un homme fortuné installe ainsi de ses propres deniers une concession d'eau à l'usage de tous. C'est là une œuvre pie et méritoire aux yeux de Dieu ⁽¹⁾.

Un certain nombre d'amphores, du type connu et classique, en bon état pour la plupart, furent recueillies aux alentours. Elles n'avaient aucune marque caractéristique.

impalpable, ne contiennent que de la chaux: les autres, gris et rudes au toucher, sont mêlés de chaux et de sable; les autres doivent leur aspect rougeâtre à la poudre de brique pilée dont ils sont pénétrés». (*L'Archéologie égyptienne*, p. 48.)

⁽¹⁾ C'est ainsi que dans le Caire, de nombreux

sébil ont été installés dans certains quartiers et que des porteurs d'eau, payés par des gens riches, parcourent d'autres quartiers, offrant l'eau du bon Dieu à qui a soif. Nous avons pu constater qu'à Tunis il en était de même. C'est d'ailleurs une coutume propre à tout l'Orient.

CHAPELLE N° 1.

Revenant au sud, vers la grande chapelle n° 1 dégagée en 1902, on procéda à l'extraction du *sebakh*, dont une énorme masse, placée contre le mur est, était déjà connue depuis les derniers travaux. Quant à la chapelle, elle fut retrouvée dans l'état où elle avait été laissée à la fin de la mission.

L'enlèvement du *sebakh* au voisinage du mur est nous révéla l'existence d'un mur en maçonnerie solidement établi en grand appareil de pierre calcaire. C'est seulement en arrivant à l'extrême sud, c'est-à-dire à l'endroit même où nous avions cessé nos fouilles de 1902, qu'il disparut complètement, sans même permettre de supposer qu'il y eut continuité. Ce mur, peu élevé (environ



Fig. 2.

0 m. 80 cent.), était en bon état de conservation. Malgré des ordres formels et une surveillance attentive, certaines parties n'échappèrent pas au vandalisme des fellahs. Deux portes apparentes avaient été obstruées par de grossières briques crues. Le sol était dallé en quelques endroits.

Dans l'espace libre, entre les deux murs, on recueillit un grand nombre d'ossements humains en mauvais état. Aucun vestige de cercueil ou d'étoffes ne les accompagnait. Une colonne brisée en pierre calcaire était tombée entre les deux murs, retenue par la force de la construction à 0 m. 60 cent. du sol dallé, sans pouvoir aller plus bas; elle fut dégagée à grand peine.

Un bas-relief sculpté d'un joli travail, représentant une tête de saint dans une couronne de fleurs soutenue par un couple de lions grimpants et affrontés, fut le seul monument trouvé à cet endroit (fig. 2).

Continuant leurs travaux vers le sud, les *schakhin* achevèrent de dégager une nouvelle chapelle, absolument indépendante de la précédente et dont certaines parties étaient déjà connues.

Malheureusement, elle était complètement ruinée, et il en restait fort peu de chose. Seul un pilier carré en pierre de taille était en place. Montant de porte plutôt que pilier, il était orné sur une de ses faces (côté est) d'une peinture à la fresque représentant un personnage barbu de grandeur naturelle, revêtu d'ornements sacerdotaux et tenant l'encensoir (pl. IV). Près de lui, une inscription verticale dont on pouvait lire :

ΚΑΡΙΑΣ
ΠΕΤΗΩΤ

Une amorce de muraille en brique crue se reliait à la maçonnerie. On y reconnaissait des restes de fresque sur enduit représentant un personnage agenouillé, vêtu de vêtements royaux, couronne en tête et sceptre à la main. De l'inscription très mutilée, il ne restait que ces quelques lettres :

ΤΑΛΙΑΝΟΣ
ΠΡΟΝ
ΝΟΣ

Il est à remarquer que ces peintures ornementales ne valent pas celles relevées l'année précédente par M. Clédat. L'allure des personnages est moins soignée, le dessin plus rude, le coloris plus criard et plus grossier. Elles ne rappellent que très peu les fresques des chapelles du nord du kôm.

Dans l'angle de la muraille à peu de distance du personnage royal, nous avons pu relever l'inscription suivante tracée en lettres rouges :

✚ ΖΕΜΡΑΠΗΝΟΠΠΕΠΦΟΡΕΠΕΝΖΩΦΗΜ✚
ΑΝΟΚΠΙΕΒΟΡΡΕΦΗΝΟΒΕΑΡΡΙΤΑΚΑΠΕΚΩ
ΚΩΝΑΙΠΗΛΙΟΒΕΛΠΟΚΠΙΤΑΛΠΟΡΟΣΖΑ
ΟΥΗΜΦΩΠΙΣΖΑΙΜΑΡΧΟΟΣΧΣΕΡΟΥΝΑ ✚
5 ΗΣΠΨΙΧΗΜΠΕΠΤΑΙΕΙCΖΑΠΙCΖΑΙΕΠΡΕΝΕΜ
ΖΕΝΙΧΟΕΤCΧΟΕΙCΚΩΠΙΑΙΕΒΟΛΟΕΝΙΖΕΛΙCΑ
ΑΠΕΚΡΙCΤΟCΚΑΠΕΦΗΝΟΒΠΑΦΕΒΟΛΛΑΚΑΖΟΟC
ΜΗΤΡΟΟΠΕΠΗΥΑCΠΗΥΗΕΙΟΥΕΜΜΟΥ

ΠΛΟCΜΗΤΡΙCΗΑΗΟCΧΘΕΙCΗΑΚΩΗΑΙ
 10 ΕΒΟΛΗΑΠΟΒΕΓΓΗΡΟΥΕΠΤΑΙΑΛΥ
 ΧΕΠΤΑΜΗΤΚΟΙΩΑΠΕ2009
 ΠΑ ΕΜΦΗΕΑΠΟΚΜΑΘΕC
 ΤΑΙΟC2ΑΠΗC2ΑΓΓΗΡΟΠΕΤΑΙCΑΡΑΓΗΠ

+

jk ∪ ωj,

En plusieurs endroits, des croix d'un dessin rudimentaire, se rencontrent à chaque espace libre. Entre les bras de l'une d'elles sont les quatre lettres suivantes en couleur rouge :

Π	Ϡ
С	Π

Au ras du sol, immédiatement au-dessous de l'inscription ci-dessus :

ΠΝΟΥΤΕΜ
 ΑΡΗΑΜΗΥΕΑΠΟΚΜΗΑ
 ΗΑΚΠ ΕΙCΑΚΔΑΙΑΚΩΗΗΑ
 ΜΗΑ

A l'ouest, les travaux des *sébachin* ont dégagé des pans de murailles en briques crues, de peu de consistance, et aussitôt écroulés. Leur hauteur était de 0 m. 40 cent. à 0 m. 50 cent. Ils n'ont aucun rapport avec les constructions précédentes et sont entièrement indépendants des bâtiments principaux.

La liste des objets trouvés n'est pas longue. Le principal est un encensoir en bronze d'une fort belle patine, mais en très mauvais état.

Nous avons relevé sur des tessons de poteries, des croix patées gravées en creux ou en pointillé.

Avant de quitter cette partie du kôm, il convient de signaler l'existence d'une sorte de conduite placée vis-à-vis des citernes et des cuves découvertes en 1902. Cette conduite était située à l'extrémité nord du bâtiment, en dehors de la porte et des murs dégagés. Les côtés étaient établis en briques cuites, les parties supérieures et inférieures en pierre calcaire blanche de modeste épaisseur. Il ne nous a pas été permis de connaître le point initial; tout avait été démolí. La direction vers les citernes était seule nettement déterminée.

PARTIE DU KÔM SUD.

Ayant rempli les instructions que nous avons reçues, reconnu et relevé le mieux possible le plan des constructions intermédiaires situées entre les deux grandes chapelles; le *sebakh*, d'autre part, se faisant rare, les travailleurs, malgré leur désir d'attaquer les parties voisines spécialement réservées, durent émigrer vers le sud où les monticules de sable étaient moins hauts et, partant, les ruines moins importantes.

Nous avons tout lieu de supposer que cette partie du kôm était moins riche que du côté nord. Rien ne faisait prévoir l'existence de chapelles ornées ou de constructions importantes. Il nous a été cependant permis de mettre à jour plusieurs petites constructions assez simples et ne présentant qu'un médiocre intérêt au point de vue de l'art.

De nombreuses chapelles furent aussi dégagées: sur une quarantaine environ, deux seulement étaient ornées de fresques, rappelant assez celles du kôm nord. Le travail était soigné, le coloris éclatant.

Ailleurs, sur les murs construits en pisé recouvert d'une couche de plâtre grossier, les artistes ont essayé leur talent ou leur verve satirique en les décorant de motifs religieux où la Vierge, les apôtres, les saints, les patriarches tiennent leur place. Puis ce sont des croquis, des ébauches rudimentaires, des graffites à la pointe ou au trait rouge ou noir, en cursive ou en lettres onciales.

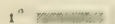
La plus importante de ces chapelles, que nous désignerons par le numéro 1 sud-ouest, présente un plan absolument irrégulier (pl. I, fig. 2). Tout se présente en longueur. C'est d'abord un long corridor de 4 m. 30 cent. sur 1 m. 90 cent. conduisant à une pièce plus large et moins ornée que l'entrée. On y accédait par une porte voûtée à plein cintre, ornée de motifs artistiques se composant de rondelles rouges à rayons blancs sur fond clair. La voûte intérieure présentait un dessin losangé noir sur fond grisâtre (pl. V-VI).

C'est la seule voûte en place découverte au cours des travaux. On pourra se rendre compte de l'élégance de l'arc. Elle tint quelque temps en place, mais un vent violent suffit un jour à la faire disparaître.

Le vestibule d'entrée était orné de peintures représentant différents personnages. La peinture, écaillée en plusieurs endroits, permettait de constater

que nous n'étions pas en présence de l'œuvre primitive, mais d'une restauration d'un dessin plus réduit. Les personnages étaient les mêmes, mais moins grands et plus proportionnés à la hauteur des panneaux.

Voici le nom de chacun en commençant par l'est (pl. VII-IX).

1° 

ΠΩΝΤ¹

ΚΥΡΙC

ΑΠΑΕ



ΟC

2° ΗΕΡΕΠΩ

ΖΜΖΛΛ

3° ΡΑΤΑΡΧΩΗ

ΠΩΗΠΚΥΡΙC

ΕΠΙΦΑΗΗC

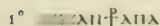
4° ΔΟΥΗ

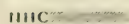
5° ΗΑΓΙΑΕΚΚΛΗΣΙΑ (Inscription tracée verticalement.)

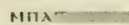
6° ΟΑΓΙΟC ΚΟΛΛΟΥΘΟC (Inscription tracée verticalement.)

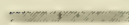
7° ΘΟΑΓΙΟC ΚΥΠΡΙΑΗΟC (Inscription tracée verticalement.)

Mur ouest.

1°  ΑΠ-†ΑΠΑ

ΠΗC 

ΜΠΑ 



2° †ΠΑΔΙΑΚ²

ΜΗΝΑ

ΠΩΗ

ΑΠΑ

ΠCΤ

3° †ΚΟΛ

ΟΕ

ΠΩ

CΩΗ

(¹) Sous l'enduit : ΑΛΥΘΙΑ.

Entre les deux (nos 4 et 5) : ⲛⲥⲭⲥ, gravé à la pointe.

4° ⲛⲟⲗⲣⲭⲁⲗⲣⲉ
ⲗⲟⲥⲟⲩⲣⲓ
ⲛⲗ

5° ⲛⲧⲥⲗⲁⲛ
ⲟⲩⲉⲟⲩⲟⲗⲁⲛⲧ
ⲙⲗⲗⲩⲛⲟⲩⲉⲛ
ⲉⲉⲧ
ⲉ

6° ⲛⲟⲩⲉⲛⲉⲉⲧ
ⲗⲙⲗⲗⲗⲗⲗⲗ
ⲗⲧⲙⲗⲗⲗ
ⲛⲟⲩⲉⲛⲉⲉⲧ
ⲉ

Sur le mur est, les inscriptions verticales se rapportent à trois personnages en buste, tenant toute la hauteur du panneau, suivant la sainte Église. Un quatrième personnage, nimbé comme les autres, à barbe blanche, ne nous a pas laissé son nom; sur un seul côté on peut lire ⲟⲗⲣⲓⲟⲥ; le reste est effacé.

Parmi les personnages en pied, deux ont le visage teinté de noir; ils portent les noms ⲗⲟⲩⲩⲛ et ⲙⲙⲗⲗ. Des fruits rouges vifs entourés de verdure sont placés entre chaque saint à la hauteur des épaules.

Le mur ouest (pl. X, XI) est moins bien conservé que celui de l'est. Des personnages en pied, presque tout a disparu; d'autres sont visibles jusqu'à mi-corps, mais les fresques sont fort détériorées. L'ornementation n'était pas symétrique; les patriarches coptes en buste n'existent pas. La série complète des saints en pied se composait d'environ quatorze personnages. Leur costume, ainsi qu'on pourra en juger, est absolument byzantin. On pourrait en conclure que ces peintures sont d'une époque plus récente que celles du kôm du nord.

Suivant l'usage, dans la seconde salle, une niche à plein cintre se voyait au centre. L'ornementation, autant que son état de délabrement permettait d'en juger, en était fort sobre, et nulle peinture à la fresque n'en ornait le tympan.

En revanche, sur les murs, à hauteur d'homme, on voyait encore les restes

de personnages en pied qui devaient représenter des saints ou des patriarches de l'Église copte.

Les murs étaient solidement construits en pisé et mesuraient 0 m. 40 cent. d'épaisseur.

Dans la seconde salle, on avait établi un mastaba de 0 m. 30 cent. de hauteur sur 0 m. 60 cent. de largeur, badigeonné en blanc; il était en fort bon état.

Çà et là, des graffites et des inscriptions.

Sur une seule ligne on lisait :

ΕΛΙΦΑΣΟΒΑΣΙΛΕΥΣΤΟΥΘΕΜΑΝΩ : ΒΑΛΛΑΛΛ
ΛΥΡΑΝΟΥΤΟΥΣΑΥΧΑΙΟΥΣΩΦΑΡΟΒΑΣΙΛΕΥΣ
ΤΩΠΗΝΗΝΑΙΩΝ :

Ailleurs, en caractères cursifs, du côté du sud :

ΠΑΣΟΝΠΑΠΑΠΑΤΕΡ

et au nord :

Σ|ΧΡΟΕΙΣΕΠΑΣΟΝΤΟΥΣΤΕΦΑΝΟΥΣΑΝΝΗ
Ε|ΜΠΡΑΝΑΝΟΥΠΑΝΟΚΦΙΛΟΘΕΟ
ΠΩΝΗΣΑΝΝΗ
|ΕΠΙΣΤΩΕΒΟΛ|

Plus loin, nous avons relevé et calqué avec soin le dessin suivant (fig. 3) :

Sur le mur ouest de la deuxième salle, près de la porte condamnée, on remarque la représentation assez curieuse, dont nous donnons ci-contre la reproduction (fig. 4).



Fig. 3.



Fig. 4.

Sur un fragment d'enduit retrouvé dans les décombres j'ai pu lire :

ΠΑΣΩΝ
ΖΑΧΑΡΙΔ
ΑΡΙΠΑΜΕΕΥΕΛΗΟΚ
ΠΙΕΛΛΑΧΙΣΤΟΣΠΩ

Divers fragments d'amphores ont été découverts pendant les travaux. Quelques-uns portaient des marques que voici :

1° ΧΤΕΛΛΩ (Lettres noires et à la pointe.)
ΧΧ

2° Sur un côté : ΠΑΠΑ, et sur la face opposée : ΩΒ en onciales, et, en cursive : ΛΒΕ. Un bouchon en terre glaise, timbré d'une croix patée, sans inscription, fut également recueilli.

3° En cursive rouge :  πα.

KÔM SUD-OUEST.

CHAPELLE N° 2.

A peu de distance de la chapelle n° 1 sud-ouest, une nouvelle chapelle ornée de peintures fut déblayée. L'ornementation surchargeait les murs de guirlandes vertes à fruits rouges placées en losange. Malgré une épaisse couche de noir de fumée ou autres traces de malpropreté, les couleurs apparaissaient encore fort vives, et leur ton criard dominait le tout (pl. XII).

Cette chapelle, en fort mauvais état, se composait d'une pièce carrée avec, dans sa partie centrale, une niche dont le tympan portait une peinture à la fresque de mauvaise facture mal conservée (pl. I, fig. 3). Elle représentait la Vierge entourée des apôtres vêtus à la romaine et portant chacun dans leurs mains un rouleau de papyrus (pl. XIII). La comparaison de cette œuvre avec la fresque du même genre découverte au nord du kôm par M. Clédât semble, au premier abord, vouloir s'imposer. Mais, à tous les points de vue, elle est d'une telle infériorité à l'égard de cette dernière qu'on ne peut songer qu'au sujet, en laissant de côté la composition artistique. L'artiste semble s'être

inspiré de l'œuvre, mais n'a pas pu atteindre son modèle. La Vierge, les bras étendus, est d'allure lourde et peu élégante. Elle est clairement désignée par son monogramme Ⲛⲓ , tandis qu'on peut lire au-dessus des autres personnages : ⲁⲛⲟⲩⲧⲱⲣⲟⲥ Ⲛⲓ (*sic*).

1° Près de la porte d'entrée on pouvait lire :

ⲫⲓⲥⲡⲉⲭⲁⲣⲓⲛ
 ⲁⲙⲉⲟⲩⲉⲁⲛⲟⲕ
 ⲡⲉⲗⲁⲭⲓⲥⲧⲟⲥ
 ⲁⲗⲟⲩⲗⲁ ⲫⲱⲓⲣⲁ
 5 ⲫⲟⲥⲙⲡⲁⲛⲗ
 ⲡⲁⲓⲉⲣⲙⲓⲁⲥⲡⲧ
 ⲥⲡⲛⲟⲩⲧⲉⲡⲧⲉⲃ
 ⲛⲁⲛⲉⲃⲟⲗⲉⲥⲣⲱ
 ⲗⲟⲩⲧⲟⲡⲗⲥⲟⲛ
 10 ⲡⲉⲃⲱⲡⲗⲥⲟⲛ
 ⲓⲉ (*sic*)
 ⲓⲉⲱⲣⲛⲁⲡⲓⲁⲥⲉⲗⲗ
 ⲃⲟⲛⲉ

2° Sur enduit :

ⲧ
 ⲟⲗⲡ
 ⲉⲛⲉ (?) ⲕⲛⲁⲥ
 ⲟⲥ
 ⲛⲗ
 ⲉⲛⲉ

Ailleurs, inscrit dans un carré :

ⲡⲁⲥⲟⲡ ⲥⲓⲱⲛ

Les fouilles menées jusqu'au sol en terre durcie ne donnèrent aucun objet, sauf cependant une croix en bois, en fort mauvais état, ornée de peintures, la tête du Christ au centre, avec à l'extrémité de chaque bras deux têtes d'anges. Brisée à sa partie inférieure, cette croix, unique spécimen trouvé à Baouit, à notre connaissance, a été soigneusement recueillie, mais son état de dégradation n'a pas permis de la conserver. L'expression de la tête du Christ paraissait

2° ἸΗΟΚΣΠΙΣΩΕΕΠΩΩΣΗ
 (sic) ἸΡΚΖΡΙΩΤΡΟ|
 3° ἸΗΟΚΛΠΠΙΕΤΡΟΖΜΠΠΖΖΜΟΟΥΕ

PETITE CHAPELLE

ORNÉE DE PEINTURES EN TRÈS MAUVAIS ÉTAT, PLACÉE DANS LA PARTIE CENTRALE

DU KÔM SUD.

Cette chapelle très délabrée était ornée de peintures de couleurs très vives ayant beaucoup souffert. Néanmoins, la coloration criarde malgré une épaisse couche de noir et de blanc sale, s'affirmait en plusieurs endroits.

Une série de médaillons courait sur les murs; les fenêtres destinées à éclairer l'oratoire étaient ornées, sur les montants, d'une série d'animaux, lions, lionnes, taureau bondissant, gazelle, canard au plumage très riche en couleurs; ailleurs des oiseaux alternaient avec une bordure grecque.

Le peu de recul n'a pas permis de photographier ces différents sujets; quelques-uns étaient dans un assez joli état de conservation (pl. XIV).

A gauche de la porte d'entrée se lisait :

ΜΗΠ
 ΜΗΠ
 ΠΑΙ ΓΕΩΡΓ
 ΠΕΣΠΗ ΟΥΠ ΜΟΥΠΖΑΜΠΠ
 5 ΜΟΥΡΟΠΠΑΙ ΠΕΛΑΧΙΣΤΟΣ
 ΙΣΩΓΡΑΦΟΙ ΟΣΙΦΜΗΑΠΑΖΩ
 ΤΕΒΣΟΠΠΩΕΠΚΑΛΛΙΝΙΧΕΠΡΙΥ
 ΓΤΩΖΕΠΕΖΤΩΡΖΑΜΠΠ

En grands caractères, à la pointe, sur un appui de fenêtre : ἸΧΝΙΧ.

KÔM SUD.

Inscriptions relevées dans la partie sud et sud-ouest sur des murs sans ornementation.

Sud-ouest. — Même chapelle :

1° ΑΠΟΨΙΣΑΒΩΛΑΜ

2° †ΙΣΑΠΑΣΜΑΡΙΤΗΣ

3° ΑΠΑΜΙΧΑΝΑ

4° †ΙΣΑΠΑΙΟΑΝΗΣΠΚ^(sic)

Autre chapelle, sud-ouest (cursive).

Inscription de couleur noire, dans un encadrement :

†ΘΟΣΤΟΥΑΓΙΟΥΓΕΩΡΓΙΟΥΕΙΣΥΛΠΟΥ
ΘΕΟΔΩΡΟΥΚΑΙΤΟΥΑΠΟΥΜΗΝΑΤΟΥ
ΑΠΟΥΑΠΑΛΠΟΛΛΩΣΤΟΥΑΡΧΑΝΓΕΛΟ^C
ΜΙΧΑΗΛΒΟΜΘΥΣΗΤΟΥ
5 ΛΟΥΛΟΥΤΟΥΜΗΝΑΧΙΟΣ
ΘΕΟΔΩΡΟΥΑΠΟΥΕΠΙΛΗ
ΥΕΜΥΡΑΛΩΘ

CHAPELLE N° 3.

Inscription en lettres vert foncé, dans un encadrement de même teinte sur fond grisaille avec petits traits rouges. Dans le fond, une croix teintée rouge.

ΗΣΧΡΟΕΣ
ΠΑΣΧΑΡΩΠ
ΤΕΠΠΟΥ†ΕΕ
ΠΤΕΡΑΕΒΟΛ
5 ΚΑΔΩC
ΕΧΗ†Η

CHAPELLE N° 4.

Graffite noir tracé au charbon :

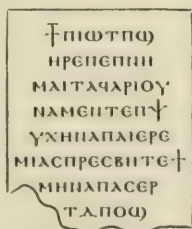
†ΠΠΟΥΤΕΦΑΤΟΣΑΠΑΛΠΟΛΛΩ
ΑΠΑΛΠΟΥΠΑΠΑΜΟΝΗΡΩΤΗΣ
ΠΗΣΑΠΑΡΟΡΕCΠΑΠΑΠ
ΜΟΥΕΘΩΕΛΠΑΡΚΕΠΑΒΕ
5 ΛΩΜΗΡΟΕΠΟCΜΑΡΟΕΙC
ΠΑΡΥ

Sur les murs, on pouvait voir un grand nombre de dessins burlesques ou simplement maladroits tracés d'un trait hâtif soit avec de l'encre noire soit avec du charbon. Beaucoup étaient à moitié effacés. Nous en avons relevé un certain nombre parmi les plus typiques, dont on trouvera ci-contre la reproduction aussi exacte que possible (fig. 5).



Fig. 5.

Fragment d'inscription gravée sur pierre calcaire, brisé à sa partie inférieure, 0 m. 40 cent. × 0 m. 30 cent.



Un moule en bois, de forme ronde, fut trouvé au même endroit, ainsi qu'un grand vase orné (pl. XV).

PARTIE CENTRALE DU KÔM.

Sud-ouest. — Graffite à l'encre noire, sur le mur nord d'une petite chapelle ruinée (n° 9) : †ΙCΑΠΑΣΑΜΑΡΙΤΗΣ.

Mur sud. — Personnage vêtu de vêtements sacerdotaux tracé au pinceau (pl. XVI) :

ΑΒΙΚΤΩΡ
CΤΡΗΛΑΤΗΣ

Au-dessus d'un autre : ΑΠΑΜΙΧΑΝΑ.

Mur est. — †ΙCΑΠΑΙΟΑΝΗΣΠΚ.

CHAPELLE RUINÉE N° 10.

Mur sud. — ΠCΙΜΟΘΕΠΑΨΑΖΩΜΗΕΡΕΜΙΑCΠΥΑΖΟ.

En surcharge : 1° une uræus dressée à la gorge gonflée.

2° ΑΠΟΚΠΑΣΟΝΖΑΙΑΡΙΠΑΜ ΑΚΑΠ
ΖΑΜΗΝ 9†

3° †ΤΘΟΚΛΟΕΤΟΟΥΒΩ
Λ † †

Mur ouest. — Encre noire, dans un cartouche carré, orné de croix placées deux et une, de chaque côté.

†ΟΟCΤΟΥΑΓΙΟΥΓΕΩΡΓΙΟΥΕΙCΑΠΟΥ
ΘΕΟΛΑΦΟΥΚΑΙΤΟΥΑΠΟΥΜΗΝΑΛΤΟΥ
++ ΑΠΟΥΑΠΑΠΟΛΛΩΛΤΟΥΑΡΧΑΙΓΕΛΟ
† ΜΙΧΑΗΛΒΟΜΟΥΕΠΗΤΟΥ
ΑΟΥΥΟΥΤΟΥΜΗΝΙΑΥΙΟC
ΟΕΟΛΑΦΟΥΙΑΠΟΥΕΠΠΑΠ
ΥΕΝΥΡΑΛΩΘ

CHAPELLE RUINÉE N° 11.

Cursive rouge :

- 1° ΠΗ ΠΕΙΩΤ : ΠΩΗΡΕΠΕΛΑΤ
 ΗΛΙΑ : ΠΕΙΩΤΑΤ
 ΓΜΙΧΑΗΛΟΑΡ
 2° ΕΙΣΑΚΑΩΣΑΘΗΣ

CHAPELLE RUINÉE N° 12.

Inscription en lettres onciales, tracée au-dessous d'une guirlande courant sur une seule ligne sur les quatre murs.

1. ΑΖΑΡΙΑΖΙΜΙΖΑΗΠΤΠΕΡΦΟΗΤΗΣΑΗΗΛΙΕΡΕΜΙΑΣΠΕΡΦΟΗΤΕΣ
 ΚΗΛΠΕΡΦΟΗΤΕΣ: ΪΩΗΗΑΣΜΩΣ: ΜΙΧΗΛΙΑΣ: ΑΒ: ΑΣ: ΪΩΗΑΣ:
 2. ΑΠΗΣ: ΑΧΙΔΑΣ ΕΠΑ
 3. ΖΑΚΑΡΙΔΑΣ: ΕΝΔΟΥΜ: ΑΒΑΨΟ: Μ: ΣΗΦΩΗΑΣ:
 ΝΕΚΟΥΪΜΠΡΟΦΗΤΗΣ ΑΣΜΗΗ

KÔM SUD CENTRAL.

CHAPELLE RUINÉE N° 13.

Sur un pan de muraille, inscription en capitales rouges, sur une seule ligne :

..... ΕΠΩΤΑΠΛΗΟΥΠΗΑΤΟΜΟΛΟ: ΚΙΑ..... ΠΑΤΗΣ
 ΤΑΠΙΑ: ΑΠΑΠΕΤΡΕ: ΑΠΑΣΑΜΟΪ: Α: ΪΕΙΣ: ΑΠΑΠΛΗΟΞΕΠΕΚΟΠΦΜΟΣΠΕΤΟΥΑΒ:
 ΑΠΑΠΛΥΔΕ: ΑΠΑΣΗΡΑΚΑΙΤΕ: ΑΠΑΜΟΥΗ: ΑΠΑΙΑΚΩΒΑΝΑΧΡΙΣΤΟΤΟΤΡΕ: ΑΠΑΦ
 Ν: ΑΠΑ: ΑΠΑΙΕΡΗΜΙ

CHAPELLE RUINÉE N° 14.

Cursive noire, sur un fragment d'enduit :

ΑΠΟΚΜΙΚΑΗ
 ΑΙΑΚΩΗ

Enfin, un beau chapiteau en pierre calcaire sculpté et relevé de couleurs fut trouvé sur le kôm aux environs des chapelles ruinées. Au-dessus du Saint-Esprit aux ailes éployées, se trouve une croix patée (pl. XVII). L'ensemble du travail est assez soigné; mais il est loin d'atteindre le fini des beaux chapiteaux découverts en 1902.

Les peintures vert et jaune clair produisent un fort joli effet, surtout sur les feuilles d'acanthé des angles. Il mesure 0 m. 40 cent. de hauteur. Il était en bon état de conservation.

Marques tracées sur amphores ou fragments de vases trouvés sur le kôm :

- | | |
|---|--|
| 1°  | 14° ΠΑΠΞ (rouge). |
| 2° ΜΗΗ | 15° Η (rouge). |
| 3°  | 16° ΟΙ |
| 4°  (tracé en noir). | 17° ΩΒ |
| 5° Η·ΗΚΞ (rouge). | 18° ϣΛΙ |
| 6° ΖΗ (rouge). | 19° † |
| 7° ΥΦΞ (rouge). | 20° ΠΑΠΑ (sur une face : ΩΒ). |
| 8° ΛΗ (rouge). | 21° ΑΒΕ (noir). |
| 9° ΥΜ (rouge). | 22°  (rouge). |
| 10°  (rouge). | 23° Α (rouge). |
| 11° ΠΙΣΞ (rouge). | 24°  (rouge). |
| 12° ΙCΠXC (noir). | 25° Π (rouge). |
| 13° Λ (rouge). | 26° Μ (rouge). |
| | 27° Β (noir). |

Gravé à la pointe : ΙΧΠ.

Gravé à la pointe : .

Bouchon d'amphore : Β, inscrit dans un cercle.

Ostraca. — Lettres cursives :

- 1° ΦΟΙΕ
ΕCΑΛΥ
Μ  ΑΧΛΕC
2° ΤΖΑΜΟΙΚ

Fond de vase en poterie rouge brillant : inscription tracée au calame (fig. 6).

Linteau de porte en bois. Texte grossièrement gravé à la pointe :

ΜΙΧΑΗΛ ΑΠΑ ΑΠΟΛΛΩ
ΓΑΒΡΙΗΛ ΑΠΑ ΦΙΒ Α†Ω

Petit chapiteau de pilastre en mauvais état, graffite cursif, lettres noires :

1^{re} face : † IC XC BOI 2^e face : ΑΗ†
ΟΔΕΛΓΕ ΡΟΕΙC
3 ΕΗ†Μ
ΠΑΓΕΛΟC ΤΗΡ
ΗΤΗΕΚΑ †ΑΠΟΚΠΟ
ΠΕΛΛΑΧ
ΠΕC (sic)



Fig. 6.

Bandeau inférieur :

†ΠΠΟΥΤΕ ΡΟΕΙC
ΝΑΠΑΠΟ

Sur un des côtés :

ω
ΠΠΗΡΕ
Η ΕΤΟ ΠΟΛΛΩΝ
ΟCΜΠΤΟΥ
5 Β ΗΠ ΠΕΩ ΕΛ ΠΠ ΕΤΑ Β
ΑΠΟΥΠΠΠΕΡΩΜΕΤΗΡΑ
ΑΠΑΩΛΕ ΠΕΡΕΙΩΤΠΠΟΥΤΕ
ΟΡΠΟΥΠΠΠΕ ΠΡΟΜΠΕ ΗΠ
ΠΠΠ ΤΩΡΠΠ
10 ΤΕ

CHARLES PALANQUE.

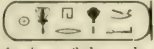
QUELQUES REMARQUES SUR LA XI^E DYNASTIE

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

Les deux savants qui se sont occupés en dernier lieu de la XI^e dynastie sont MM. G. Steindorff et James H. Breasted, l'un dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache* (t. XXXIII, 1895, p. 77-96), l'autre dans l'ouvrage d'Ed. MEYER, *Ägyptische Chronologie*, p. 156-161, et dans une petite note insérée en 1905 dans *The American Journal of Semitic Languages and Literatures*, t. XXI, p. 163-166. Je voudrais présenter ici les quelques réflexions que m'a suggérées la lecture de ces trois articles, espérant contribuer ainsi quelque peu à l'éclaircissement de cette période confuse, et aider au classement définitif des pharaons de cette dynastie⁽¹⁾.

I

Je n'ai pas l'intention de revenir sur l'attribution que M. Steindorff a faite de presque tous les Antef connus (sauf deux, le nomarque qui n'a jamais été roi, et l'Antef dont le nom d'Horus est ) à l'époque intermédiaire entre la XII^e et la XVII^e dynastie⁽²⁾. Les arguments qu'il a donnés à l'appui de sa thèse sont assez probants, et tout particulièrement celui du style des objets ayant appartenu à ces rois⁽³⁾, et celui de la forme des prénoms () et ()⁽⁴⁾, analogue à celle des prénoms de la XIII^e dynastie. Pour les trois Antef dont les musées du Louvre et de Londres possèdent les sarcophages, nous accordons volontiers à M. Steindorff qu'ils doivent être rayés de la XI^e dynastie, et rejetés après la XII^e dynastie⁽⁵⁾.

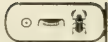
⁽¹⁾ Voir aussi la petite note que M. Maspero a publiée au sujet de l'article de M. Breasted dans la *Revue critique*, 1905, t. II, p. 442-444.

⁽²⁾ A. Z., XXXIII, 1895, p. 90-95.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 92-94.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 94-95.

⁽⁵⁾ Cette nouvelle classification a été tout récemment adoptée par un jeune savant allemand, M. Max Pieper, dans sa thèse de doctorat intitulée : *Die Könige Ägyptens zwischen dem mittleren und neuen Reich* (Inaugural-Dissertation, Berlin, 1904); cf. en particulier, p. 1 et p. 12-14.

Quant à l'Antef , l'argument de la forme du cartouche prénom ne peut pas être invoqué, et M. Steindorff s'appuie pour rejeter ce roi dans la XIII^e dynastie sur les deux faits suivants ⁽¹⁾ :

1^o Le nom d'Horus de ce roi,  ou , est différent de son nom de *nebti*, ; donc, en vertu de la règle posée par M. Sethe, et suivant laquelle les noms d'Horus et de *nebti* d'un même roi sont toujours identiques jusqu'à Sésostri II ⁽²⁾, le roi   est postérieur à Sésostri II et à la XII^e dynastie. Mais cette règle n'est pas aussi inflexible qu'on veut bien le dire. M. H. Schäfer a montré récemment que deux rois de l'Ancien empire, Khéphren de la IV^e dynastie, et Ounas de la V^e, avaient eu deux noms différents d'Horus et de *nebti* ⁽³⁾. Il se pourrait que  fût une troisième exception à la règle. L'argument n'est donc pas probant.

2^o Un second, plus fort de beaucoup, a été mis en avant par M. Steindorff ⁽⁴⁾. Le décret daté de l'an 3 du roi , qui a été trouvé par M. Fl. Petrie à Coptos, a été gravé sur une porte au nom de Sésostri I^{er}; donc le roi a vécu après ce dernier. Le contre-argument de M. Petrie ⁽⁵⁾, suivant lequel ce décret a été recopié exactement d'après un original plus ancien, ne repose sur rien, et ne saurait en tout cas rien prouver concernant la chronologie respective de -Antef et de Sésostri I^{er}.

Mais il est encore une autre preuve sur laquelle on n'a pas assez insisté, et qui me semble décider nettement en faveur du rejet de  après la XII^e dynastie, c'est la similitude de son nom de *nebti*  avec les cartouches prénoms de certains rois de la XIII^e dynastie. Je crois en conséquence pouvoir encore rayer cet Antef de la XI^e dynastie ⁽⁶⁾.

Voici donc trois Antef à repousser au delà de la XII^e dynastie, soit dans la XIII^e, soit peut-être dans la XVII^e, comme certains l'ont prétendu.

⁽¹⁾ A. Z., XXXIII, 1895, p. 91-92.

⁽²⁾ A. Z., XXX, 1892, p. 53, note 4.

⁽³⁾ A. Z., XLI, 1904, p. 87-88.

⁽⁴⁾ A. Z., XXXIII, 1895, p. 91-92.

⁽⁵⁾ A history of Egypt, I, p. 136.

⁽⁶⁾ MAX PIEPER, *op. cit.*, p. 13, n^o 14, range aussi ce roi, qu'il appelle Antef VI, dans la XIII^e dynastie.

Drah-abou'l-Neggah⁽¹⁾, est intéressante en ce qu'elle semble limiter le champ d'activité de ces deux Antef, le père et le fils, à la région thébaine: aucun monument n'a, jusqu'à présent, été signalé au nom de ces rois, soit dans la Moyenne, soit dans la Basse-Égypte.

En tout cas, je retiendrai ceci comme absolument certain, c'est qu'il faut ranger dans la XI^e dynastie, au moins trois rois Antef, le nomarque, l'Horus  , et son fils l'Horus    .

M. Ed. Meyer a fait remarquer⁽²⁾ que la liste des Ancêtres à Karnak signalait, après le  (   ) (n° 12) qui ne fut sans doute jamais roi, trois Horus (n°s 13, 14 et 15), à savoir un Mentouhotep et deux Antef⁽³⁾. L'un de ces Antef, dit-il, est sans doute l'Horus    . Quant au second, je crois qu'il ne peut guère subsister de doute désormais sur son identité; il n'est autre que le fils du précédent, l'Horus    . Et précisément, la liste de Karnak qui paraît ici, contrairement à son habitude, suivre un certain ordre chronologique, nous présente les deux Horus Antef immédiatement l'un après l'autre, tandis que tous deux sont au contraire séparés du nomarque par un Mentouhotep. Je proposerai donc de rétablir les quatre premiers noms de la XI^e dynastie comme il suit :

- 1° Le nomarque Antef (I^{er}).
- 2° L'Horus Mentouhotep (I^{er}).
- 3° L'Horus   -Antef (II).
- 4° L'Horus     -Antef (III).

M. Breasted prétend⁽⁴⁾ que la découverte de la stèle de M. Pier modifie l'ordre respectif du nomarque Antef I^{er} et de l'Horus   -Antef II: "This new stela, dit-il, demonstrates the correctness of the conclusion that the dynasty began with two Intefs, but shows that the first of the two was not the nomarch Intef, as I inferred". J'avoue ne pas comprendre ce que M. Breasted entend par là. Malgré la nouvelle stèle, le nomarque Antef, par le fait même qu'il porte le simple titre de , tandis que les deux autres ont le titre, supérieur sans doute, de , sera toujours à placer en tête de la dynastie, et à désigner sous le numéro d'Antef I^{er}.

⁽¹⁾ *The American Journal*, p. 159.

⁽²⁾ *Aegyptische Chronologie*, p. 161-162.

⁽³⁾ Cf. LEPSIUS, *Auswahl*, Taf. I.

⁽⁴⁾ *The American Journal*, p. 165.

M. Breasted remarque ⁽¹⁾, d'autre part, que le papyrus de Turin ne donne que *sept* rois pour la XI^e dynastie, et qu'avec l'Horus , nous en obtenons *huit*, ce qui fait reculer d'un rang le nomarque Antef, et l'exclut ainsi très probablement de la liste de Turin. A quoi je répondrai que cette exclusion n'est pas certaine, car il semble bien que le petit Antef, dit du Shatt-er-Rigal, ou encore *le rissal Antef*, n'ait jamais effectivement régné ⁽²⁾, et que si on ne le compte pas comme un roi, on conserve le chiffre de *sept* noms donné au papyrus de Turin, et que quand bien même nous aurions réellement à exclure le nomarque Antef de la liste officielle des pharaons de la XI^e dynastie, il n'y aurait à cela rien d'étonnant, ce nomarque n'ayant jamais revêtu ni les titres ni les insignes de la royauté, et n'ayant emporté dans sa tombe aucun droit à figurer sur les listes officielles royales ⁽³⁾. Du reste, il semble bien qu'il ne faille pas accorder au chiffre de *sept* rois du papyrus de Turin une importance exagérée, MM. Naville et Hall ayant découvert récemment à Deir-el-Bahari de nouveaux rois Mentouhotep, qui ne semblent guère pouvoir être rangés ailleurs que dans la XI^e dynastie ⁽⁴⁾.

II

Au sujet du seul de ces trois Antef que M. Steindorff consent à laisser dans la XI^e dynastie, celui dont le nom d'Horus est , et que la stèle de Drah-abou-l-Neggah représente avec ses quatre chiens, je voudrais présenter une autre observation. Il porte sur cette stèle deux noms différents ⁽⁵⁾ : à la ligne 6 de la stèle des chiens, il est appelé , et à la ligne 7,  : une première fois donc *An-da*, et la seconde fois *Antef-da*. La première forme est sans doute, comme le dit M. Steindorff, une abréviation par laquelle le signe  prend la valeur Antef ⁽⁶⁾, et le nom de ce roi a subi encore une autre transformation sur la stèle V 3 de Leyde, qui l'appelle (sans cartouche et sans

⁽¹⁾ *The American Journal*, p. 166.

⁽²⁾ Voir plus bas, p. 30-31.

⁽³⁾ Voir ce que dit à ce sujet Ed. MEYER, *Aegypt. Chronologie*, p. 161.

⁽⁴⁾ Je tiens ce renseignement de la bouche de M. Legrain.

⁽⁵⁾ Voir MARIETTE, *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, pl. XLIX et Birch, *Transact. of the R. Soc. of Bosphorus*, IV, planche entre les pages 193 et 195.

⁽⁶⁾ *A. Z.*, XXXIII, 1895, p. 83.

et dont M. Breasted a fait Mentouhotep II¹. Les données chronologiques fournies par la stèle V 3 de Leyde, corroborées par la liste royale d'Abydos, sont irréfutables, et l'on ne peut que regretter la trop grande rareté de monuments de cette importance pour faciliter la classification des pharaons aux époques mal connues.

M. Breasted a sans doute interprété ces données d'une autre façon, mais je ne crois pas qu'il ait absolument raison de séparer l'Horus $\text{𓆎} \text{𓆑}$ et le roi Sésostri I^{er} par un aussi grand écart chronologique qu'il le propose². Additionnons en effet les dates suivantes :

Règne de l'Horus $\text{𓆎} \text{𓆑}$ -Antef II.	50 + x ans
Règne de son fils $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑}$ -Antef III.	x
Règne de $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑}$ -Mentouhotep (III ²).	46 + x
Règne de $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑}$ -Mentouhotep (IV ³).	8 + x
Règne d'Amenemhât I ^{er}	20
Règne de Sésostri I ^{er}	33
TOTAL.	157 + x ans.

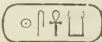
Nous obtenons un total de 157 + x ans, dans lequel x ne doit guère avoir une valeur de beaucoup supérieure à la durée du règne de $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑}$ -Antef III, laquelle fut sans doute elle-même fort courte, si l'on en juge par le peu de monuments que l'on a de ce roi. En supposant que l'arrière-grand-père du propriétaire de la stèle de Leyde ait été mis en fonctions par $\text{𓆎} \text{𓆑}$ en l'an 50 de son règne, nous n'aurons plus qu'un écart de 107 + x années entre cette date et l'an 33 de Sésostri I^{er}, où mourut son arrière-petit-fils. Cela me paraît être un écart suffisant, en Égypte, pour un intervalle de trois générations. Le chiffre de 163 années (de 2110 à 1947) proposé par M. Breasted⁴ est au contraire sensiblement trop fort, car il oblige à admettre des générations de plus de cinquante années chacune.

¹ Dans Ed. MEYER, *Aegypt. Chronol.*, p. 160.
— La stèle nouvelle de MM. Pier et Breasted prouve tout au moins que $\text{𓆎} \text{𓆑}$ ne fut pas le prédécesseur immédiat de $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑}$, puisqu'il

fut remplacé par son fils $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆑}$.

² *Ibid.*, p. 160.

³ *Ibid.*, p. 166.

D'autre part, il ne me semble pas possible de faire terminer la XI^e dynastie avec , car Sésostri^s I^{er}, sur la table d'offrandes en granit rose qui se trouve au Musée du Caire⁽¹⁾, adore le roi  comme son . c'est-à-dire son ancêtre. Il est vraisemblable qu'il veut par là motiver sa légitimité en se rattachant, comme à son parent, au dernier roi de la XI^e dynastie. Je serais donc tenté de placer  tout à la fin de la dynastie, et de faire reculer  vers le début, ainsi que -Mentouhotep. Si l'on veut maintenir ces deux rois entre Antef- et la fin de la XI^e dynastie, on sera obligé d'aller à l'encontre des données de la stèle de Leyde ou d'allonger démesurément, et contre toute vraisemblance, l'intervalle entre les deux points extrêmes qu'elle nous permet de fixer.

Mais pour en revenir, après cette digression, à l'Horus  qui nous occupe, deux observations, croyons-nous, empêchent de l'assimiler, comme le voudrait M. Steindorff, à l'Antef du Shatt-er-Rigal, près Silsileh⁽²⁾ :

1° Si ce roi  a régné au moins cinquante ans, ce qui semble devoir être déduit de la stèle de Drah-abou'l-Neggah, il est bien invraisemblable qu'il n'ait été, comme le veut M. Steindorff, qu'une sorte de roi inférieur, *eine Art Unterkönig*⁽³⁾, ou même simplement un co-régent⁽⁴⁾, que Mentouhotep se serait associé vers la fin de son long règne d'au moins quarante-six années. Un simple vice-roi ne se serait sans doute pas fait construire une aussi belle tombe que celle de Drah-abou'l-Neggah. Le fait qu'il se présente à nous somptueusement entouré de ses quatre chiens, joint à la longue durée de son règne, nous porte à croire que c'était un des plus puissants souverains de la XI^e dynastie, et qu'il égala au moins en splendeur son successeur Mentouhotep (III?).

2° Et d'ailleurs, le petit Antef du Shatt-er-Rigal, coiffé du simple *clafi* orné de l'uræus, et n'ayant pas encore revêtu la couronne, a bien toutes les allures d'un jeune prince héritier rendant hommage à son père, le roi actuellement régnant Mentouhotep (III?). L'hypothèse qu'il a pu être le fils et

⁽¹⁾ Voir plus bas, p. 33 et p. 34, note 1.

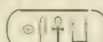
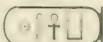
⁽²⁾ Voir ce bas-relief dans EISENLOHR, *Proceedings*, 1881, p. 99 et 100; PETRIE, *A season in Egypt*, n° 394, 443 et 489; *A history*, I,

p. 139, fig. 87; voir aussi STEINDORFF, *A. Z.*, XXXIII, 1895, p. 87-88.

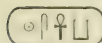
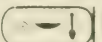
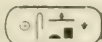
⁽³⁾ STEINDORFF, *loc. cit.*, p. 88.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 91.

successeur de l'Antef- ne peut se soutenir; quelle serait alors, en effet, la raison d'être de Mentouhotep (III?) sur le relief du Shatt-er-Rigal? Il faudrait admettre qu'il n'est plus le père, mais le grand-père du jeune prince, et par suite qu'il a précédé sur le trône Antef-, ce qui est rendu impossible par les données de la stèle V 3 de Leyde.

Ne pourrait-on pas penser, naturellement à l'état de simple hypothèse pour le moment, que ce prince Antef était, non l'héritier de Mentouhotep (III?), puisqu'il est certain que son successeur  fut un Mentouhotep comme lui, et non un Antef, mais peut-être son fils aîné, mort avant son père, et avant d'avoir jamais régné? Vu la longueur du règne de Mentouhotep (III?) (quarante-six ans au moins) cette hypothèse n'a rien d'in vraisemblable. Elle expliquerait d'autre part que le prince porte, avec le cartouche, le titre , réservé dès sa naissance à l'héritier présomptif du trône, tandis qu'il n'a ni le costume ni les attributs de la royauté. Mort avant son père, ce prince Antef aurait abandonné ses droits au trône à son frère cadet , qui succéda à Mentouhotep (III?) sous le nom de Mentouhotep (IV?)¹.

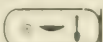
III

Mais cette question nous amène elle-même à une autre, concernant le roi  et l'ordre respectif à assigner aux rois Mentouhotep connus. La liste royale d'Abydos le place immédiatement après  Mentouhotep (III?), et immédiatement avant  Amenemhât I^{er}, le fondateur de la XII^e dynastie. Le papyrus de Turin le place aussi après Mentouhotep (III?)². Ce fut donc, selon toute vraisemblance, un des derniers, sinon le dernier roi de la XI^e dynastie. Nous connaissons, d'après une inscription d'Ouadi Hammamat,

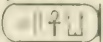
¹ Nous savons du reste maintenant que ce fils et successeur fut  et il n'est pas vraisemblable que ce dernier soit à assimiler avec l'Antef du Shatt-er-Rigal.

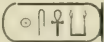
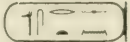
² Voir plus bas, p. 33.

³ Cette explication paraîtra sans doute au moins aussi bonne que celle de M. Breasted,

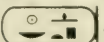
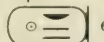
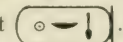
d'après laquelle l'Antef du Shatt-er-Rigal aurait été détrôné par , qui lui aurait permis de continuer à régner encore un certain temps, mais comme vassal.

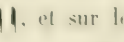
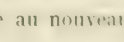
⁴ E. de Rougé, *Mélanges d'égyptologie*, II, 1872, p. 36-37.

sous-roi, il n'aurait pas eu l'honneur des listes royales ¹¹. Mais il y a contre cette identification un autre argument, et celui-là décisif: c'est que  ne s'appelait pas Antef, mais bien Mentouhotep. M. Steindorff l'ignorait comme nous tous en 1895 ¹².

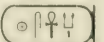
Mais cela a été signalé une première fois par M. Amélineau ¹³ en 1896, et prouvé par M. Gardiner en 1904 ¹⁴. Une table d'offrandes, trouvée à Abydos, donne en effet l'indication suivante: à droite, le roi  a fait ce monument pour son père ; à gauche, le roi  a fait ce monument pour son père . Il est clair que nous avons affaire ici à deux rois, non à quatre, et que, de même que Sésostris est le nom de Khopirkere, de même Mentouhotep est celui de Sankhkere. M. Gardiner a du reste fort heureusement ajouté que par là était bien rendue impossible l'identification de Sankhkere avec l'Antef du Shatt-er-Rigal, et qu'il était prudent de réserver son opinion sur ce dernier, jusqu'à découverte de nouveaux documents.

Donc Sankhkere est un Mentouhotep; mais pourquoi M. Amélineau l'appelle-t-il Mentouhotep VI?

Comme M. Steindorff l'a montré ¹⁵, on ne connaissait avec certitude en 1895 l'existence que de trois Mentouhotep, dont les prénoms respectifs étaient ,  et . Tout au plus donc, M. Amélineau aurait-il pu appeler Sankhkere Mentouhotep IV.

Mais, depuis le travail de M. Gardiner, est apparu encore un cinquième Mentouhotep, dont M. G. Legrain a trouvé dans la précieuse cachette de Karnak, une statuette assise, en schiste, à la tête malheureusement brisée. Sur le montant gauche du siège, on lit:         . Sur le montant droit:         . M. Legrain donne au nouveau

¹¹ STEINDORFF, A. Z., XXXIII, 1895, p. 88.

¹² Et pourtant, dès 1875, Pierret (*Vocabul. hiérog.*, p. 466) avait montré que  était le prénom d'un Mentouhotep (cf. Legrain, dans les *Proceedings*, XXVII, 1905, et dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. VI, 1905, p. 284-285).

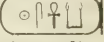
Bulletin, t. V.

¹³ AMÉLINEAU, *Les nouvelles fouilles d'Abydos*, 1896, p. 12, et *Compte rendu in extenso*, p. 153.

¹⁴ ALAN H. GARDINER, *The name of king Sankhkere* (*Proceedings*, XXVI, 1904, p. 75-76).

¹⁵ *Loc. cit.*, p. 78-81.

¹⁶ G. LEGRAIN, *Notes prises à Karnak. Mentouhotep V* (dans le *Rec. de trav.*, XXVI, 1904, p. 221).

roi  le numéro « provisoire » de Mentouhotep V, mais nous serions plutôt disposé à le placer avant  — Mentouhotep (III ?), lequel est lui-même, d'après la liste d'Abydos et le papyrus de Turin avant  — Mentouhotep (IV ?). Celui-ci est en effet, sur les listes royales, immédiatement avant les rois de la XII^e dynastie, et il semble bien que nous devions y voir le dernier Mentouhotep de la XI^e dynastie, c'est-à-dire à l'heure actuelle Mentouhotep V⁽¹⁾. Le roi  deviendrait alors *ipso facto* Mentouhotep IV, tandis que  serait, soit le numéro 1, soit le numéro 2, soit enfin le numéro 3 de la série. Pour ce qui est de l'ordre respectif de ces trois premiers Mentouhotep, nous n'avons aucun argument à alléguer en faveur de tel ou tel arrangement. Nous nous contenterons donc provisoirement de laisser à  le nom de Mentouhotep I^{er} sous lequel il est depuis longtemps connu, et à  celui de Mentouhotep II, et nous intercalerons le  de M. Legrain à la troisième place, avant ; ce sera donc Mentouhotep III².

Au sujet d'une autre classification des divers rois Mentouhotep, celle que M. Breasted a proposée dans l'ouvrage de M. Ed. Meyer, *Aegyptische Chronologie*⁽³⁾, et qui est la suivante :

 — Mentouhotep I^{er},

 — Mentouhotep III,

 — Mentouhotep II,

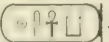
 — Mentouhotep IV,

⁽¹⁾ Nous avons fait remarquer ici même (voir plus haut, p. 30 et p. 33) que Sésostri I^{er} a dédié à son ancêtre  une table d'offrandes en granit rose, actuellement au Musée du Caire, et nous en avons conclu qu'il voulait par là se rattacher au dernier roi de la XI^e dynastie, et prouver ainsi sa légitimité. Il ne faudrait pas cependant exagérer l'importance de cet argument, car le même Sésostri I^{er} a aussi dédié une statue au nomarque Antef en l'appelant également son père (LEGRAIN, *Notes prises à Karnak*, III).

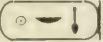
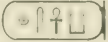
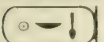
⁽²⁾ A moins que ce nouveau roi ne soit à

rejeter, comme les trois Antef des sarcophages de Paris et de Londres, à l'époque confuse qui s'étend de la XIII^e à la XVII^e dynastie, et qu'il ne soit voisin de la reine Mentouhotep et du roi Dhwti-Thot, signalé pour la première fois par M. Erman (*A. Z.*, XXX, 1892, p. 45). — C'est l'avis exprimé par M. Percy E. Newberry (*Proceed.*, XXVII, 1905, p. 103), qui allègue en faveur de cette hypothèse la présence du dieu Sébek sur la statue de Karnak. — Mais, outre que cet argument n'est pas très probant, le style de la statue de Karnak ne semble pas autoriser cette hypothèse.

⁽³⁾ Page 160.

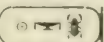
nous avons déjà fait observer¹⁾ qu'il ne nous semblait guère possible de placer  à la fin de la XI^e dynastie, après .

Nous remarquerons en outre que cette liste ne tient aucun compte de  - Mentouhotep V.

Enfin la découverte par MM. Naville et Hall à Deir-el-Bahari, pendant l'hiver 1904-1905, d'un nouveau roi Mentouhotep, dont le prénom est ²⁾, porte à six le nombre total des rois qui ont été désignés sous ce nom. La forme du cartouche-prénom de ce roi, et surtout sa présence à Deir-el-Bahari, près du temple funéraire de  et du temple de , font présumer qu'il appartient bien à la XI^e dynastie, et non à la période de transition entre la XII^e et la XVIII^e dynasties. Dans ces conditions, il est bien difficile de placer tous les Mentouhotep dans le cadre relativement si étroit, et déjà si bien rempli, de la XI^e dynastie, sans admettre l'existence de deux dynasties contemporaines et rivales, d'un côté celle des Antef et de l'autre celle des Mentouhotep. Si l'on remarque que nous n'avons jusqu'ici aucun indice de filiation directe entre un Mentouhotep et un Antef, ou inversement, on ne manquera pas de penser que notre hypothèse n'a en soi rien d'inadmissible ni d'in vraisemblable. Et n'aurait-elle pas le grand mérite de donner une explication rationnelle de la scène du Shatt-er-Rigal, où sans doute un Antef vaincu rend hommage à  - Mentouhotep vainqueur?

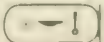
Quoi qu'il en soit de cette opinion, je crois qu'il est encore trop tôt pour tenter une classification quelconque des six Mentouhotep, sur deux desquels nous ne possédons à l'heure actuelle aucun renseignement en dehors de leurs noms et protocoles.

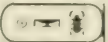
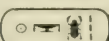
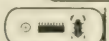
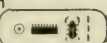
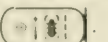
IV

M. Steindorff, dans l'article sur la XI^e dynastie auquel nous nous référons si souvent, a dit que le roi  - Antef, dont les obélisques trouvent

¹⁾ Voir plus haut, p. 30.

²⁾ *Egypt Exploration Fund Archaeological report for 1904-1905*, p. 9-10. Je ne parle pas naturellement du roi Mentouhotep .

ibid., pl. IV, fig. 6, puisque MM. Naville et Hall *ibid.*, p. 8 ont prouvé de manière irréfutable que ce prénom était une variante de .

lacune que présente le cartouche prénom après  autorise du reste à suppléer  ou , tout aussi bien que  tout seul. Nous obtenons ainsi un nouvel Antef  qui n'a jamais, croyons-nous, été signalé ¹. Et qu'on ne nous objecte pas la trop grande similitude entre les prénoms  et , car on sait que Thoutmès III s'appelait , et Thoutmès IV , et pareillement, quoique avec une légère différence, Thoutmès II portait le prénom de  et Aménophis II celui de .

Quant à l'époque à laquelle a vécu ce nouveau roi Antef-, il est évident que nous n'en pouvons dire plus à ce sujet que pour l'autre Antef, Noubkhopir-re-. Son nom d'Horus et son nom de *nebti* étant différents, si la règle posée par M. Steindorff a toute la valeur qu'il lui attribue, nous devons rejeter ce roi, de même que l'autre, après la XII^e dynastie. Mais nous avons vu que cette règle est quelque peu sujette à caution ². En tout cas, l'analogie entre les deux noms de *nebti* des Horus  et  nous oblige à y voir deux rois contemporains, et si l'un doit être rangé dans la XIII^e dynastie, il est de toute évidence que par le fait même, et sauf preuve du contraire, nous devons y ranger l'autre également.

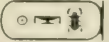
V

Enfin je voudrais terminer ces quelques notes sur la XI^e dynastie, par une remarque concernant un autre roi. Lepsius, dans son *Königsbuch* ³, mentionne un roi dont le protocole est ainsi établi :

Ce roi, ayant ses noms d'Horus et de *nebti* identiques, doit appartenir à une époque antérieure à la XII^e dynastie.



¹ Lorsque M. Lagrain dit (*Ann. du Serv. des Antiq.*, t. III, p. 114) que le nom de double et le nom de *sau-taoui* de ce roi sont fournis pour la première fois par cette stèle, sa pensée ne se dégage pas nettement de cette phrase; on ne sait pas si, oui ou non, il considère ces noms comme ceux d'un roi nouveau. M. Fl. Petrie, d'autre part, le signale bien dans son *History*,

p. 134, mais en le confondant constamment avec . MAX PIERRE, *op. cit.*, semble ignorer absolument l'existence de la stèle du temple de Ptah à Karnak, et par suite de ce nouvel Antef.

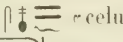
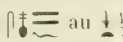
² Voir plus haut, p. 24.

³ Taf. XI, n° 166.

Si nous comparons d'autre part ses noms avec ceux de Sankhkere-Mentouhotep

⁽¹⁾ nous voyons qu'ils sont formés de façon absolument identique :

 un seul changement du signe  en , permet de passer des uns aux autres. Donc ces noms doivent appartenir à deux rois presque contemporains. Or, le roi qui a pour nom d'Horus et de *nebti*    

« celui qui fait vivre ses deux terres » a comme prénom  ; il est permis d'en induire, en raisonnant par analogie, que le roi qui a pour noms d'Horus et de *nebti*  « celui qui rend bonnes ses deux terres » doit avoir pour prénom  . Comme il existe effectivement un roi qui porte ce nom, et qui est rangé par Lepsius ⁽²⁾, Lieblein ⁽³⁾, enfin Brugsch et Bouriant ⁴, dans cette époque confuse de la XI^e dynastie, nous attribuerions volontiers le nom d'Horus et de *nebti*  au , fondant ainsi en un seul roi les deux souverains n^{os} 166 et 173 du *Königsbuch* de Lepsius.

Ce roi aurait naturellement sa place près de Sankhkere-Mentouhotep ⁵. Peut-être fut-il son fils et successeur, le dernier roi de la XI^e dynastie, qu'Ameneuhâit I^{er} aurait déposé pour se mettre à sa place et fonder une dynastie nouvelle. Il aurait régné si peu de temps et aurait exercé le pouvoir d'une façon si peu efficace après le règne glorieux de son prédécesseur, Sankhkere, l'explorateur du pays de Pount, que les listes royales auraient tout naturellement négligé son souvenir. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, et tant que nous ne saurons pas si ce roi  fut un Antef ou un Mentouhotep, nous ne pouvons guère le situer avec certitude. Il n'existe du reste aucun autre renseignement le concernant.

Telles sont les remarques que j'ai cru bon d'ajouter à la dernière étude qui ait été faite sur la XI^e dynastie thébaine, pour compléter ou corriger les indications précieuses de MM. Breasted et Steindorff, en attendant l'heure où il sera permis d'écrire une histoire certaine de cette époque.

Le Caire, le 25 mai 1905.

H. GAUTHIER.

⁽¹⁾ Voir plus haut, p. 32.

⁽²⁾ LEPSIUS, *Königsb.*, Taf. XI, n^o 173.

⁽³⁾ LIEBLEIN, *Recherches sur la chronologie égyptienne*, 1873, p. 53.

⁽⁴⁾ *Livre des rois*, n^o 139.

⁽⁵⁾ Ou tout au moins dans la XI^e dynastie, car il se trouve sur la *liste des ancêtres* à Karnak, voisin de  (n^o 25). Cf. LEPSIUS, *Auswahl*, Taf. I.

un Horus nouveau, et non le $\text{Horus} \begin{smallmatrix} \text{Horus} \\ \text{Horus} \end{smallmatrix}$ déjà connu. La cassure de la pierre enlève à la stèle n° 34346 du Caire une grande partie de sa valeur.

En tout cas, cette liste des quatre derniers rois de la dynastie, ajoutée aux deux premiers noms que donne la liste de la page 26, nous fournit une succession en apparence certaine et ininterrompue de *six* noms royaux. — H. G.

NOTES ET REMARQUES HISTORIQUES

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

III.

UN NOUVEAU NOM ROYAL.

M. G. Legrain a eu l'obligeance de me signaler l'existence, au Musée du Caire, d'un monument portant le cartouche d'un roi qui n'a pas encore été rencontré. Il s'agit d'un morceau de calcaire, long de 0 m. 68 cent., large de 0 m. 22 cent., provenant de la tombe ramesside de , que M. V. Loret a découverte à Saqqarah, au cours de ses dernières fouilles de l'hiver 1898-1899¹. M. Loret ayant bien voulu m'autoriser à publier en son nom ce fragment, je voudrais le décrire ici brièvement et en faire ressortir l'importance.

Il porte un bas-relief, représentant trois rois agenouillés l'un derrière l'autre, devant le dieu Ra et un autre roi dont le nom n'est malheureusement pas indiqué. Les noms de ces  trois rois, qui font face aux figures du dieu et de l'autre roi, sont . De ces rois, le dernier est bien connu : c'est le pharaon  Ousirkaf de la V^e dynastie. Celui du milieu peut être, soit le roi qui porte le numéro 2 sur la liste d'Abydos, c'est-à-dire l'Athôthis de la II^e dynastie, soit le roi n° 17 de la même liste, qui appartient à la III^e dynastie, soit enfin le roi n° 34 de la même liste, le Têti de la VI^e dynastie. Rien ne nous permet malheureusement de préciser davantage, et de décider auquel de ces trois rois nous avons affaire. Quant au premier, le pharaon , il est absolument inconnu par

¹ Voir les nos I et II dans le présent *Bulletin*, t. IV, p. 229-239.

² Ce fragment porte, sur le *Journal d'en-*
Bulletin, t. V.

trée au Musée, le n° 33258, et dans l'inventaire, dressé par M. Loret, des objets trouvés à Saqqarah pendant cette campagne, le n° 200.

ailleurs. S'il ne faut pas y voir simplement, écrit avec une variante orthographique, le roi Djousir-Tépsis de la III^e dynastie (auquel cas  serait



également le Téli de la III^e dynastie), nous devons essayer de lui assigner une place dans la série des souverains.

Or, c'est là précisément qu'est la difficulté. Ces trois rois du bas-relief de Saqqarah sont, selon toute vraisemblance, rangés dans un ordre chronologique. Mais quel est cet ordre? Est-ce un ordre descendant ou ascendant? Dans le premier cas, notre nouveau roi serait à placer, soit dans la I^{re} dynastie, entre Ménès et Athôthis (ce qui ne semble guère possible, cette I^{re} dynastie étant fort complètement connue par la liste de Manéthon, et aucun nom grec de cette liste ne pouvant répondre à Djousir-noub), soit entre Athôthis et le Téli de la III^e dynastie. Viendraient ensuite, en descendant la série chronologique, ce Téli de la III^e dynastie, puis le roi Ousirkaf de la V^e dynastie.

Dans le cas contraire, celui d'un ordre ascendant, notre roi serait à placer après la VI^e dynastie; on aurait alors, en second lieu, le roi Téli de la VI^e dynastie, et enfin le roi Ousirkaf de la V^e dynastie.

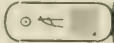
Bien que, je le répète, nous n'ayons aucun élément certain nous permettant de décider la question, le fait que ce nouveau roi a été découvert dans une tombe d'époque ramesside, et d'autre part le fait que son nom ne concorde avec aucun des noms grecs donnés par Manéthon pour les rois précédant le Téli de la III^e dynastie, nous porteraient plutôt à ranger ce roi après la VI^e dynastie, soit dans l'intervalle encore confus qui sépare celle-ci de la XI^e, soit dans l'une des dynasties postérieures à la XII^e et antérieures à la XVIII^e. Ce n'est là cependant qu'une pure hypothèse.

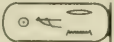
IV

LE NOM D'HORUS DE MIRINRI-MÉTOUSOUPHIS I^{er}.

Le roi Mirinri-*Μεθουσούφης* de la VI^e dynastie, dont M. Maspero a retrouvé la pyramide à Saqqarah, est bien connu, et son protocole ne fait de doute pour personne depuis qu'on l'a relevé écrit tout au long dans les textes de sa pyramide et sur son sarcophage. Son nom d'Horus, qui était aussi, comme ce fut la coutume jusqu'à la XII^e dynastie, son nom de , était  (1).

Ce nom d'Horus et de *nebti* se retrouve du reste encore sur un vase d'albâtre du Musée du Caire (2), et sous la forme ci-contre :

Or, M. G. Legrain, ayant relevé le même nom d'Horus sur une inscription des rochers qui bordent la route de Philæ à Assouan (3), s'est demandé tout récemment si ce nom de  ne pourrait pas avoir été le nom de bannière du roi Sébekhotep (VIII?) de la XIII^e dynastie (4). Sur quel argument a-t-il établi son hypothèse? Simplement sur ce fait que Sébekhotep VIII porte le prénom , et que le cartouche qui suit  sur le graffiti d'Assouan se présente sous la forme .

Mais une concordance aussi superficielle, même si nous ne connaissons pas le nom  du roi Mé tousouphis, ne suffirait pas pour affirmer ainsi que deux rois ont porté à des époques différentes le même nom d'Horus. Il est tout aussi simple de combler la lacune du graffiti d'Assouan par les signes  que par les signes  pour y lire nom de Sébekhotep VIII.

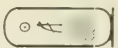
(1) Voir G. MASPERO, *La pyramide de Mirinri* (*Recueil de travaux*, t. IX, p. 177-191; t. X, p. 1-19; t. XI, p. 1-31) et BRUGSCH, *Zwei Pyramiden mit Inschriften aus den Zeiten der VI^e dynastie* (*A. Z.*, XIX, 1881, p. 5).

(2) N^o 18694 (MARIETTE, *Monuments divers*, pl. LIV g, et *Catalogue général du Musée du*

Caire, *Stingefisse*, par F.-W. von Bissing, p. 147 et pl. I).

(3) Voir J. DE MORGAN, *Catalogue des Monuments et Inscriptions de l'Égypte antique*, t. I, pl. XVII, n^o 78.

(4) Notes prises à Karnak (dans le *Recueil de travaux*, XXVI, 1904, p. 219-220).

Mais surtout, le passage du livre de M. de Morgan auquel renvoie M. Legrain ne porte pas , mais bien , et M. Fl. Petrie, en 1887, bien avant M. de Morgan lui-même, avait pu lire sur le graffito d'Assouan la forme complète ⁽¹⁾.

Il faut donc nous résigner, jusqu'à plus ample informé, à ignorer le nom d'Horus du roi Sébekhotep VIII, que M. Legrain a si heureusement mis au jour au cours de sa récente campagne de fouilles à Karnak. Quant à  , le graffito d'Assouan publié par Lepsius, Petrie et de Morgan, n'est qu'un argument de plus pour établir que c'est bien là le nom d'Horus du roi Mirinri-Métousouphis I^{er} de l'Ancien Empire⁽²⁾.

V

UNE DATE À RECTIFIER SOUS LE RÈGNE DE SENOUSRIT III.

M. Flinders Petrie a publié jadis un proseynème, relevé par lui sur la route d'Assouan à Philæ, sous la forme suivante :

{        } (             }.

M. Maspero s'est appuyé sur ce texte pour affirmer l'existence d'une campagne de Senousrit III en Nubie en l'an 12 de son règne⁽³⁾, et après lui tous les historiens de l'Égypte ont admis, sans en vérifier le bien-fondé, cette date de l'an 12. Seul M. Wiedemann ne fait pas mention de cette campagne, et signale à sa place une expédition faite en Nubie en l'an 10 du roi⁽⁴⁾. Il s'appuie sur une

⁽¹⁾ *A Season in Egypt*, 1887 (n° 338); cf. aussi, Lers., *Denkm.*, II, 116, où la forme  existe sans lacune (= LEPSIUS, *Denkmäler*, Texte, IV, p. 121).

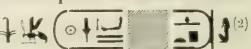
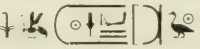
⁽²⁾ Ces lignes étaient déjà imprimées lorsque M. Legrain m'a déclaré qu'il reconnaissait son erreur, et qu'il convenait de ne tenir aucun

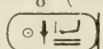
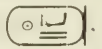
compte de l'attribution du nom d'Horus  au roi Sébekhotep VIII. Je présente donc cette note uniquement, et du consentement même de M. Legrain, à titre de rectification.

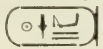
⁽³⁾ PETRIE, *A Season in Egypt*, pl. XIII, n° 340.

⁽⁴⁾ MASPERO, *Histoire ancienne*, t. I, p. 491, et note 2.

⁽⁵⁾ WIEDEMANN, *Aegyptische Geschichte*, p. 251.

Sekhem-khou-taoui-Ra ⁽¹⁾, identique comme prénom à un autre pharaon de la XIII^e dynastie, que le papyrus de Turin mentionne quatorze lignes après celui-là (si l'on s'en tient à l'ordre proposé par Seyffarth pour la classification des fragments). Cet autre roi porte les noms suivants :  ⁽²⁾, que M. Max Pieper, dans un récent travail sur les pharaons de la XIII^e dynastie, a proposés de restituer ainsi : , et qu'il désigne, en vertu d'un nouvel arrangement des dernières colonnes du papyrus de Turin, sous le nom de *Sébekhotep IV* ⁽³⁾.

Sur la foi de la transcription de Wilkinson, on a donc confondu entre eux deux pharaons éloignés de quatorze rangs (sinon davantage) l'un de l'autre, et parce que le second de ces rois, , s'appelait Sébekhotep, on a attribué au premier, , également le nom de Sébekhotep; comme il était le premier souverain de la XIII^e dynastie, et qu'aucun Sébekhotep n'était connu avant lui, on en a fait un *Sébekhotep I^{er}*. M. Maspero, sans doute, a bien reconnu que ce n'était là qu'une présomption fondée sur la similitude de prénom de ces rois, qui pouvait entraîner une similitude de noms ⁽⁴⁾, mais la plupart des historiens n'en ont pas moins considéré cette simple présomption comme une preuve ⁽⁵⁾.

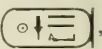
C'est M. Wiedemann qui, le premier, à notre connaissance, a protesté contre cette attribution du nom de Sébekhotep au premier pharaon de la XIII^e dynastie  ⁽⁶⁾. M. Griffith a reconnu ensuite qu'il n'y avait aucune raison d'appeler ce roi Sébekhotep ⁽⁷⁾, et M. Flinders Petrie a reporté sur le roi n° 15 de la dynastie, , ce nom de Sébekhotep I^{er} ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ *The Kahun Papyri*, Texte, p. 86.

⁽²⁾ *Papyrus de Turin*, col. 7 (arrangement Seyffarth), fragments 76-78, d'après Lepsius, *Auswahl*, Taf. V.

⁽³⁾ MAX PIEPER, *Die Könige Aegyptens zwischen dem mittleren und dem neuen Reiche* (Inaugural-Dissertation, Berlin, 1904), p. 20, n° 72.

⁽⁴⁾ *Histoire ancienne*, t. I, p. 527, note 3.

⁽⁵⁾ Ceux-là même qui, comme Lauth (*Manetho und der Turiner Königspapyrus*, p. 236), n'ont pas appelé le premier roi Sébekhotep, lui ont, malgré tout, donné le nom de , comme au second.

⁽⁶⁾ *Aegyptische Geschichte*, p. 266.

⁽⁷⁾ *The Kahun Papyri*, Texte, p. 86.

⁽⁸⁾ *A history of Egypt*, I, p. 209.

khou-taoui-re, laissant au contraire le roi Sekhem-khou-taoui-re-Sébekhotep au quinzième (ou seizième?) rang de cette dynastie. Mais la conséquence de cette nouvelle disposition sera naturellement de faire reculer en bloc tous les monuments du roi  du début de la dynastie à son quinzième souverain, comme l'ont seuls proposé jusqu'à présent MM. Wiedemann¹ et Petrie². En particulier, les quatre inscriptions relevées à Semneh et à Kummeh, et relatives à la hauteur du Nil sous le règne de ⁽³⁾, ne se rapporteront plus, comme le voulaient MM. Griffith⁽⁴⁾, Maspero⁽⁵⁾ et Ed. Meyer⁽⁶⁾, au premier roi de la XIII^e dynastie, mais bien au Sébekhotep occupant dans cette dynastie le quinzième rang. Je sais fort bien, et on ne manquera sans doute pas de me l'objecter, qu'il est bizarre de voir les mesures du niveau du Nil, instituées par Amenemhât III à la seconde cataracte, poursuivies sous son successeur Amenemhât IV, être abandonnées sous son deuxième successeur, le fondateur de la XIII^e dynastie, puis être reprises ensuite, quinze règnes plus tard, sans aucune raison apparente. Je répondrai simplement ceci, c'est que les mesures de hauteur du Nil n'ont pas attendu l'avènement de la XIII^e dynastie pour être interrompues, et que déjà sous la reine Sebek-nofirou-re nous n'en avons plus aucune trace. Le roi Sekhem-khou-taoui-re-Sébekhotep aura sans doute eu, pour rétablir ces mesures, d'excellentes raisons qui nous échappent aujourd'hui.

Il est du reste un autre argument qui me semble militer en faveur de l'attribution des mesures de Semneh et de Kummeh au quinzième roi de la XIII^e dynastie plutôt qu'au premier. M. Ed. Meyer accorde au premier roi de la dynastie, celui qu'il appelle à tort Sébekhotep I^{er}, d'après le papyrus de Turin, une durée de règne de 2 ans, 3 mois et 24 jours⁷, tandis que Lauth lui attribue, d'après le même document, 12 ans, 3 mois et 24 jours⁸. Or la seconde de ces lectures me semble bien improbable pour un roi dont nous n'avons en somme conservé, en dehors des listes comme le papyrus de Turin et la

¹ *Ägyptische Geschichte*, p. 267.

² *A history of Egypt*, I, p. 209; cf. également Budge, *A history of Egypt*, III, p. 93.

³ LEPSIUS, *Denkmäler*, II, 151 a-d; ces inscriptions sont datées des années 1, 2, 3 et 4.

⁴ *The Kahun Papyri*, Texte, p. 86.

⁵ *Histoire ancienne*, I, p. 488, note 3.

⁶ *Geschichte des alten Aegyptens*, p. 2000.

⁷ ED. MEYER, *op. cit.*, p. 200.

⁸ LAUTH, *op. cit.*, p. 236.

chambre des ancêtres à Karnak, qu'un seul monument, la stèle n° 397 de la cachette de Karnak. Et si nous adoptons la lecture de M. Ed. Meyer, comment pourrions-nous attribuer à ce même roi l'inscription de l'an 4 sur les rochers de Kummeh⁽¹⁾, et la date de l'an 5 qui semble bien devoir être accordée à  dans un des papyrus de Kahun? ². On aura beau s'ingénier à interpréter le chiffre d'années du papyrus de Turin, on n'obtiendra jamais le 4 nécessaire et minimum; or le nombre 2 est trop petit, et le nombre 12 est vraisemblablement trop grand. Au contraire, le chiffre donné par le papyrus à la suite du nom de Sekhem-khou-taoui-re-Sébekhotep semble devoir être lu 3⁽³⁾, et convient parfaitement pour l'inscription de l'an 4 à Kummeh, qui est absolument certaine, sinon pour le papyrus de l'an 5 à Kahun, qui, lui, est beaucoup plus douteux.

Donc , premier roi de la XIII^e dynastie, n'est pas Sébekhotep I^{er}; son cartouche-nom ne nous est pas connu⁽⁴⁾. Le roi Sébekhotep a pour prénom  et occupe le quinzième ou le seizième rang de la dynastie.

Nous voudrions, en terminant, faire remarquer qu'il n'est pas le premier Sébekhotep, mais bien le second. Le papyrus de Turin mentionne en effet, entre les rois  et , au onzième rang de la XIII^e dynastie, un pharaon nommé  , qui est le premier des Sébekhotep, si l'on s'en tient à l'arrangement du papyrus tel qu'il a été proposé par Seyffarth⁽⁵⁾. Le roi   est donc en réalité *Sébekhotep II*⁽⁶⁾, et ce n'est plus huit rois Sébekhotep, mais bien *neuf*, que nous avons à compter dans l'ensemble de la XIII^e dynastie.

⁽¹⁾ LEPSIUS, *Denkmäler*, II, 151 d, aujourd'hui au Musée de Berlin, n° 1160 (*Ausführliches Verzeichniss*, édit. 1899, p. 111).

⁽²⁾ Planche IX, l. 9; cf. GRIFFITH, *The Kahun Papyri*, p. 22 et 86.

⁽³⁾ MAX PIEPER, *op. cit.*, p. 20. Les chiffres des mois et des jours manquent.

⁽⁴⁾ Voir plus loin, p. 56-57, la note additionnelle à cet article.

⁽⁵⁾ LEPSIUS, *Auswahl*, Taf. V, col. 7, fragm. 76-78. M. Max Pieper l'appelle *Sébekhotep III* parce qu'il reporte cette partie de la colonne 7 du papyrus dans la colonne 9 (*op. cit.*, p. 19, n° 68).

⁽⁶⁾ Comme l'a déjà dit M. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, I, p. 789, n° 16. M. Pieper l'appelle *Sébekhotep IV* (*op. cit.*, p. 20, n° 72).

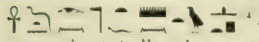
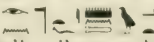
VII

LA FAMILLE DE SÉBEKHOTEP III.

On lit dans l'*Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique* de M. Maspero⁽¹⁾ la phrase que voici : « La généalogie de Sokhotep III Sakhmouaztouniri a été établie par BRUGSCH, *Geschichte Aegyptens*, p. 180, et complétée par WIEDEMANN, *Aegyptische Geschichte, Supplement*, p. 29-30, d'après plusieurs scarabées réunis aujourd'hui dans PETRIE, *Historical scarabs*, n^{os} 290-292, et d'après plusieurs inscriptions du Louvre, notamment l'inscription G. 8, reproduite dans PRISSE D'AVENNES, *Monuments égyptiens*, pl. VIII, et dans PIERRET, *Recueil d'inscriptions inédites*, t. II, p. 107. »

Or cette bibliographie n'est pas complète. Si l'on se reporte au Supplément de l'*Aegyptische Geschichte* de M. Wiedemann⁽²⁾, on y trouve la mention d'une autre stèle (n^o 64 du Musée de Vienne), très utile pour la reconstitution de l'arbre généalogique du roi Sébekhotep III⁽³⁾.

Telle est, ainsi corrigée, la liste complète des documents relatifs à cette famille. Voyons donc quels sont les renseignements qu'ils nous donnent, et comment ces renseignements ont été utilisés dans le tableau généalogique que M. Wiedemann a dressé de cette famille.

1^o Quatre scarabées nous ont transmis le nom du père de Sébekhotep III, qui lui-même n'était pas de race royale, sous cette forme :  ⁴, variante : ⁵. Le quatrième scarabée appartient à l'ancienne collection Palin; il est publié dans DEBOIS, *Choix de pierres gravées*, pl. V, n^o 9.

¹ Tome I, p. 528, note 4.

² Pages 29-30.

³ Publiée par E. von BERGMANN, *Recueil de travaux*, VII, 1885, p. 188, et WIEDEMANN, *A. Z.*, XXIII, 1885, p. 79; utilisée par LIEBLEIN, *Dictionnaire des noms propres*, t. I, p. 140, n^o 413.

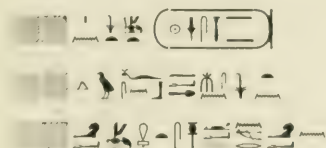
⁴ Scarabée du Musée du Louvre (LEPSIUS,

Denkmäler, Texte, I, p. 15, et PETRIE, *Historical Scarabs*, p. 10, n^o 291), et scarabée de la collection Sayce (WIEDEMANN, *Kleine aegyptische Inschriften aus der XVIII-XIV Dynastie*, n^o 4).

⁵ Scarabée n^o 3665 du Musée du Caire (MARIETTE, *Catalogue des monuments d'Abydos*, p. 536, n^o 1383, et PETRIE, *Historical Scarabs*, p. 10, n^o 292).

Rien n'est plus naturel que de supposer ceci : la   est la reine épouse de Sébekhotep III, et les deux princesses sont les filles de ce couple royal. Or on va voir que cet arrangement n'est pas celui qui a prévalu dans les divers tableaux généalogiques de la famille dressés par les historiens de l'Égypte.

Mais auparavant, je voudrais dire un mot de la stèle de Gébélein, que M. Daressy a publiée en 1898⁽¹⁾, et dont les parties encore lisibles sont les suivantes :



Cette stèle devait, on le voit, porter une date du règne de Sébekhotep III, et la connaissance du chiffre d'années qui est effacé nous aurait été des plus précieuses. La seconde ligne porte le nom d'un certain   (17), fils d'une mère, épouse ou fille *royale*, dont le nom est également perdu. M. Max Pieper, dans son récent ouvrage sur la période intermédiaire entre le moyen et le nouvel empire⁽²⁾, a vu dans ce   un *prince*, et a été tenté de le rapporter à la famille de Sébekhotep III. Mais en réalité, nous ne savons pas s'il a été prince, ni de qui il est né, ni même s'il a été contemporain de Sébekhotep III, puisque en une certaine année du règne de ce pharaon, il était déjà représenté comme défunt, . Il est vraisemblable que M. Pieper a été influencé dans son identification par l'analogie du nom de cet individu,             

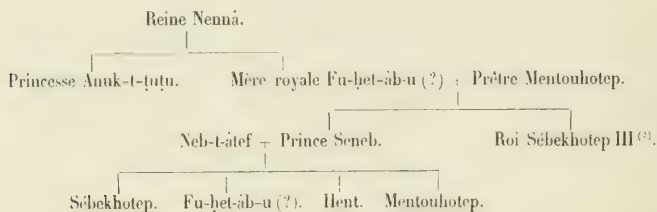
Quoi qu'il en soit, après avoir réuni les documents concernant les membres de la famille de Sébekhotep III, je voudrais montrer maintenant en quoi mon interprétation de ces monuments diffère de celle qui a été jusqu'ici admise, sur la foi de Brugsch et de M. Wiedemann.

qui a été en outre utilisée par LUEBLEN, *Dictionnaire des noms propres*, n° 385, et reproduite par PERROT, *History of Egypt*, t. I, p. 211, fig. 121. Les deux princesses y sont représentées debout, en adoration devant le dieu Min ithyphallique.

⁽¹⁾ Dans le *Recueil de travaux*, t. XX, 1898, p. 72 (Notes et remarques, CXLVIII).

⁽²⁾ *Die Könige Ägyptens zwischen dem mittleren und neuen Reich*, p. 21.

Pour la commodité du lecteur, je reproduis ici le tableau généalogique tel qu'il se trouve dressé par M. Wiedemann⁽¹⁾ :



Or cet arrangement repose sur une confusion entre la  du scarabée n° 3664 du Musée du Caire et de la stèle n° 64 de Vienne⁽²⁾, et la  () de la stèle C. 8 du Louvre⁽³⁾ : celle-ci devient alors, comme la première, la mère du roi, tandis que sa sœur  est représentée comme étant sa tante, et leur mère, la reine  , comme sa grand-mère. De cette dernière constatation, la plupart des historiens ont conclu que Sébekhotep III, s'il ne descendait pas de souche royale par son père le prêtre Mentouhotep, tenait du moins du côté des femmes, par sa grand-mère maternelle, certains droits à la royauté.

Mais je crois qu'il n'est pas possible de confondre la *mère royale* Aou-het-abou (?), qui ne porte pas le cartouche, avec la *fille royale* Aou-het-abou (?), dite Fendj, qui porte le cartouche. M. Fl. Petrie a déjà, à la vérité, indiqué que nous devons considérer ces deux femmes comme différentes, mais la raison pour laquelle il croit à cette distinction ne me paraît pas valable : - It has been supposed, dit-il, that this deceased Auhet-abu (celle de la stèle C. 8 du Louvre) is the same as his mother (la mère du roi), but in that case she would certainly have been given the *higher title of royal mother*, and not only royal daughter⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *Ägyptische Geschichte, Supplement*, p. 30.

⁽²⁾ M. Wiedemann, de même que Mariette (*Catalogue des monuments d'Abydos*, p. 537), M. Petrie (*A history of Egypt*, I, p. 210-212), etc., appelle ce roi *Sébekhotep II*, parce qu'il ne tient pas compte du roi Sébekhotep-

Re, qui occupe le onzième rang de la XIII^e dynastie dans le papyrus de Turin (col. VII, fragm. 72, l. 15).

⁽³⁾ Voir plus haut, p. 52.

⁽⁴⁾ Voir plus haut, p. 52.

⁽⁵⁾ PETRIE, *A history of Egypt*, I, p. 211.

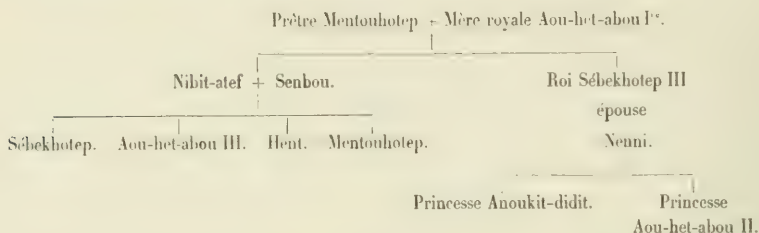
J'ai peine à croire que, dans le cas précis qui nous occupe, le titre de , qui n'implique en soi-même aucun caractère vraiment royal, mais signifie tout simplement que You-het-abou (?) a enfanté un fils, qui plus tard, par hasard, a revêtu le titre et la puissance pharaoniques, soit supérieur à celui de , qui implique nécessairement une descendance royale. Comment You-het-abou la mère aurait-elle pu s'appeler  et porter le cartouche, et ne pas indiquer tout cela, en plus de son vague titre de , sur le scarabée du Caire et la stèle de Vienne? Comment surtout aurait-elle pu figurer sur la stèle C. 8 du Louvre, qui porte les noms de Sébekhotep III, et dont elle aurait été la mère, avec le titre de *filie royale*? Il est beaucoup plus logique de distinguer :

1° La mère du roi, *Aou-het-abou I^{re}*, portant le simple titre de  et ne jouissant pas plus de droits à la couronne que son mari le prêtre Mentouhotep.

2° La fille du roi, *Aou-het-abou II*, portant le titre de  et le cartouche auquel lui donnait droit sa descendance directe d'un roi régnant effectivement : elle était la fille du roi et d'une femme que celui-ci s'était associée comme épouse, mais qui n'était pas, elle non plus, de sang royal, car elle porte uniquement le titre de , et n'entoure pas son nom du cartouche. Elle était sans doute l'aînée des deux filles du couple royal, car sur la stèle du Louvre, elle figure *devant* sa sœur en face du dieu Min qu'elle adore, et porte seule le cartouche, tandis que sa sœur cadette, Anoukit-didit n'y a pas droit. La présence de cette sœur cadette sur la dite stèle est également plus facile à expliquer si Anoukit-didit est la fille de Sébekhotep III que si elle en est seulement la tante.

3° Enfin, une troisième fille porte aussi le nom familial de Aou-het-abou, mais n'est pas une princesse, et n'est pas en possession du cartouche : c'est la nièce du roi, la fille de son frère Senbou et de la dame Nibit-atef. Elle porte le même nom que sa cousine Aou-het-abou II et que sa grand-mère Aou-het-abou I^{re}, de même que ses frères Sébekhotep et Mentouhotep portent les noms, l'un du roi son oncle, l'autre du prêtre Mentouhotep, son grand-père.

Dans ces conditions, voici comment je proposerais de transformer le tableau généalogique dressé par M. Wiedemann pour cette famille :



Nous y perdons sans doute une génération, mais la perte est de peu d'importance, puisque, même considérée comme grand-mère du roi Sébekhotep III, la reine Nenni, tête de la famille dans le tableau de M. Wiedemann, était incapable de nous rattacher à quelque autre famille royale connue, et de nous aider à débrouiller ce chaos qu'est encore la succession des pharaons de la XIII^e dynastie.

Le Caire, 30 mai 1905.

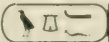
H. GAUTHIER.

NOTE ADDITIONNELLE.

J'ai dit plus haut (p. 50) que le cartouche-nom du roi  ne nous était pas connu. Il ne l'était pas en effet lorsque ces lignes furent composées, voici bientôt deux ans. Mais il l'est aujourd'hui. Le Musée du Caire possède une plaquette en calcaire lithographique, qui a été trouvée à Éléphantine en 1906, par M. le Dr Rubensohn, et sur laquelle M. Legrain a bien voulu attirer mon attention. On lit sur cette plaquette l'inscription suivante, qui ne peut laisser aucun doute sur l'identité de  :



Le roi s'appelle donc *Ougf* ou *Ougaf*, et cette donnée nouvelle vient confirmer ma supposition que  n'était pas un Sébekhotep; elle me donne

pleinement raison en ce qui concerne la différenciation entre ce roi et .
 Le roi *Ougf* est encore connu par un fragment de siège de statue trouvé à Karnak en 1897, et publié par M. Legrain dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. VI, 1905, p. 130; il porte   et se trouve au Musée du Caire sous le n° 33740. — H. G.

Le Caire, 20 janvier 1907.

DE
L'INTERVALLE ENTRE DEUX RÈGNES
SOUS L'ANCIEN EMPIRE

PAR

M. GUSTAVE JÉQUIER.

La pierre de Palerme nous donne en quatre endroits la mention d'un changement de règne, et ces indications, si brèves soient-elles, nous permettent de remarquer certaines particularités intéressantes au point de vue de la transmission des pouvoirs, qui n'ont, à ma connaissance, pas été relevés jusqu'ici⁽¹⁾.

D'abord, à la ligne 2, deux cases séparées par une longue barre verticale contiennent toutes deux des indications de mois : d'un côté 6 mois et 7 jours, de l'autre 4 mois et 13 jours, avec la mention de la prise de possession des deux royaumes , accompagnée d'une cérémonie qui en est quasi inséparable, la course autour du mur. Certainement ces deux chiffres appartiennent à la même année, coupée en deux par la mort de l'ancien roi et l'avènement de son successeur : cela est prouvé très clairement par le fait de la succession bisannuelle de la fête  et par celui que l'indication de la hauteur du Nil ne se trouve que sous la deuxième de ces divisions. La cause pour laquelle on a employé deux cases au lieu d'une est probablement que le graveur aura commencé par tracer sur la pierre toutes ses séparations, commençant par le signe $\{$, qu'il n'aura pas trouvé suffisant l'espace contenu dans une seule division, et a corrigé maladroitement la chose en prolongeant la ligne verticale du $\{$ sans pouvoir en effacer la courbe caractéristique. Pour en revenir à l'indication des mois, l'explication la plus simple de ces chiffres différents est de les considérer non comme des nombres ordinaux mais comme des nombres

⁽¹⁾ NAVILLE, *Rec. de trav.*, XXV, p. 66; SCHÄFER, *Bruchstück altaeg. Annalen*, p. 5, 15, 27, 32, 38; SETHE, *Untersuchungen*, III, p. 42-59, 72-75; MEYER, *Chronologie*, p. 185 et seq.

cardinaux, et ainsi nous aurions pour le premier roi 6 mois et 7 jours, pour le second, la fin de l'année, soit 4 mois et 13 jours. Au total, 10 mois 20 jours, soit 320 jours, il manquerait donc encore 45 jours pour faire une année complète. Je chercherais à expliquer plus loin ce fait bizarre.

Le deuxième exemple (l. 5) ⁽¹⁾ montre très clairement que l'avènement d'un nouveau roi ne changeait en rien le cours des années civiles : la case annuelle est exactement de la même largeur que les autres, elle est seulement divisée en deux parties inégales par la grande ligne verticale qui sépare les deux règnes; la plus petite division, consacrée à l'ancien roi, ne porte que la mention 2 mois 23 jours, tandis que dans l'autre, beaucoup trop petite pour contenir tout ce qu'on aurait dû y mettre, on s'est contenté d'insérer le fait le plus important qui s'y rattache, l'avènement du nouveau roi et la cérémonie de l'intronisation, omettant ainsi non seulement le compte des mois et des jours, mais encore la mention de la fête  et le recensement des domaines et bestiaux qui tous deux tombaient sur cette année-là. Cette lacune est évidemment très regrettable pour nous, mais je ne crois pas possible de l'expliquer autrement que par le manque de place.

Au haut du verso, la mention du changement de règne a disparu en grande partie dans la cassure et ne peut nous donner aucun renseignement sérieux : d'un côté on ne voit plus que 24 jours, de l'autre il ne reste que 4 mois et 11 jours. A la ligne 4, par contre, nous avons un document beaucoup plus précis, pour la fin du règne de Sahourâ; au bas de la dernière colonne on a rajouté, comme en supplément, une indication de mois et de jours, trop effacée malheureusement pour être certaine, en faisant précéder ce groupe d'une petite courbe partant de la ligne verticale, pour indiquer qu'il s'agit du commencement d'une nouvelle année. Dans la case suivante, avant la phrase mentionnant l'accession au trône de Noferarkara, se trouvent les mots : 2 mois et 7 jours. Si, pour le premier chiffre, nous adoptons la lecture proposée sous toutes réserves par M. Schäfer (9 mois et 6 jours), cela nous ferait, pour les deux règnes, un total de 343 jours, donc 22 de moins que l'année complète; si nous

⁽¹⁾ Je ne vois pas la nécessité d'admettre, comme M. Meyer (SETHI, *Untersuchungen*, III, p. 74), que les Égyptiens ont, à la II^e dynastie, changé complètement leur manière de compter

les années, pour revenir plus tard à l'ancien système. Au contraire, la pierre de Palerme me semble indiquer très clairement que la même méthode a été en usage de la I^{re} à la V^e dynastie.

supposons 8 mois au lieu de 9, cela porte la différence à 59 jours, ainsi à peu près la même chose que dans notre premier exemple.

Comment se fait-il que la somme des deux chiffres de mois et de jours ne constitue jamais une année complète? Voici, telle que je la comprends, la solution de ce problème: l'année civile commence toujours le 1^{er} Thot, sans tenir compte du changement de règne; chaque roi, en montant sur le trône, prend à son nom l'année commencée sous son prédécesseur et la compte comme sa première année, quand même il n'y aurait régné que peu de mois, comme dans le dernier exemple: tous les événements de l'année lui sont attribués, y compris l'inondation ¹⁾. Ce n'est que dans des listes semblables à la pierre de Palerme, contenant un relevé exact, année par année, de toute l'histoire de l'Égypte, qu'on peut et qu'on doit trouver la mention du moment précis où le sceptre a changé de main, et c'est d'après des annales conçues sur le même plan qu'on a pu établir des listes royales comme celle du papyrus de Turin, avec la longueur exacte de chaque règne. Nous avons ici, en somme, l'indication suivante: en telle année, tant de mois et tant de jours à tel roi, tant de mois et tant de jours à son successeur. Quant au fait qu'il y aurait entre les deux dates un intervalle d'un certain nombre de jours, plus de six semaines si nous prenons l'exemple de la I^{re} dynastie, il faut remarquer que l'indication des mois et des jours du nouveau roi est toujours suivie de la phrase $\text{𓆎} \Rightarrow \text{𓆎} \parallel$ ²⁾, souvent plus développée encore, et que cette date est par conséquent celle, non de la succession directe et normale telle que

¹⁾ Le fait que dans les quatre seuls exemples que nous possédons, tous les événements, y compris la crue du Nil, sont attribués au nouveau roi et qu'on ne marque à son prédécesseur que très sommairement une fraction d'année en mois et en jours, me semble prouver suffisamment mon assertion. En conséquence, je ne crois pas que nous puissions nous baser sur des données comme celle de la crue du Nil, dans ces quatre années, pour faire des calculs chronologiques comme ceux de M. Sethe (*Untersuchungen*, III, p. 103-110).

²⁾ Le terme $\frac{1}{2} \frac{1}{2}$ qui accompagne parfois ces

groupes ne peut être en rapport direct avec la cérémonie ni signifier le couronnement. Les nombreux exemples de cette expression qui se trouvent sur la pierre de Palerme nous montrent qu'à cette époque tout au moins, il s'agit d'une fonction royale toujours en rapport avec des cérémonies très diverses, en général de nature religieuse, fêtes de certains dieux, fondations de temples, où sans doute le roi apparaissait solennellement devant son peuple, soit comme grand prêtre soit peut-être comme dieu (par exemple lorsqu'il s'agit de la fête *Sed*, à la ligne 3).

nous concevons la chose actuellement, mais de la cérémonie où le roi prend officiellement possession du trône, où il notifie sa souveraineté au peuple. Une cérémonie comme celle-là ne s'improvise pas du jour au lendemain, surtout en Orient, où la mort d'un souverain est toujours suivie d'un certain désarroi; quelques jours étaient nécessaires pour tout préparer, peut-être aussi pour mener le deuil du roi défunt, et notre document nous porte à croire que le nouveau pharaon n'était considéré officiellement comme roi qu'une fois intronisé. C'est une coutume qui mérite certainement d'être relevée.

G. JÉQUIER.

LES NILOMÈTRES SOUS L'ANCIEN EMPIRE

PAR

M. GUSTAVE JÉQUIER.

Si nous admettons que les petites cases de la pierre de Palerme où sont indiqués, en coudées et fractions de coudées, des chiffres variant chaque année, représentent les hauteurs de la crue du Nil, opinion qui du reste est plus que vraisemblable, il serait curieux de savoir comment ces cotes étaient calculées. Il s'agit sans nul doute d'un nilomètre unique sur lequel on a relevé les crues pendant les cinq premières dynasties, et il est fort possible que ce nilomètre ait été situé dans l'île de Rodah, comme on l'a conjecturé⁽¹⁾; ce n'est pas de cela que je veux m'occuper ici, mais d'une remarque fort judicieuse de M. Erman⁽²⁾, constatant que plus on avance dans le temps, plus les chiffres donnés diminuent. En effet, en établissant, ligne par ligne, des moyennes sommaires, basées sur le nombre de coudées seulement, on arrive à ce résultat approximatif, mais très caractéristique :

2 ^e ligne :	5	coudées
3 ^e "	4	"
4 ^e "	3	1/2 "
5 ^e "	3	"

Les trois chiffres de la sixième ligne donnent également à peu près 3 coudées, de même que les quatre indications du verso.

Habitué que nous sommes à calculer la hauteur des crues *au-dessus* d'un certain niveau, il y a là pour nous un fait absolument insolite, quand on songe à la surélévation progressive du sol de la vallée du Nil, qui est environ de dix centimètres par siècle. Or il doit s'être écoulé, de la 1^{re} à la V^e dynastie, en

⁽¹⁾ SETHE, *Untersuchungen*, III, p. 104. — ⁽²⁾ Dans SCHAFER, *Bruchstück altägyptischer Annalen*, p. 13, note.

gros, de 800 à 1000 ans et, par conséquent, le sol a dû s'élever pendant cette période de 0 m. 80 c. à 1 mètre; nous devrions donc nous attendre, au lieu de la série 5, 4, 3 coudées, à la progression contraire, 3, 4, 5.

Cette anomalie s'explique d'elle-même, si nous admettons que les Égyptiens d'alors avaient une autre méthode de calcul. Supposons, par exemple, un quai assez élevé au-dessus du fleuve, comme celui de Karnak, au lieu d'une échelle graduée sur laquelle on observe les progrès de l'inondation; du haut du quai, dont le rebord pouvait servir de 0, on aurait pris très exactement et facilement, avec une simple perche, la hauteur du Nil, quitte à graver sur le mur même une marque, une fois les eaux retirées. Ce procédé me paraît, en somme, plus simple que celui actuellement en usage; en tout cas, il explique très bien l'échelle décroissante des crues : celle qui est évaluée à 8 coudées serait donc la plus faible, celle d'une coudée la plus forte, à l'inverse de ce qu'on croyait jusqu'ici. Si les moyennes pouvaient être établies sur un plus grand nombre de chiffres, on pourrait même en tirer des conclusions chronologiques très importantes, et évaluer presque exactement la durée de l'Ancien Empire, mais, je le répète, les données sont par trop insuffisantes pour nous permettre de nous livrer à des calculs aussi délicats. Qu'il nous suffise d'expliquer de cette manière la méthode employée par les Égyptiens pour établir leur étiage annuel.

G. JÉQUIER.

UN
PRÉCURSEUR DE CHAMPOLLION
AU XVI^E SIÈCLE

PAR
M. HENRI GAUTHIER.

Me trouvant en octobre dernier à la Bibliothèque municipale de la Ville de Lyon, je remarquai par hasard, sur le Catalogue, au n° 348562, un ouvrage qui attira mon attention. L'auteur se nommait Pierre l'Anglois, sieur de Bel-Estat, et le livre, daté de 1583, était intitulé : *Discours des Hieroglyphes aegyptiens, emblemes, devises et armoiries*. Je demandai aussitôt communication de l'ouvrage, et constatai que c'était un agréable mélange de prose et de vers renfermant des observations assez curieuses pour mériter d'être signalées. Je voudrais donc présenter rapidement ce livre, en donner l'analyse, le rapprocher d'autres ouvrages analogues, et dresser, à ce propos, la liste bibliographique des nombreux travaux auxquels ont donné lieu, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la découverte de François Champollion, la lecture et l'interprétation des hiéroglyphes égyptiens. Une pareille étude n'apportera sans doute aucune contribution nouvelle à l'Égyptologie moderne, mais il me semble qu'elle peut avoir, tout au moins, un certain caractère de curiosité pour les savants.

I

PIERRE L'ANGLAIS (ou LANGLOIS), sieur de Bel-Estat (ou Balestat) vivait en France dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Nous ne savons rien de sa vie, sinon qu'il fut attaché comme médecin à la personne du duc d'Anjou, qui devint roi de France en 1574 sous le nom de Henri III. Mais ce n'était pas seulement un médecin; il cultivait aussi la poésie, et se livrait à de savantes recherches sur les armoiries et les devises. Ces recherches le conduisirent, nous verrons comment tout à l'heure, à étudier l'écriture hiéroglyphique des

anciens Égyptiens, et c'est le résultat de ses études qu'il a consigné dans ses deux ouvrages :

1° *Discours des Hieroglyphes aegyptiens, emblemes, devises et armoiries*;

2° *LIV Tableau hieroglyphiques pour exprimer toutes conceptions à la façon des Aegyptiens par figures et images des choses, au lieu de lettres. Avec plusieurs interpretations des Songes et Prodiges.*

Les deux ouvrages ont peut-être paru d'abord séparément : c'est en tout cas l'opinion que semble adopter H. Jolowicz, dans sa *Bibliotheca aegyptiaca*⁽¹⁾. A la page 103 en effet, sous le n° 1204, on voit mentionné le premier ouvrage, avec la date de publication : 1584; et à la page 29 du *Supplément*, sous le n° 2983, le second est signalé avec la date 1583⁽²⁾. Quant à la *Biographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie*, de Jean Gay⁽³⁾, elle présente les choses sous un autre aspect. Les deux ouvrages auraient bien paru ensemble, mais le livre unique résultant de leur fusion aurait eu deux éditions successives : Paris, 1583, in-4°, et Paris, 1584, in-4°⁽⁴⁾.

Quoi qu'il en soit, l'édition de la Bibliothèque de Lyon, la seule que j'ai vue, est en un seul volume et présente les deux ouvrages ensemble. En voici le titre *in extenso*, et sous sa forme originale :

Discours des hieroglyphes aegyptiens, emblemes, devises, et armoiries. Ensemble LIV. Tableau hieroglyphiques pour exprimer toutes conceptions, à la façon des Aegyptiens, par figures et images des choses, au lieu de lettres. Avecques plusieurs interpretations des Songes et Prodiges.

Le tout par PIERRE L'ANGLAIS, Escuyer, sieur de Bel-Estat. A Paris, pour ABEL L'ANGELLIER, au premier pillier de la grand sale du Palais. M. D. LXXXIII. Avec Privilege du Roy.

Le format du volume est in-quarto, et la préface, adressée « A noble et illustre, Messire PHILIPPE HURAULT, vicomte de Cheverny, chancelier des deux

⁽¹⁾ Leipzig, 1858 (1 vol. in-4°), et *Supplément*, Leipzig, 1861 (1 vol. in-4°).

⁽²⁾ Ces données sont du reste contredites au n° 1409 (p. 121), où les deux ouvrages sont cités ensemble, comme ne faisant qu'un, avec une date 1554 qui paraît erronée pour 1584,

et un chiffre de 53 tableaux qui est à corriger en 54.

⁽³⁾ San Remo et Paris, 1875 (1 vol. in-12).

⁽⁴⁾ *Op. cit.*, p. 125, n° 1784. L'ouvrage se trouve à la Bibliothèque de la ville de Grenoble, sous le n° 21124.

ordres du Roy, garde des sceaux de France; Gouverneur et Lieutenant général pour Sa Majesté es provinces d'Orléans, pays Chartrain, Estampes, Blaisois, Dunois, Amboise et Lodunois, est datée de Lodun (Loudun), ce premier jour de juillet 1583.

Cette préface a pour but d'exposer les intentions de l'auteur en écrivant l'ouvrage : il veut « rechercher la cause des armoiries et devises que les anciens Français portaient en leurs armes et escuts », car ces anciens Français ont négligé de raconter leurs exploits dans quelque ouvrage où ils auraient pu nous donner sur ce sujet les renseignements désirés. « Quelques-uns, ajoute-t-il, ont voulu dire que la plupart d'icelles (les armoiries et devises) ont esté donnees fatallement, ou pour mieux et intelligiblement parler, par une secrette disposition du sort, que nous pouvons vraiment appeller secrette (non à la providence divine, à laquelle rien n'est secret) mais au jugement humain, jusques à ce que par une seconde disposition secrette et ordonnée elle fut entendüe et veüe d'un chacun. » Pierre l'Anglois ne partage pas cette opinion, et ne croit pas à cette origine providentielle et surnaturelle des armoiries et devises, et voici le fond de sa pensée sur cette question :

« Sur ceste consideration (Monseigneur) j'ay prins une ferme opinion, que toutes les nobles armoiries desquelles je parle seulement, et non de celles qui trop licentieusement sont prises par un chacun à son plaisir, pour la forme de leurs corps ont pris leur origine, façon et figure des Hieroglyphes Ægyptiens, et ay bien voulu employer quelques jours tirez de mes autres estudes ordinaires, pour en faire un petit Traitté, et le faire voir au public. » La préface se termine par un panégyrique pompeux et ampoulé du personnage à qui le livre est dédié, par des considérations d'ordre philosophique sur ses qualités d'excellent administrateur, enfin par une explication détaillée du sens de ses armoiries, qui est comme une application pratique des idées et principes théoriques qui ont servi à bâtir le livre.

En somme, l'objet de l'ouvrage est clairement exposé, sinon clairement traité dans la suite: il s'agit d'expliquer par les signes hiéroglyphiques de l'ancienne langue égyptienne les allégories et les symboles des armoiries françaises du moyen âge et du xvr^e siècle. On ne sera pas surpris de constater que, ainsi compris, le livre de Pierre l'Anglois n'a aucune valeur scientifique au point de vue du déchiffrement et de l'interprétation des hiéroglyphes: ce n'est qu'un

ramassis de naïves conceptions du symbolisme le plus enfantin, souvent même le plus ridicule.

II

Mais voici un trait curieux du caractère de Pierre l'Anglois : il éprouve le besoin de rattacher son livre à un certain nombre d'auteurs anciens, ou immédiatement antérieurs à lui. C'est là une preuve d'esprit scientifique qui était assez rare à l'époque où il a écrit pour mériter d'être signalée. Aussi après la préface, voyons-nous une page entière consacrée à une sorte d'indication des sources, ou bibliographie du livre, sous le titre que voici : « Les noms de ceux dont l'Autheur s'est servy en ce discours, soit qu'il soustienne ou rejette leurs opinions ». Ces noms sont disposés, suivant l'ordre alphabétique, en deux colonnes verticales, ainsi rédigées :

Aristote.	Homere.
Agellius.	Herodote.
Athenée.	P. Jouio.
A. Aleiat.	M. Minault.
Orus Apollon.	Osorius.
Aelian.	Plutarque.
Bartole J. C.	M. Pasquier.
La Sainte Bible.	An. Politian.
Ph. Beroalde.	Pausanie.
P. Crinit.	Porfyre.
Clement et Cyrille, Alexandrins.	Pline.
Le Code de l'Emp. Justinian.	Pindare.
Dion.	M. du Tillet.
Diodore Sicilien.	Valere.
Th. Erastus.	Virgile.
Erasme.	J. P. Valerian.

Ces trente-trois auteurs sont, on le voit, rangés par ordre alphabétique, sans aucun souci critique cherchant à distinguer, pour les mettre en vedette, les plus importants. Dans son besoin d'impartialité équitable, Pierre l'Anglois les place tous sur le même rang, et c'est à nous de rechercher, si nous en éprouvons le désir, quels sont les titres de chacun d'entre eux à figurer dans cette liste. C'est ce que je vais faire rapidement.

D'ARISTOTE je ne dirai rien. Ce savant a joui, à travers tout le moyen âge et à l'époque de la Renaissance, d'une telle renommée de science universelle qu'il n'est pas surprenant de voir son nom figurer en tête de cette liste. Et de fait, la quantité et la variété des ouvrages qu'il a laissés est si considérable qu'il y avait certainement à glaner dans son œuvre pour quiconque s'intéressait à l'antiquité, classique ou orientale, sous quelque forme que ce fût. Je n'ai pas recherché si l'on peut trouver dans son œuvre immense beaucoup de passages relatifs aux hiéroglyphes et à leur signification, mais il n'est pas invraisemblable, *a priori*, qu'il en existe un certain nombre.

AGELLIUS n'est autre qu'AULUS GELLIUS, que nous connaissons sous le nom modernisé d'Aulu-Gelle; les Latins n'écrivaient toujours que la première lettre des prénoms : le nom d'Aulu-Gelle était donc écrit, de façon constante, A. Gellius; de cette forme abrégée est venu le nom que lui donne Pierre l'Anglois. Ce grammairien et critique, qui vivait au II^e siècle de notre ère, composa à Athènes un ouvrage qu'il intitula *Nuits attiques*, et qui contient une foule de recherches personnelles et de compilations sur les antiquités. Pierre l'Anglois a pu certainement trouver dans son livre une foule de renseignements intéressants.

ATHÉNÉE est un grammairien et rhéteur grec, originaire de Naucratis en Basse-Égypte, qui vivait aux II^e et III^e siècles de notre ère. Il était très érudit, et son ouvrage des *Deipnosophistes* (ou *Banquet des savants*) est un répertoire universel de l'antiquité considérée dans toutes ses branches. C'est à ce livre que Pierre l'Anglois fait allusion. Originaire d'Égypte, il était, sans doute, plus spécialement compétent en antiquités égyptiennes.

ALCIAT (André) n'est pas un ancien, mais presque un contemporain de notre auteur. C'était un jurisconsulte milanais (1492-1550) qui composa, outre ses ouvrages de droit (publiés à Lyon en 1560), un certain nombre d'œuvres littéraires, entre autres des *Emblemata*, recueil de sentences morales en vers latins. Je présume que c'est dans ce livre que Pierre l'Anglois a puisé quelques renseignements concernant le sujet de son *Traité*.

Quant à ORES APOLLO, c'est le grammairien grec HORES APOLLO, ou HORAPOLLOX. Il est le seul ancien qui nous ait laissé un ouvrage sur l'interprétation

des hiéroglyphes. Il enseigna longtemps à Alexandrie, et peut-être son livre sur les *ἱερογλυφικά* a-t-il été traduit d'un original égyptien. Je n'entreprendrai pas de citer toutes les éditions et traductions commentées de son si intéressant travail, depuis celle de Alde (Venise, 1505, in-^{fo}) jusqu'à celle de Conrad Leemans, la meilleure de toutes (Amsterdam, 1835, in-8°), et à celle de l'Anglais J. Cory (London, 1840, in-8°). Les éditions sont au nombre de treize, et les traductions au nombre de quatre; on en trouvera la liste complète dans JOLOWICZ, *Bibliotheca aegyptiaca*, n° 1364, et *Supplément*, n° 3060 et 3060 a, et dans JEAN GAY, *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie*, n° 1775. Horapollon est certainement, de tous les auteurs cités par Pierre l'Anglois, celui qui a dû lui être du plus grand secours par l'abondance des renseignements qu'il lui a fournis. L'ouvrage d'Horapollon a, du reste, une valeur scientifique réelle, à la différence de celui de Pierre l'Anglois.

ÆLIAN n'est autre que le compilateur grec (II^e et III^e siècles après J.-C.) que nous appelons ELIEN (le Sophiste), et qu'il ne faut pas confondre avec l'écrivain militaire ELIEN (le Tacticien) qui vivait à peu près à la même époque. Son œuvre est assez considérable, et bien connue. Il est à présumer que ce n'est pas à son *Histoire des Animaux*, mais bien plutôt à ses *Historiæ variae*, en quatorze livres, que Pierre l'Anglois a emprunté les indications relatives à son livre: cet ouvrage venait précisément d'être imprimé à Rome, en 1545.

BARTOLE I. C. est, à n'en pas douter, le jurisconsulte italien du XIV^e siècle (mort en 1356) BARTOLE ou BARTHOLE. Pierre l'Anglois fait suivre son nom des lettres I. C. (Iuris-Consultus), sans doute pour le distinguer d'un autre personnage du même nom avec qui on aurait pu le confondre. Ce Bartole a emprunté beaucoup à Aristote, et ses œuvres sont considérables; elles furent réunies pour la première fois et publiées à Venise, en 1499, et forment un ensemble de quatre volumes in-folio.

Sur *La Sainte-Bible* je ne dirai rien; on sait que les passages relatifs à l'Égypte y sont nombreux.

PH. BEROALDE est le littérateur italien FILIPPO BEROALDO (1453-1505), qui fut toute sa vie professeur de littérature ancienne dans sa ville natale, Bologne, et que Pic de la Mirandole appelait, tant était grande sa science, une bibliothèque

vivante. Il a donné, entre autres éditions d'auteurs latins, une édition commentée des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, et j'imagine que c'est dans ce commentaire si érudit que Pierre l'Anglois a recueilli les renseignements qui l'intéressaient.

P. CRINIT est le poète et biographe italien PIERRE RICCIO, dit CRINITO, ou CRINITUS, c'est-à-dire le Chevelu (1465-1504). Il a composé quelques poésies latines sans grande valeur, et surtout des ouvrages en prose, entre autres son traité *De honesta disciplina* (Florence, 1500, in-f°), dans lequel, à l'exemple d'Aulu-Gelle, il traite une foule de questions d'érudition, d'histoire, de philosophie, etc.

CLEMENT et CYRILLE, ALEXANDRINS, désignent T. FLAVIUS CLEMENS, dit Clément d'Alexandrie, et SAINT-CYRILLE, patriarche d'Alexandrie. Clément d'Alexandrie (160-217?) a laissé, entre autres ouvrages, un livre intitulé *Stromates*, dont le livre V contient un passage des plus curieux sur l'interprétation des hiéroglyphes¹. L'édition princeps des œuvres de ce philosophe chrétien a été donnée à Florence par P. Victorius, en 1550, in-f°, en grec et en latin. — Saint Cyrille (376-444) fut un patriarche d'Alexandrie, qui se signala par un grand nombre d'ouvrages de théologie et de violente polémique, entre autres un livre contre Julien (*contra Julianum*), où l'on trouve quelques passages éclairant les *Hiéroglyphiques* d'Horapollon et le *Περὶ Ἱερώδους καὶ Ὀσιρώδους* de Plutarque, relativement à l'interprétation de certains hiéroglyphes égyptiens².

Le *Code de l'Emp. Justinian*, et principalement les *Institutes* et les *Pandectes* ont pu fournir à Pierre l'Anglois un certain nombre de choses intéressantes pour le sujet qui l'occupait.

DION n'est sans doute pas l'historien de Rome DION CASSIUS (155-240), dont nous n'avons que des fragments, et qui n'a pas eu l'occasion, dans son

¹ Voir A. DEBER, *Clément d'Alexandrie et l'Égypte*, p. 13-32 (t. X des *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale*, Le Caire, 1904). Ed. 1833. Ed. DELAUBIER a commenté ce passage des *Stromates* dans son *Examen d'un passage des Stromates de saint Clément d'Alexan-*

rie relatif aux écritures égyptiennes. De même FORTIA D'URBAN, *Sur les trois systèmes d'écritures égyptiens*, 1833, in-8°.

² Voir G. PARTHEY, *Plutarch aus Cyrillus erlautert*, dans la *Zeitschrift der deut. morgenl. Gesell.*, t. VII, 1853, p. 377-381.

Histoire romaine, de traiter des sujets touchant de près ou de loin aux hiéroglyphes égyptiens, mais bien plutôt Dion Chrysostome, le rhéteur grec (peut-être grand-père de Dion Cassius), qui vécut de l'an 30 à l'an 117, et qui pronça un nombre considérable de discours, dont il nous reste *quatre-vingts*.

DIODORE SICILIEN est l'historien grec, contemporain de César, que nous connaissons sous le nom de DIODORE DE SICILE, et qui a laissé une *Bibliothèque historique*, ou histoire universelle commençant aux temps les plus reculés pour se terminer à l'an 60 avant J.-C. Les trois premiers livres sont consacrés aux peuples de l'ancien Orient, Égyptiens, Assyriens, etc., et les renseignements de toute nature sur l'histoire, la langue et la civilisation égyptiennes s'y rencontrent en abondance.

TH. ERASTUS est à identifier avec THOMAS LIEBER, dit ERASTE ou ERASTH, médecin, théologien et philosophe allemand (1523-1583). Il a laissé surtout des ouvrages de médecine, mais aussi plusieurs livres sur la théologie et l'astrologie, qui peuvent contenir quelques digressions sur les hiéroglyphes égyptiens et la manière de les interpréter.

ERASME est le grand érudit, littérateur et polémiste de la première partie du xvi^e siècle. DIDIER ERASME (1467-1536). Il a tellement écrit qu'il n'a pas eu le loisir d'éditer lui-même ses œuvres; mais elles furent recueillies et réunies immédiatement après sa mort par un de ses admirateurs, Beatus Rhenanus, qui les publia à Bâle, en neuf volumes in-folio. Pierre l'Anglois a donc pu en avoir connaissance, mais elles sont tellement considérables (onze volumes in-folio dans l'édition de Leyde, 1703), et si variées qu'il n'est guère possible de dire à quel ouvrage notre auteur a fait allusion en citant Erasme parmi ses sources.

D'HOMÈRE je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'il était aussi connu au xvi^e siècle qu'Àristote, et qu'on attribuait à son œuvre la même portée universelle.

HÉRODOTE a consacré tout le second livre de son *Histoire* à l'Égypte, à ses mœurs et usages, à ses croyances, à sa langue, à ses monuments, etc.

P. JOVIO est, sans doute, l'historien italien PAOLO GIOVIO (en français PAUL JOVE), qui vécut de 1483 à 1552, et qui a laissé un grand nombre d'ouvrages

de toute nature, parmi lesquels il n'est guère possible de déterminer celui auquel Pierre l'Anglois a pu emprunter quelque chose.

M. MIXAULT est le seul, parmi les auteurs anciens ou modernes cités par Pierre l'Anglois que je n'aie pu parvenir à identifier. Son nom montre que ce devait être un Français, mais il semble que toute trace de lui et de ses œuvres ait absolument disparu.

OSORIUS est le Portugais JÉRÔME OSORIO, évêque de Silvès (1506-1580), un des plus grands écrivains du Portugal, qui publia, en collaboration avec un certain Lopez Castagnède et d'autres historiens, une *Histoire du Portugal*, que le Français SIMON GOULARD, de Senlis, traduisit en 1581 (Paris, in-8°, 1,200 pages). Cette histoire contient un récit de la conquête des Indes et de l'Afrique par les Portugais, et c'est peut-être à cette occasion que les auteurs ont eu à parler des hiéroglyphes des Égyptiens et des autres peuples.

PLUTARQUE a laissé un traité sur l'Égypte intitulé : *Περὶ Ἰσίδος καὶ Ὀσίριδος* où sont exposées un certain nombre de croyances des anciens Égyptiens relatives à la légende d'Osiris et d'Isis, et, à ce propos, l'auteur nous donne quelques renseignements sur l'interprétation de certains signes de leur écriture ^[1].

M. PASQUIER est le juriconsulte et magistrat français ÉTIENNE PASQUIER, qui vécut à Paris de 1529 à 1615, et publia, outre son ouvrage historique *Recherches sur la France* (1560), des *Lettres* et une *Interprétation des Institutes de Justinien*. Pierre l'Anglois, qui cite parmi ses sources le code de Justinien, a peut-être eu connaissance de ce dernier ouvrage de Pasquier. Les passages relatifs à l'histoire et à la philosophie de l'antiquité sont, du reste, nombreux dans son œuvre.

AX. POLITIAN est, sans doute, l'humaniste italien ANGELO POLIZIANO (1454-1494), qui se consacra surtout à l'étude des manuscrits des *Pandectes* de

¹ L'ouvrage a été imprimé à Cambridge, en 1744, avec une traduction anglaise de Samuel Squire, puis à Berlin, en 1850, avec une traduction allemande et des commentaires par Gustav

Parthey. Cf. aussi l'article du même G. Parthey dans la *Zeitschr. der deutsch. morgenland. Gesellsch.*, t. VII, 1853, p. 377-381 : *Plutarch aus Cyrrillus erläutert*.

Justinien, qui publia en 1489 des *Miscellanea*, et dont il parut après sa mort, en 1532, un *Panepistemon, sive omnium scientiarum liberalium et mechanicarum descriptio*, où Pierre l'Anglois a pu rencontrer beaucoup de remarques susceptibles de l'intéresser. Il y a bien eu, à la même époque, deux autres Angelo Poliziano, mais l'un a fait de la polémique religieuse, l'autre de la logique, et il est peu vraisemblable que Pierre l'Anglois ait eu à utiliser leurs travaux.

PAUSANIE est le géographe grec PAUSANIAS (II^e siècle après J.-C.), qui, dans son *Voyage en Grèce*, a décrit non seulement la Grèce même et à l'époque où il l'a visitée, mais s'est livré, à ce propos, à une foule de digressions relatives à l'antiquité orientale.

PORPHYRE est à identifier avec PUBLIUS OPTATIUS PORPHYRIUS, un africain du IV^e siècle de notre ère, connu sous le nom de Porphyre. Nous savons qu'il avait écrit une *Lettre sur les mystères des Égyptiens*, car le philosophe platonicien Jamblique a eu l'occasion de réfuter cet opuscule dans son livre *De Mysteriis Aegyptiorum*, etc. La première édition imprimée du traité de Jamblique avait précisément paru à Venise en 1497, et la rapidité avec laquelle l'ouvrage fut réédité (à Venise en 1516, à Lyon en 1552, à Rome en 1556, à Lyon enfin en 1570) montre combien il fut lu et aimé des savants du XVI^e siècle. Il est curieux que Pierre l'Anglois ait cru devoir citer Porphyre, mais ait omis Jamblique, grâce à qui seul il a pu avoir connaissance du traité de Porphyre.

PLINE n'est évidemment pas Pline le Jeune, mais PLINE L'ANCIEN, auteur de la fameuse *Histoire naturelle*, et qui périt à Pompéi en l'an 79 de notre ère. Précisément, en 1532, avait paru un grand ouvrage où le livre de Pline était publié : *Syriae, Palaestinae, Arabiae, Aegypti, Schondiae, Holmiae historia, variis auctoribus antiquis, Strabone, Plinio, Antonio, Josepho, diro Hieronymo, et Joann. Leon Arab. grammatico, locupletata* (in-folio). Notre auteur puisa probablement dans ce livre les indications de Pline relatives à l'Égypte et à l'Afrique.

PINDARE est trop connu pour que j'insiste sur son nom. Il est curieux, pourtant, de le voir cité comme source en ce qui concerne les hiéroglyphes.

M. DU TILLET est un nom qui a été porté, au XVI^e siècle, par trois frères. L'un d'eux fut évêque de Saint-Brieuc, puis de Meaux; un autre fut chanoine d'An-

goulème, puis curé de Claix en Angoumois, ami, élève et protecteur de Calvin. Le troisième, Jean, fut un historien et mourut en 1570. Il est à présumer que c'est à ce dernier que fait allusion Pierre l'Anglois.

VALERE est, sans doute, l'historien latin VALÈRE-MAXIME, qui vivait sous Tibère, et qui a laissé un ouvrage en neuf livres intitulé *De dictis factisque memorabilibus*.

De VIRGILE je ne dirai rien, sinon que la présence de son nom dans cette liste d'auteurs ayant traité des hiéroglyphes égyptiens est aussi inattendue que celle d'Homère et de Pindare.

J. P. VALÉRIAN enfin, le dernier des noms cités par Pierre l'Anglois, est son contemporain immédiat JAN PIERIUS VALERIAN (1497-1558), qui avait publié en 1556, à Bâle, un traité en latin, relatif aux hiéroglyphes. Voici le titre de cet ouvrage, tel que le donne Jolowicz dans sa *Bibliotheca ægyptiaca*, n° 1689: *Hieroglyphica, seu de sacris Aegyptiorum aliarumque gentium litteris Commentatorium libri VII, duobus aliis ab eruditissimo viro annexis. Accesserunt loco auctuarii, Hieroglyphicorum collectanea ex veteribus et recentioribus auctoribus descripta, et in sex libros ordine alphabetico digesta: HORAPOLLINIS item Hieroglyphicorum libri duo ex postrema DAVIDIS HAESCHELI correctione, præterea ejusdem Pierii declamatiuncula pro Barbis sacerdotum; de infelicitate literatorum libri duo denique antiquitatum Belluensium sermones quatuor* (Basiliae, 1556, in-fol. cum figuris). Les éditions postérieures de ce livre furent très nombreuses; on en compte dix-sept depuis 1567 jusqu'à 1678⁽¹⁾. Il a été traduit en outre un certain nombre de fois, en particulier en français par GABRIEL CHAPPUYS (Lyon, 1576)⁽²⁾ et par J. DE MONTLYART (Lyon, 1615)⁽³⁾, et en italien par CELIO (Venise, 1625)⁽⁴⁾.

On voit par là que Pierre l'Anglois n'est pas le premier des humanistes du XVI^e siècle qui ait songé à s'occuper des hiéroglyphes, puisque le livre de JAN PIERIUS VALERIAN (dit PIERIUS tout court) a été publié vingt-sept ans avant le sien.

⁽¹⁾ Voir JOLOWICZ, *Bibliotheca Aegyptiaca*, n° 1689, et *Supplément*, n° 3056, 3164, 3164 a et 3134 b, et JEAN GAY, *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie*, n° 1807.

⁽²⁾ JEAN GAY, *op. cit.*, n° 1807. JOLOWICZ, *op. cit.*, n° 1690, donne à tort la date 1556.

⁽³⁾ JOLOWICZ, *op. cit.*, n° 3164 c.

⁽⁴⁾ Bibliothèque de Lyon, n° 105551. Aussi en allemand (Leyde, 1615).

dès 1556. Il est probable que c'est à ce dernier ouvrage que notre auteur a été le plus redevable, et qu'il lui a fait des emprunts plus abondants qu'à tous les anciens, dont il aime à citer les noms uniquement pour faire étalage d'érudition classique.

III

Pierre l'Anglois, avant de commencer à traiter le sujet propre de son livre, publie l'extrait du privilège royal en vertu duquel il fut imprimé. Cet extrait est daté du 13 mai 1583, à Paris. Puis le sujet véritable du livre, le *Discours des Hieroglyphes des Aegyptiens*, commence; il occupe les pages 1 à 19, mais les rectos seuls étant numérotés, cela fait en réalité 38 pages. Je n'ai pas l'intention de l'analyser ni d'en exposer le sujet. Je préfère en venir de suite aux 54 *tableaux hiéroglyphiques* qui lui font suite, et qui donneront une bien meilleure idée de ce qu'est l'ouvrage. Ces tableaux sont dédiés à François du Plessis de Richelieu, qui est sans doute le père d'Armand du Plessis, futur cardinal de Richelieu. Le titre intégral de cette seconde partie du livre est le suivant :

Tableaux hiéroglyphiques pour exprimer toutes conceptions à la façon des Aegyptiens, par figures et images des choses, au lieu de lettres : Avec plusieurs interpretations des Songes et Prodiges, par PIERRE L'ANGLAIS, escuyer, sieur de Bel-Estat. A Paris, pour Abel l'Angelier, au premier pillier de la grand' sale du Palais, M.D.LXXXIII. Avec Privilege du Roy.

Après un *sonnet* à Monsieur de Richelieu sur l'anagramme de son nom François du Plessis, qui est *Foi aux princes des lis*, vient le 1^{er} *tableau hiéroglyphique sous le portrait du lion*, dédié à Monseigneur le mareschal de Matignon, et commençant par une ode de trente-deux vers où ledit maréchal est comparé au lion.

Le 2^e *tableau hiéroglyphique* sous le portrait de l'éléphant est dédié à l'ombre du seigneur de Strosse, et commence par dix vers alexandrins où l'éléphant est dit avoir symbolisé la vie du personnage.

Le 3^e *tableau*, sous le portrait du *toreau*, est dédié à Monsieur Boulanger, historiographe latin de France (six vers).

Le 4^e tableau, sous le portrait du *cheval*, est dédié à Monseigneur de Chavigny (vingt vers), etc.

Les tableaux se succèdent ainsi *jusqu'au 29^e inclusivement*, qui est dédié au *Lecteur* et commence par six vers. Chacun d'eux est consacré à un ou plusieurs animaux, lesquels sont énumérés dans un certain ordre. D'abord les mammifères, du tableau 1 au tableau 13 inclus : chien, cynocéphale, silènes et singe, cerf, *fourmy* (on ne sait trop pourquoi la fourmi se trouve ainsi égarée parmi les mammifères), escarbot et hérisson terrestre, porc et sanglier, chèvre, brebis et autres menus troupeaux de bétail, loup, hyène, *lion* (aux tableaux 1 et 11), ours, panthère, tigre, et bœuf sauvage, âne, mulet et chameau, lièvre, renard, castor, taupe, rat, souris et chat. Puis les reptiles (tableaux 14 à 16) : serpent en général, serpent et caducée, *Esculape*, méduse et quelques serpents. Ensuite les oiseaux (tableaux 17 à 25) : cicoigne, ibis, grue et milan, vautour, aigle, phénix, pélican, hibou, corneille et passereau, faucon, colombe, tourterelle et *arondelle (sic)*, cygne, rossignol, perroquet, pie et corbeau, coq, poule, *oye*, *perdry (sic)* et caille, autruche, *chauresoury*, ourcade et héron. Puis les insectes (tableau 26) : moucheron, bourdon, guespe, mouche, cigale et araignée. Enfin les poissons et batraciens (tableaux 27-29) : dauphin et poulpe, limacon, escrevisse, langoustes, sèche, pourpre, hérisson et perles, *crocodil (sic)*, anguille, grenouille, sangsue, poisson en général, et, pour finir, le *sel*.

Au tableau 30, dédié à Monseigneur de Cheverny, et jusqu'au tableau 33 inclus, sont énumérés les hiéroglyphes représentant les parties du corps humain : chef (tête), yeux, sourcils, oreille, nez, langue et bouche, *cœur (sic)* et mains, doigts.

Les tableaux 34 et 35, dédiés à Monsieur de la Scale et à Monsieur de Candale, sont respectivement intitulés : *Sous quelles figures les lettres et disciplines sont notamment signifiées*, et *Du cercle, de la roue et du carré*. Ce sont, en d'autres termes, les hiéroglyphes que nous avons l'habitude de ranger sous la rubrique : figures géométriques.

Le tableau 36, dédié au frère de l'auteur, le sieur de Bolesstat, est consacré au *bonnet* et autres espèces d'habillements.

Le tableau 37, dédié à Monsieur Pasquier, avocat en Parlement, probablement le même dont le nom est cité parmi les sources auxquelles l'auteur a

puisé⁽¹⁾, concerne les bijoux et parures : collier, *aneau (sic)*, carquans, diademe, sceptre, dorures, brasselets, maintes pierres précieuses, et miroir.

Le tableau 38 est consacré aux *armes*.

Le tableau 39 est intitulé : *Du siège, du chariot et du foudre*.

Le tableau 40 est consacré aux hiéroglyphes *du soleil, de la lune et des estoilles*.

Le tableau 41 est celui du *Navire*.

Le tableau 42, dédié à Monsieur Gujas, traite *de la lampe, du feu et de la fumée*.

Le tableau 43, dédié à Monsieur de Chanteclair, maître des Requestes de l'hostel du Roy, est celui *de la lyre, et quelques autres instruments de musique*.

Le tableau 44 est consacré aux hiéroglyphes des métiers manuels : enclume, marteau, trident, soc et charrue, fléau, bride, quenouille et fuseau, lacets, chaines, joug et clef.

Le tableau 45 est celui de la pierre, la meule, temples, autels, colonnes, le Terme, obélisques, le gon, etc. Le sujet en est assez vague.

Enfin les neuf derniers tableaux (46 à 54) sont consacrés aux *végétaux* : palme et laurier (dédié à Monsieur de Ronsard), chesne et lierre, cypres, pin, persil, saulx et *meurier (sic)*, olivier, vigne et figuier, pomme, pesche et grenade, rose, buissons, ronces, lis et passeveloux, espy et quelques instruments et armes de Cérès, et corne d'abondance, fève, roseau et senevé, oignon, ail, potiron, fougère, absynthe, *hissope (sic)*, mandragore, cigüe, rüe, lupin, bette, mélisse et choux.

Tels sont les cinquante-quatre tableaux hiéroglyphiques de Pierre l'Anglois. Chacun d'eux commence régulièrement par une petite poésie variant de quatre à trente-deux vers, et dans laquelle l'auteur célèbre les vertus et les qualités du personnage à qui il dédie son tableau, et rattache ce personnage au sujet traité dans le tableau par un lien plus ou moins factice ou réel. Parmi les personnes auxquelles les tableaux sont dédiés, on peut citer, à côté d'une quantité de noms demeurés obscurs pour nous, quelques hommes célèbres

⁽¹⁾ Voir plus haut, p. 73.

dont la renommée a subsisté jusqu'à nos jours : par exemple le père de Richelieu, François Duplessis; Monsieur de Racan à qui, je ne sais trop pour quelle raison, est adressé le neuvième tableau : *Du porc et du sanglier*; Monsieur Duplessis de Mornay, qui se voit dédié le dix-septième tableau : *De la cigogne, l'ibis, la grue et le milan*; Monsieur du Bartas (un des sept poètes de la Pléiade), dont le nom sert de titre au vingt et unième tableau : *Du faucon*; Monsieur de Pybrac, à qui est dédié le vingt-sixième tableau : *Du moucheron, du bourdon, la guêpe, la mouche, la cigale et l'araignée*; Monsieur de Sainte-Marthe, trésorier de France, à qui est dédié le trente-deuxième tableau : *Du cœur et des mains*; Monseigneur le Maréchal de Biron, qui a pour lui le trente-huitième tableau : *Des armes*, etc.

L'auteur ne craint même pas d'adresser quelques-uns de ses tableaux à des dames, par exemple le vingt-deuxième tableau : *De la colombe, la tourterelle, et l'hirondelle*, est dédié à Madame de Richelieu, probablement la mère du futur cardinal; le vingt-huitième tableau : *Du limaçon, l'écrevisse, langoustes, la sèche, le pourpre, le hérisson, et les perles*, est adressé à Mademoiselle Camille de Morel; le trente et unième tableau : *Des yeux, des sourcils, de l'oreille, du nez, de la langue et de la bouche*, est placé sous le nom de Mademoiselle Isabeau Martin; le cinquantième tableau : *De la pomme, la pêche et la grenade*, est dédié à Mademoiselle de Surgères; enfin le cinquante et unième : *De la rose, buissons, ronces, le lis et passevelour*, est consacré à Madame la Mareschale de Raiz.

Quant au onzième tableau, Pierre l'Anglois a, sans doute, été embarrassé pour l'attribuer à quelqu'un de ses contemporains; comme ce tableau traite du loup, la hyène, le lion, l'ours, la panthère, le tigre et le bœuf sauvage, et qu'il n'eût pas été de très bon goût de rapprocher tous ses animaux féroces de quelque personnage humain de son temps, l'auteur a pris le parti de le dédier *Au loup mesme*.

Tel est, exposé dans ses lignes les plus larges, le *Discours des Hiéroglyphes égyptiens* de Pierre l'Anglois, sieur de Bel-Estat. On a pu voir que la facile confiance avec laquelle l'ouvrage a été traité ne le cède en rien à la naïveté de ses observations. Il en fut malheureusement ainsi, en majeure partie du moins, de tous les ouvrages, articles, traités ou opuscules, qui furent publiés

sur l'écriture hiéroglyphique avant le ^{xix}^e siècle. Or ces livres sont très nombreux, et pour donner au lecteur une idée de leur quantité, et faciliter aux chercheurs que le sujet pourrait intéresser la réunion de tous ces ouvrages, je voudrais, en terminant, en dresser la liste depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1822, date à laquelle Champollion publia sa *Lettre à M. Dacier*, qui posait les premiers jalons du déchiffrement de l'écriture égyptienne.

IV

Cette liste ne comprend pas moins de quarante-quatre noms d'auteurs représentant au moins une soixantaine d'ouvrages. Je les présenterai dans leur ordre chronologique, m'efforçant de n'en omettre aucun. Le plus ancien, à ma connaissance, est précisément le livre de Valérian, que nous avons vu cité parmi les sources de Pierre l'Anglois. Entre Valérian (1556) et Pierre l'Anglois (1583) ont paru, sur le même sujet, au moins trois ouvrages, que notre auteur n'a pas cru devoir signaler, soit qu'il n'en ait pas eu connaissance, soit qu'il n'y ait rien trouvé à relever. De sorte que le *Discours des Hiéroglyphes* du sieur de Bel-Estat n'est que le cinquième ouvrage imprimé sur la question. Voici du reste la liste.

I. JAN PIERIUS VALERIANUS [dit BOLZANIUS] (1497-1558): *Hieroglyphica, seu de sacris ægyptiorum aliarumque gentium literis Commentatorium libri VII*, etc.⁽¹⁾ (Bâle, 1556, in-folio cum figuris). Nous avons vu que l'ouvrage avait eu au moins dix-sept éditions (dont la dernière fut donnée à Francfort-sur-le-Mein, en 1678), et quatre traductions (dont deux en français, Lyon, 1576 et 1615; une en allemand, Leyde, 1615; une en italien, Venise, 1625).

II. JOHN DEE, mathématicien et astrologue anglais (1527-1567): *Monas hieroglyphica (cum figuris, Autverpiæ, 1564, in-4°)*.

III. JEAN BÉCAN, plus connu sous le nom latinisé de GOROPHIUS BECCANUS, médecin et savant belge (1518-1572): *Hieroglyphica*, opuscule inséré dans ses *Opera* (Anvers, 1570, in-folio).

[JOLOWICZ, *op. cit.*, n° 1342, donne la date de 1580, mais elle est peu vraisemblable, l'auteur étant mort en 1572.]

IV. HEUSNER: *Emblemata ethica, physica, historica et hieroglyphica, cum 80 figuris* (Francoforti ad Mœnum, 1581, in-4°).

⁽¹⁾ Voir plus haut, p. 75, le titre complet.

V. PIERRE L'ANGLAIS (ou LANGLOIS), écuyer, sieur de Bel-Estat, médecin du duc d'Anjou (le futur Henri III) : *Discours des Hiéroglyphes égyptiens*, etc., ensemble 54 tableaux hiéroglyphiques, etc. (Paris, 1583, in-8°, et réédité en 1584).

VI. PIERRE DINET : *Livres des Hiéroglyphes* (Paris, 1614, in-4°).

VII. NICOLAI GUSSINIUS : *De symbolica Ægyptiorum sapientia libri XII, sive notae in memoratum Horapollinis* (Paris, 1618, in-4°, réédité deux fois à Cologne, en 1623 et 1654, in-8°, et encore à Paris, en 1647, in-4°).

VIII. ATHANASIUS KIRCHER (1602-1680), le plus extravagant de tous ces soi-disant interprètes d'hiéroglyphes qui se refusent à voir dans cette forme d'écriture autre chose que des symboles; il a laissé au moins six ouvrages sur la question :

1° *Lingua aegyptiaca restituta, opus tripartitum*, etc. (Romae, 1643, in-4°)¹;

2° *Obeliscus Pamphilus, hoc est interpretatio nova obelisci hieroglyphici*, etc. (explication de l'obélisque de Rome), Romae, 1650, in-fol.;

3° *Oedipus Aegyptiacus, hoc est universalis hieroglyphicarum veterum doctrinae, temporum injuria abolitae instauratio* (Romae, 1652-1654, 4 vol. in-fol., cum figuris);

4° *Obelisci aegyptiaci nuper inter Fori Romani rudera effossi interpretatio hieroglyphica* (Romae, 1666, in-fol.)⁽²⁾;

5° *Sphinx mystagoga, sive Diatribe hieroglyphica qua Mumiae, ex Memphiticis Pyramidum adytis erutae*, etc. (Amsterdam, 1676, in-fol., avec figures);

6° *Table des Hiéroglyphes des Égyptiens*, ouvrage traduit sur un manuscrit copte (livre gravé, in-4°, sans date).

IX. *Lettre d'un académicien où sont expliqués les Hiéroglyphes d'une momie apportée d'Égypte* (Paris, 1692, in-4°).

X. HIERONYMUS FORELIUS : *Dissertatio academica de hieroglyphicis et sacris veterum literis* (Upsaliae, 1701, in-8°).

XI. RIGORD : *Lettre sur une ceinture de toile, trouvée autour d'une momie, avec des caractères inconnus* (dans les *Mémoires de Travaux*, juin 1705, p. 429-441).

XI bis. *Lettre d'un anonyme à M. Rigord sur le même monument égyptien* (*Ibid.*, mars 1740, p. 476-496).

XII. WESTERHOV (A. H.) : *Hieroglyphica of merkbeelden*, etc. (*Hiéroglyphes, ou Emblèmes des Égyptiens, Chaldéens, Phéniciens, Juifs, Grecs, Romains, etc.*), Amsterdam, 1735, in-4°, avec 63 planches de ROMAIN DE HOOGE (texte hollandais). L'ouvrage a été traduit en allemand quelques années après : *Hieroglyphica, oder Denkbilder der Ägypter, Chaldäer, Phoenizier*,

⁽¹⁾ JEAN GAY, *op. cit.*, n° 1779, donne à tort comme date 1634.

⁽²⁾ JEAN GAY, *op. cit.*, n° 1779, donne à tort comme date 1663.

Juden, Griechen, Römer, u. s. w., übersetzt und besorgt von A. H. WESTERHOVius, übersetzt von SIEGMUND JACOB BAUMGARTEN (Amsterdam, 1744, in-4°).

XIII. ALEXANDRE GORDON, antiquaire et historien écossais (mort en 1750) :

1° *Essay towards explaining the hieroglyphical figures on the coffin of the ancient mummy belonging to CAPT. WILLIAM LETHBRIDGE* (London, 1737, in-fol.);

2° *Essay towards explaining the hieroglyphical figures on the egyptian mummy in the Museum of Dr. MEAD, physician in ordinary to His Majesty* (London, 1737, in-folio, with 24 plates).

XIV. WILLIAM WARBURTON (1698-1779), prélat anglais, est le premier qui soit entré dans la voie véritable qui aurait pu conduire au déchiffrement, si ses successeurs n'étaient pas retombés dans les anciens errements du symbolisme, mis à la mode par Athanase Kircher. Seul de tous les prédécesseurs de Champollion, il reconnut que les hiéroglyphes constituent vraiment une langue écrite. Son ouvrage a pour titre : *The divine legation of Moses demonstrated , to which is adjoint an Essay on Egyptian Hieroglyphics*, etc. (London, 1738-1741, 2 vol. in-8°). Une nouvelle édition fut donnée, en trois volumes, de 1755 à 1758; une autre en cinq volumes in-8° (1765); une dernière enfin en trois volumes (1820). La dernière partie, relative aux hiéroglyphes, a été traduite en français, sous le titre : *Essai sur les Hiéroglyphes des Égyptiens, où l'on voit l'origine et les progrès du langage et de l'écriture, l'antiquité des sciences en Égypte, et l'origine du culte des animaux*. Traduit de l'anglais par M. LÉONARD DE MALPEINES. Avec des observations de M. FRÉRET sur l'antiquité des Hiéroglyphes scientifiques, et des remarques sur la chronologie et la première écriture des Chinois. (Paris, 1744, 2 vol. in-12, et 7 figures.)

XV. NICOLAS FRÉRET (1688-1749) : *Essai sur les Hiéroglyphes scientifiques*, etc. (Paris, 1744, in-4°); c'est l'ouvrage cité au paragraphe précédent, comme annexé à la traduction de Warburton par Léonard de Malpeines. Suivant Jolowicz, *Bibliotheca ægyptiaca*, n° 1330, il aurait été publié, au nom de Fréret et après sa mort, des *Lettres sur les Hiéroglyphes* (sans lieu de publication, 1802, in-8°, avec figures).

XVI. JOHANN HEINRICH SCHUMACHER : *Versuch, die dunkeln und versteckten Geheimnisse in den hieroglyphischen Denkbildern der Aegyptier, Chaldäer, Perser, etc., aus den Urkunden der verborgenen Geschichte, der Erdkunde, aus Münzen und Steinen, näher aufzuklären* (Wolfenbüttel und Leipzig, 1754, in-4°).

XVII. DOM ANTOINE JOSEPH PERNETTY, bénédictin français (1716-1801) : *Les Fables égyptiennes et grecques dévoilées et réduites au même principe, avec une explication des Hiéroglyphes et de la guerre de Troie* (Paris, 1758, 2 vol. in-8°); réédité en 1786.

XVIII. L'ABBÉ JEAN TUBERVILLE NEEDHAM, physicien anglais (1713-1781) :

1° *De inscriptione quadam ægyptiaca Taurini inventa, et characteribus olim Aegyptiis et Sinis communibus, exarata epistola* (Romae, 1761, petit in-8°);

2° *Réponse aux deux lettres de M. Bartholdi sur l'identité des anciens caractères égyptiens et chinois* (Turin, 1762, in-4°);

3° *Lettre sur le génie de la langue des Chinois et la nature de leur écriture symbolique, comparée avec celle des Égyptiens* (Bruxelles, 1773, in-4°).

XIX. *Dissertation sur l'écriture hiéroglyphique* (anonyme, Paris, 1762, in-12).

XX. Les hypothèses émises dans cette dissertation ont été réfutées dans le *Journal des Savans* de mai 1762 par TANDEAU DE SAINT-NICOLAS.

XXI. JOSEPH DE GUIGNES (1721-1800), orientaliste et professeur de syriaque au Collège de France en 1767, a publié deux travaux sur les Hiéroglyphes:

1° *Mémoire dans lequel, après avoir examiné l'origine des lettres phéniciennes et hébraïques, etc., on essaye d'établir que les caractères épistoliques et symboliques des Égyptiens se trouvant dans les caractères des Chinois, et que la nation chinoise est une colonie égyptienne* dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXIX, 1764, p. 1 et seq.¹;

2° *Essai sur le moyen de parvenir à la lecture et à l'intelligence des hiéroglyphes égyptiens* ibid., t. XXXIV, 1770, p. 1-56).

XXII. LE PÈRE AMIOT (1718-1791), jésuite qui vécut longtemps en Chine comme missionnaire, et mourut à Pékin: *Lettre de Pékin sur le génie de la langue chinoise et la nature de leur écriture symbolique, comparée avec celle des anciens Égyptiens*; en réponse à celle d'un membre de la Société royale des Sciences de Londres, sur le même sujet. On y a joint l'extrait de deux ouvrages nouveaux de M. DE GUIGNES relatifs aux mêmes matières. *Par un Père de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Pékin* (Bruxelles, 1773, in-4°, avec 39 planches).

XXIII. LOUIS POISINET DE SIVRY: *Nouvelles recherches sur la science des médailles, inscriptions et Hiéroglyphes antiques, avec un tableau des divers alphabets* (Paris, 1778, in-4°).

XXIV. J. M. GIBERT: *Observation sur l'obélisque interprété par HERMAPION* (dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXV, 1779).

XXV. MONTELIUS: *De figuris hieroglyphicis* (Holm, 1785, in-4°).

XXVI. JAUNA, dominicain: *Dissertation sur les caractères hiéroglyphiques, à la suite de l'histoire générale des royaumes de Chypre et de Jérusalem* (Leyde, 1785, 2 vol. in-8°).

XXVII. KOCH: 1° *Tentamen enucleationis hieroglyphicorum quorundam numerorum* t. I, Petropoli, 1788; t. II, Petropoli, 1789;

2° *Tentamen secundum, et quidem enucleationis Sphingium* (Petropoli, 1789, in-4°).

XXVIII. CHRISTOPHE MEINERS (1747-1810), historien et philosophe allemand: *Geschichte*

¹ En 1759-1760 déjà, l'auteur avait publié un *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne* (in-12).

der hieroglyphischen Schrift (dans le *Göttinger historisches Magazin*, Band III, p. 425 et seq., Göttingen, 1789, in-8°)⁽¹⁾.

XXX. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814) a écrit en 1798 un fragment intitulé : *Des caractères hiéroglyphiques, et du tribunal d'équité en Égypte*, qui fut imprimé seulement après sa mort, à la fin du tome VI de ses *Oeuvres* (Paris, 1825-1826), et réédité à Paris, en 1830-1831.

XXX. LE COMTE DE PAHLIN a publié quatre ouvrages sur la question⁽²⁾ :

1° *Lettres sur les Hiéroglyphes* (Weimar, 1808, in-8°, avec 2 planches);

2° *Analyse de l'inscription en Hiéroglyphes du monument trouvé à Rosette, contenant un décret des prêtres de l'Égypte en l'honneur de Ptolémée Epiphane* (Dresde, 1804, in-4° avec planches);

3° *Essais sur les Hiéroglyphes, ou Nouvelles Lettres sur ce sujet, avec 2 planches et une vignette au frontispice, contenant 24 inscriptions et figures hiéroglyphiques, tirées, la plupart, du Voyage en Égypte par DEXON* (Weimar, 1804, in-4°)⁽³⁾;

4° *De l'Étude des hiéroglyphes, fragments* (Paris, 1812, 5 vol. in-12).

XXXI. A. ISAAC SILVESTRE DE SACY (1758-1838) : *Lettre au citoyen Chaptal, ministre de l'Intérieur, au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette* (Paris, 1802, in-8° avec 2 planches).

XXXII. JEAN-DAVID AKERBLAD (1760-1819), orientaliste suédois :

1° *Lettre sur l'inscription égyptienne de Rosette, adressée au citoyen Silvestre de Sacy* (Paris et Strasbourg, an x [1802], in-8°);

2° *Letter to M. Young, date 31 janvier 1815* (dans le *Museum criticum*, n° VI, p. 180 et seq.).

XXXIII. AHMED BEN ABOU-BEAK BEN WAHSHIH⁽⁴⁾ : *Ancient alphabets and hieroglyphic characters explained, with an account of the Egyptian priests, their classes, initiation and sacrifices in the Arabic language by AHMED, etc., and in English by JOSEPH HAMMER* (London, 1806, petit in-4°). SILVESTRE DE SACY a publié sur ce livre une notice dans le *Magasin encyclopédique* de novembre 1810 (31 pages in-8°) : *Notice de l'ouvrage intitulé : Ancient alphabets, etc.*

XXXIV. ESPRIT-MARIE COUSINÉRY (1747-1835), numismate et philologue marseillais : *IV Lettres à M. Rostan sur l'inscription de Rosette* (dans le *Magasin encyclopédique* de 1807 et

⁽¹⁾ Le même savant avait déjà publié en 1775, également à Göttingen, un ouvrage dont voici le titre en français : *Essai sur l'histoire de la religion des peuples les plus anciens, surtout des Égyptiens*.

⁽²⁾ Je ne compte pas le n° 1502 de Jolowicz : *Science des Hiéroglyphes* La Haye, 1736, in-4°), car cet ouvrage ne figure pas dans la Bibliographie de Gay (cf. n° 1792).

⁽³⁾ C'est, à n'en pas douter, l'ouvrage cité par Jolowicz, au n° 1211 de la *Bibliotheca Aegyptiaca*, sous le nom de l'allemand FRÉDÉRIC JUSTIN BARTECH.

⁽⁴⁾ J. GAY, *Bibliographie*, etc., n° 1748, pense que le nom de l'auteur arabe n'est qu'une supercherie littéraire de l'auteur véritable, Jos. Hammer.

1808). Ces quatre lettres ont été aussi imprimées isolément, sous le titre : *Recueil de lettres critiques, historiques et numismatiques sur une inscription trouvée à Rosette*, par COUSINERY, PARIS, 1810, in-8°).

XXXV. Le bénédictin DOM FRANÇOIS-PHILIPPE GOURDIN (1739-1805) a publié dans le même *Magasin encyclopédique*, au tome VI (date ?) une *Dissertation sur cette question : De la conformité entre les hiéroglyphes des Égyptiens et les anciens caractères chinois, doit-on conclure, ou que les Chinois soient une colonie égyptienne, ou que les Égyptiens aient commercé en Chine?*

XXXVI. MARIE-ALEXANDRE LENOIR (1762-1839) :

1° *Nouvelle explication des hiéroglyphes ou des figures symboliques et sacrées des Égyptiens et des Grecs* (Paris, 1809-1810, 4 vol. in-8°, avec 89 planches) ;

2° *Nouveaux essais sur les hiéroglyphes ou figures symboliques et sacrées des Égyptiens et des Grecs, pour faire suite à l'Antiquité expliquée de MONTFAUCON*¹ et à l'ouvrage de CAYLUS² (orné de 74 planches, Paris, 4 vol. in-8°, 1822).

XXXVII. ROBERT DEVEBEL : *Discoveries in hieroglyphics and other antiquities, in progress to which many favourite compositions are exhibited, in a light entirely new* (London, 1813, 6 vol. in-8°, with plates). L'ouvrage n'existe plus, car il a été supprimé par l'auteur même aussitôt après sa mise en vente.

XXXVIII. JACQUES BAILEY : *Hieroglyphicorum origo et natura* (Prolusio in curia Cantabrigiensi. . . III Kal. Jul. 1816 recitata). Accedit Hermapionis obelisci interpretationis graeca fragmentum, necnon quae in tabula Rosettana reperitur inscriptio graeca (Cambridge et Londres, 1816, in-8°, tirage à part du *Classical Journal*, XVI, n° XXXII, p. 313 et seq.).

XXXIX. EDMÉ JOMARD (1777-1862), un des savants qui suivirent l'expédition de Bonaparte en Égypte, a publié une *Notice sur les lignes numériques des anciens Égyptiens, avec des recherches sur la classification des signes hiéroglyphiques* (Paris, 1816 et 1819). En 1873, ont été publiées, sous le nom de Jomard, in-folio (14 pages et 1 planche), des *Remarques sur les signes numériques des anciens Égyptiens*, fragment d'un ouvrage ayant pour titre : *Observations et recherches nouvelles sur les hiéroglyphes*.

XL. ADOLPHE-HENRI-FRÉDÉRIC VON SCHLICHTERGROLL (1764-1822) : *Über die bey Rosette in Aegypten gefundene dreifache Inschrift. Erste Abhandlung*, mit 7 Steinabdrücken (München, 1818, in-4°).

¹ DOM BERNARD DE MONTFAUCON, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures* (en latin et en français, 15 vol. in-fol., 1719-1724).

² ANNE CL. PUL., COMTE DE CAYLUS, *Recueil*

d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises (Paris, 7 vol. in-4° avec pl., 1752-1767); traduit en allemand à Nuremberg, 1766-1767, in-4°.

XLI. F. K. L. SIKLER :

1° *Auflösung der Hieroglyphen oder der sogenannten Sternbilder in dem Thierkreise von Tentyra* (mit 1 Abbildung; aus Oken's Isis; Hildburghausen, 1820, in-4°);

2° *Thot, oder die Hieroglyphen der Aethioper und Aegypter, zur Ankündigung einer grossen Schrift unter demselben Titel* (ibid., 1820, in-4°);

3° *Auflösungsversuch der zehn Hieroglyph-Gemälde eines Mumienkastens, jetzt in Wien* (mit 1 Tafel, Rudolstadt, 1821, in-4°);

4° *Die heilige Priestersprache der alten Aegypter* (2 vol., Hildburghausen, 1824, in-4°).

XLII. JOHANN JOACHIM BELLERMANN, antiquaire et théologien allemand, mort en 1842 :
Über die Scarabäen-Gemmen, nebst Versuchen die darauf befindlichen Hieroglyphen zu erklären (Berlin, 1820-1821).

XLIII. PIERRE LACOUR, peintre et archéologue bordelais (1779-1857²) a cherché à prouver l'étymologie hiéroglyphique de la langue hébraïque dans son *Essai sur les hiéroglyphes égyptiens* (avec figures et 20 planches, Bordeaux, 1821, in-8°). Cette opinion est appuyée sur une des phrases du livre V des *Stromates* de Clément d'Alexandrie : ὁμοίως . . . τοῖς ἑβραίοις . . . τὰ τῶν Αἰγυπτίων αἰνύματα.

Enfin, dès l'année suivante, en 1822, François Champollion publiait sa *Lettre à M. Darier, secrétaire perpétuel de l'Académie. . . . relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les noms des souverains grecs et romains* (Paris, in-8°, 4 planches), qui fut reproduite dans la seconde édition de son *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens* (Paris, 1828, 2 vol. gr. in-8°, et une planche). Les principes du déchiffrement, de la lecture et de l'interprétation de l'écriture égyptienne étaient désormais posés; la grammaire commençait à surgir du chaos, et peu à peu le système proposé par Champollion était accepté, même de ses adversaires les plus acharnés. L'égyptologie était fondée, et se trouvait d'un seul bond projetée bien loin du curieux, mais nuageux *Discours des Hiéroglyphes* de Pierre l'Anglois, escuyer, sieur de Bel-Estat.

Le Caire, 7 décembre 1906.

H. GAUTHIER.

COPTICA-ARABICA

PAR

M. ÉMILE GALTIER.

COPTICA.

I

Dans son intéressant travail sur les formules des lettres coptes (1), M. Krall a donné le fac-similé, la transcription et la traduction d'un papyrus du *viii* siècle. Toutefois comme sa traduction renferme quelques erreurs, et qu'en outre M. Krall a passé une ligne entière du papyrus, je crois utile de faire quelques rectifications. Voici le texte et la traduction :

✠ ZEN HACH CHHOY'TI HOXACH
OHPHH HHOY^T HTEKNETXACH
HCAH CTANOY'T KATA HEPETHOY TH
HOY^T
HHOY^T HC HXOMH HCHCAHC
A HKAHCXA TAMA
XC AKC HTEH
XC OANTAXAHHTI XAB
AOHON OHOE KEXYCI TACH
TAPHOCKYH HK'
TAMA TAI
AZA OHOEKXCYCI HOY OXCI AH
TAMA XAB AH KEXYCI
CCE HCKOH HCH HC OH
HOXAC HHOY'TI CCT CTOK|Y'NH
ZETH HEICZCI OYXCI ZEN HOE +

✠ Im Namen Gottes zuerst!
Der Frieden des Herrn Deiner Herrlich-
keit
(o) Bruder, der gepriesenen, gemäss den
göttlichen
und menschliche Tugenden *insgesamt*
Es hat der Kansacha mir gemeldet
dass du in der Lage warst
nämlich bis ich ihn traf.
Übrigens, wenn du befehlst dass ich
komme
und die Proskynesis dem Herrn (d. h.
{Dir} darbringe
so melde mir dies,
und wenn du ferner *ein* Wort befehlst
so melde es mir wiederum, befehle,
schreibe deinen *Gross* mir und die Art
welche Gott deiner Seele einflusst.
Durch diesen Brief sei heil im Herrn.

¹ *Koptische Briefe. Mitth. aus d. Sammlung der Papyrus... Rainer, I, V, 1892, p. 51.*

La fin du papyrus doit se transcrire ainsi :

Ligne 7 : ΠΟΥΘΕΧΙ ΑΗ ΤΑΜΑΙ ΑΛΒ ΑΗ [ΠΕΤΚΕΛΕΥΕΙ.

Ligne 8 : ΑΛΒ ΤΑΜΑΙ ΑΛΒ]ΚΕΛΕΥΕ C2Λ ΠΕΚΩΗΗ.....

ΜΗΕCΑΗΓΙ ne signifie pas « insgesamt », mais « ensuite », c'est l'équivalent de  dans les lettres arabes. ΟΥΘΕΧΙ ici a le sens non pas de « ein Wort » mais de « quelque chose ». « Si tu ordonnes quelque chose en outre, fais-le moi savoir, ce que tu ordonnes fais-le moi savoir, ordonne... » Enfin ΩΗΗ me paraît signifier plutôt « nouvelle » que « salut ». Sans doute ce mot a le sens de « salut » ailleurs, mais ici le sens de « nouvelle » convient mieux : c'est d'ailleurs ainsi que M. Krall le traduit à la page 47. ΜΗΕΩΗΗ ⁽¹⁾ ΠΤΗΚ ΧΗΠΤΑΙΚΕΚ ΕΒΑΛ « je n'ai reçu aucune nouvelle de toi depuis que je t'ai quitté », et dans cette même page C2Η ΠΕΚΩΗΗ ΗΗ ΤΑΕΙΜΙ ΑΛΛ ΜΗ ΩΗΗ ΗΗΕΗ ΛΩΜΙ ΤΗΛΟΥ « écris-moi des nouvelles de toi afin que je le sache et des nouvelles de tous nos gens ». Et c'est ainsi que nous le traduirons aussi à la page 46 : ΤΙΟΥΕΩ ΠΕΚΩΗΗ « je désire de tes nouvelles », et non « ich wünsche deinen Gruss ».

II

L'article suivant est extrait du *Spettatore egiziano*, 29 février 1848. J'ai cru utile de le reproduire à cause de la rareté du journal, et des renseignements qu'il contient, qui pourront offrir quelque intérêt aux coptes. L'auteur de cet article s'était occupé de l'étude de la langue copte et la bibliothèque du Musée égyptien du Caire possède une traduction manuscrite de la grammaire de Peyron, écrite de sa main, et à laquelle il a ajouté quelques notes grammaticales.

LETTRE À M. A. C. HARRIS D'ALEXANDRIE SUR DIVERS FRAGMENTS DE PAPIRUS COPTES

DE SA COLLECTION.

Monsieur,

Ayant fini de classer et de traduire les fragments de papyrus coptes que vous avez bien voulu me confier, je m'empresse de vous adresser un petit résumé des matières qui y sont contenues.

⁽¹⁾ M. Krall donne ΩΗ; lisez sans doute ΩΗ.

Ces fragments, au nombre de 156, sont tous saïdiques, ce qui, comme vous le savez, les rend assez précieux, vu le peu de richesses que nous possédons en ce dialecte. Quant-à-si d'entre eux appartiennent à la Bible; l'importance des textes de ce genre est très grande; mais comme ce sujet-là a été développé très-longuement dans une lettre que j'ai adressée précédemment à mon ami T. Wallias ¹, je me contenterai de vous donner ici l'indication de ces textes.

Exode, chap. III, vers. 9 à 14.

Psaumes, chap. XXXIV, 16 à 19 et 26 à 28; XXXV, 1-2; XXXVIII, 2 à 7 et 11 à 13; XXXIX, 1 à 3, 7 à 13 et 17-18; XL, 1 à 5, 9 à 14; XLII, 5 à 9; XLIV, 12 à 17; XLV, 4 à 11.

Évangile de saint Matthieu, chap. II, vers. 12-13 et 16 à 18; III, 10 à 12 et 15 à 17; IV, 4 à 6 et 10-11; VIII, 14-15 et 19; XXI, 22, 23 et 26; XXV, 32 à 34 et 38 à 40.

Évangile de saint Marc, chap. I, vers. 36 à 38 et 41 à 44; II, 2 à 4, 7 à 9, 12 à 14 et 16-17.

Évangile de saint Jean, chap. III, vers. 33 à 36; IV, 1, 35-36, 39-40, 50, 52-53; VI, 38 à 58, 65 à 72; VII, 1 et 3 à 5; X, 36 à 40; XII, 6 à 8; 12, 13; 16 à 18, 21 à 23, 25 à 27; 29 à 32; 35; 38 à 40, 42 à 45, 48, 49; XIII, 1, 2; 5 à 7; 10, 11, 14 à 16; 19 à 21; 23 à 25, 28 à 30, 33, 34 et 36; XV, 14 à 27; XVI, 1 à 20; XVII, 19, 20, et 23, 24; XVIII, 6 à 15; XX, 1, 2; 8 à 11, et 13 à 15.

Épître de saint Paul aux Romains, chap. VI, vers. 4, 5, 6.

Première épître de saint Pierre, chap. IV, vers. 12, 13, 14.

Les autres fragments contiennent des portions d'homélies, d'actes de conciles et de vies de saints. Plusieurs d'entre eux présentent un grand intérêt pour l'histoire ecclésiastique: je compterais parmi ceux-ci cinq morceaux qui appartiennent au martyre de saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'Évangéliste. Il y est raconté que les Chrétiens cherchent à le faire cacher malgré lui, pour éviter la persécution, mais que bientôt ce saint, ne voulant pas s'opposer au décret de la Providence, leur déclare qu'il doit mourir et être brûlé vif. Une partie de l'interrogatoire que fit subir l'empereur Trajan à saint Ignace d'Antioche, contemporain de saint Polycarpe, se trouve aussi dans deux fragments: menacé des tourments, le saint refuse énergiquement de sacrifier aux faux dieux. Quelques autres saints égyptiens, tels que Macaire, Phoibamon, Philothée, Sévère et Athanase sont nommés dans quelques fragments d'éloges ou de visions, apocryphes pour la plupart, selon moi. Le fameux Diacre, patriarche d'Alexandrie, est loué de la manière la plus hyperbolique dans quelques parties de sa vie ou de son éloge, ce qui ne doit pas étonner, puisque les Coptes le regardent comme un de leurs plus grands patrons. Quelques fragments, assez utiles il est vrai, sur le Concile d'Éphèse où fut condamné Nestorius, aussi bien qu'une partie d'un

¹ Dans le même journal le 18 novembre 1847.

anathème lancé contre l'évêque de Rome et le Concile de Chalcédoine, jettent quelques lumières de plus sur l'histoire embrouillée du monothélisme et du monophysisme. On trouve aussi quelques portions d'un évangile apocryphe qui doivent faire partie de l'*Évangile de Nicodème* ou bien de l'*Évangile selon les Égyptiens*.

Parmi les fragments de vies de saints, il en est un qui mérite une attention particulière; on y trouve le passage suivant : AFEI DE NJI OYKOU NCON EPEFRAN PE APA PHIBEY PMCIMOUPE HHM PTOCH NCHMOUN, *venit autem parrus frater, cui nomen erat apa Phibeu, civis Simoupe in nomo Schmoun*. Ce passage est précieux en ce qu'il nous permet d'ajouter un renseignement de plus à nos connaissances sur la géographie ancienne de l'Égypte. Ce nom de Simoupe n'est en effet mentionné, ni par Champollion, ni par Quatremère, ni par Sir G. Wilkinson. Dans l'*État arabe de l'Égypte* par Sacy, à la suite de sa traduction d'Abdallatif se trouve noté dans la province d'Ashmounein, n° 76, tab. XVII, *Sombou* ou (et) *Ammelbekarir*. Il n'est pas douteux que ce nom de *Sombou* ne soit le même que celui de *Simoupe* prononcé à la manière des Arabes et des Coptes modernes qui liraient ce nom-là comme s'il était écrit *Simouba*, la lettre P n'ayant pas conservé chez eux sa prononciation primitive. L'orthographe étymologique ne se trouve nullement forcée ici, puisque les consonnes sont les mêmes et, en outre, la position du nome de Schmoun est reconnue comme identique à celle d'Ashmounein (cf. CHAMPOLLION, *Égypte sous les Pharaons*, I, p. 292). Sombou n'est pas marqué dans les cartes géographiques et n'est plus même connu dans le pays; mais dans la même position et dans la même province se trouve le couvent copte d'*Ammelbekarir* qui est aussi noté dans Norden, d'Anville, Sonnini et Sir G. Wilkinson. Grâce aux Arabes et à notre papyrus, nous pouvons donc enrichir la géographie ancienne du nom d'un lieu inconnu jusqu'ici ⁽¹⁾.

L'écriture des fragments n'est pas la même pour tous : les uns sont écrits en caractères fins, les autres en caractères pleins, les uns en caractères assez bien formés, les autres en caractères grossiers. Le format des pages diffère comme l'écriture. Ces fragments ne formaient donc point la matière d'un volume, mais appartenaient à divers volumes. Quant à leur assigner une date positive, il n'est possible d'émettre à cet égard que de simples conjectures. On serait tenté de croire que les fragments des actes de saint Polycarpe et de saint Ignace peuvent appartenir aux premiers siècles de l'ère chrétienne; mais pour ceux qui se réfèrent aux conciles d'Éphèse et de Chalcédoine et à Dioscore, ils ne remontent certainement pas au delà de la fin du v^e siècle; car nous devons nous rappeler que le Concile de Chalcédoine date de 451 après J.-C. Comme ces fragments sont en saïdique pur,

⁽¹⁾ L'auteur a commis une erreur en traduisant le passage copte; il fallait couper *APA PHIBEY PMCIMOUPE* PE «*apa Phib, qui était de Simou*», dès lors son identification avec Sombou n'est plus exacte. Toutefois il y avait utilité à reproduire cette citation, car ce nom ne se ren-

contre que dans la copie d'un manuscrit copte qui se trouve à Munich (Hofbibliothek, copte 3, n° cxxviii) le manuscrit lui-même étant perdu. M. Crum (*Zeit. f. aeg. Spr.*, 1902-1903, p. 61, n° 8) renvoie pour ce nom à DAVIES, *El-Gebrāvi*, t. II, appendice, où il a discuté la question.

c'est-à-dire qu'ils sont exempts des fautes d'orthographe qui défigurent nombre de textes, et surtout ceux en memphitique, on peut inférer de là que l'ancien idiomme s'est conservé longtemps intact dans la Thébaïde, et la priorité que quelques savants veulent accorder au dialecte thébain sur les deux autres me paraît assez méritée.

Outre les signes diacritiques notés dans Tattam et Peyron, tels que la petite ligne, les points, l'accent circonflexe et l'apostrophe, j'ai encore remarqué la virgule dans divers de nos fragments; elle y est employée pour séparer les mots les uns des autres. Ce signe est assez utile dans une écriture comme celle des Coptes où les mots sont enchaînés les uns aux autres, et il doit par ce motif prendre une place parmi les signes orthographiques; je dirai même qu'il peut déterminer quelques mots auxquels on aurait ajouté une lettre qui appartiendrait à leurs voisins.

Quant aux fragments que vous m'avez adressés dernièrement, je les examinerai à loisir; ils sont saïdiques comme les précédents et peuvent servir peut-être à compléter quelques-uns d'entre eux.

Agréez, je vous prie, Monsieur, mes salutations sincères.

ARTHUR DES RIVIERES.

III

UN MANUSCRIT COPTE EN CARACTÈRES ARABES.

Le manuscrit copte dont nous donnons ici une analyse a appartenu autrefois, comme nous l'apprend une note en arabe écrite sur le dernier feuillet, à l'église de la Vierge à Moniet-Sorad ¹⁾, et fait actuellement partie des manuscrits de l'Institut français d'archéologie orientale. Par son contenu, il ne présente qu'un intérêt d'un genre particulier, car il appartient à la catégorie d'ouvrages liturgiques connus sous le nom de Théotokies. Un de ces ouvrages a été publié par Tuki en 1764 ²⁾; un autre existe dans le fonds arabe de la

¹⁾ On lit sur le premier feuillet : « Cet ouvrage ne peut être ni vendu, ni mis en gage; que quiconque le fera sortir de l'église ait une part avec Judas. . . ».

²⁾ Avec les autres ouvrages liturgiques en copte et en arabe: le *Missel* en 1736, le *Psautier* en 1744, le *Diurnal* en 1750, la première partie du *Pontifical* en 1761, la deuxième en 1762; le *Rituel* en 1763, les *Théotokies* en 1764. Les liturgies coptes de saint Basile, de saint Grégoire et

de saint Cyrille ont été traduites par Renaudot et insérées dans la *Liturgiarum orientalium collectio*, Parisii 1716, 2 vol. in-4° avec une dissertation intitulée *De Coptitarum Alexandrinorum liturgiis*. Le manuscrit arabe 98 de la Bibliothèque nationale de Paris contient le rituel de l'église copte, en copte et en arabe, relié en 1441 sur l'ordre d'Abba Gabriel, et, de SLANE, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale*, p. 23.

Bibliothèque nationale de Paris ⁽¹⁾. « *Théotokion* (ⲛⲁⲕⲓⲙⲉ) servant pour chaque jour de la semaine. Ces cantiques, composés en l'honneur de la Vierge Marie, sont traduits du copte. En tête de chaque cantique se trouvent les premiers mots du texte copte qui y correspond. A la fin (fol. 285, v^o), on lit une doxologie (ⲉⲕⲥⲁⲓⲙⲓⲉ) en l'honneur de la Vierge, des anges et des saints ». Je ne puis dire jusqu'à quel point notre manuscrit se rapproche de ces deux ouvrages.

Ce manuscrit présente cette particularité qu'il est écrit en entier en lettres arabes, et je crois que cette sorte de manuscrits est assez rare. On a des fragments de manuscrits où l'arabe est écrit en caractères coptes, mais je ne crois pas avoir rencontré d'exemples du contraire. Ce manuscrit peut donc avoir quelque importance pour l'étude de la prononciation moderne du copte, et c'est le motif pour lequel nous avons cru utile d'en donner une analyse et quelques extraits. Les textes coptes sont parfois accompagnés d'une traduction arabe, mais une grande partie du manuscrit ne contient que du copte transcrit en lettres arabes, transcription qui n'est pas très propre à en faciliter la lecture. J'ajouterai aux textes cités une transcription en lettres coptes, afin que le lecteur ne soit pas dérouter par l'aspect bizarre que présente le copte ainsi écrit en lettres arabes.

(Fol. 1.) ⲉⲩⲛ ⲟⲩⲉⲃ ⲉⲓⲛⲁ ⲉⲃⲣⲁⲕⲁ ⲉⲃⲣⲁⲕⲁ ⲉⲃⲣⲁⲕⲁ
ⲁⲙⲓⲛ ⲭⲁⲛⲉⲃⲣⲁⲛ ⲁⲙⲓⲛ ⲉⲃⲣⲁⲕⲁ ⲉⲃⲣⲁⲕⲁ ⲉⲃⲣⲁⲕⲁ
ⲁⲙⲓⲛ ⲉⲃⲣⲁⲕⲁ. A gauche de ce copte, on lit la traduction suivante en arabe : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu. Seigneur, ayez pitié ⁽²⁾. Seigneur, bénissez ».

Suit une louange à Dieu et le *pater*:

ⲁⲣⲓⲧⲉⲛ ⲛⲛⲫⲁ ⲛⲭⲟⲥ ⲉⲩⲛ ⲟⲩⲉⲃⲣⲁⲕⲁ
ⲭⲉ ⲛⲉⲛⲛⲟⲩ ⲉⲩⲉⲩⲛ ⲛⲛⲫⲁⲛⲟⲩ ⲛⲁⲣⲉⲥⲧⲟⲩ
ⲛⲟ]

ⲁⲣⲓⲧⲉⲛ ⲁⲙ ⲁⲃⲣⲁⲕⲁ ⲭⲟⲥ ⲭⲁⲛ ⲁⲃⲣⲁⲕⲁ

ⲭⲁ ⲁⲃⲣⲁⲕⲁ ⲁⲃⲣⲁⲕⲁ ⲭⲁⲛ ⲁⲃⲣⲁⲕⲁ

ⲛⲭⲉ ⲛⲉⲛⲛⲟⲩ ⲛⲁⲣⲉⲥⲧⲟⲩ ⲛⲁⲣⲉⲥⲧⲟⲩ
ⲛⲉⲛⲛⲟⲩ]

ⲁⲣⲓⲧⲉⲛ ⲁⲙ ⲁⲃⲣⲁⲕⲁ ⲭⲟⲥ ⲭⲁⲛ ⲁⲃⲣⲁⲕⲁ

¹ Ms. arabe 114, fol. 221; cf. SLANE, *op. cit.*, p. 26.

⁽²⁾ ⲉⲩⲛ ⲁⲣⲓⲧⲉⲛ est la traduction habituelle de

ⲭⲁⲛ ⲁⲃⲣⲁⲕⲁ; cf. par ex., le *ḥikl* ⲉⲩⲛⲁⲣⲉⲥⲧⲟⲩ. Le Caire, 1604 des martyrs, imp. el-Watan, p. 34.

παρεσχωσιν ἡμῖν· | ἥτις ἐφ' ἡμῖν
ἐστίν· |

مَرْتَمُونِ اِم اَدْرَادِ حَالِ اِنْبَا بِاَم هِيْ جَانِ

ἡκαρτε ἡσχοῖς ἡτέρας· | ἡμῖν καὶ ἡ
φθοῶ· |

نَمَكْ دَدُونِ اِنْدَارِاسَدِيْ مَيْفِ نَالِ اَمْعَوَا

οὐοὶ καὶ ἡστρον καὶ σὼα ἡμῖν· |
ἐφ' ἡμῖν· |

كَانِ اَدَارُونِ مَنِ اَوَّلِ اَمْبَرَادِيَهُونِ اِنْدَسْ

καὶ σὼα ἡμῖν στρον καὶ σὼα στρον
οὐοὶ· |

كُوَاوَلِ اَنِ اَدَارُونِ مَنِ اِنْدَانِ اَرَوَا، اَوَوَه

ἡστρον καὶ στρον σπρασμος αἰα
παρμεν σὼα· |

اِمْبَارِدَانِ اَخُو دَمِرَاسْمُوسِ اَلَا نَاهِلِ اَوُولِ

καὶ ἡστρον καὶ ἥτις ἡμῖν ἡστρον

هَذَا نَمِيَاثِ هُوَ حَالِ مَحْرَسُوسِ اِنْسُوسِ بِاَ شَمِيسْ

(Fol. 1, v^o.) Prière commençant par : « Nous remercions l'auteur des bienfaits, le miséricordieux, Dieu le père, notre Seigneur et notre Sauveur, Jésus le Messie, parce qu'il nous a aidés » :

ماَرَانِ سَامِيَهوتِ اَضَوْفِ اَمْبِرَانِ اَرْتَمَانِ اَوَوَه اِنَا آتِ اِنْبُودِيْ فَيُوتِ اِمْبَانَشِيسِ اَوَوَه بَانُودِيْ
اَوَوَه دَمُوتِيرِ اِنْسُوسِ

(Fol. 3, v^o.) En arabe : « Ceci est dit dans la prière du matin : - Venez que nous adorions le Messie . . . » : اَمْبُونِيْ ماَرَانِ اَوُوشْتِ . . .

(Fol. 5.) En arabe : « Ensuite tu dis le Psaume de David ».

1. καὶ ἡμῖν φ· | κατὰ πεκνήφ· | ἡμῖν
ἡμῖν· |

هِيْ دِيْ اِمْبُودِيْ كَالْمَا بِاَكْ نَشْدِيْ دِيْ نَامِ

κατὰ παφαι ἡτέρας πεκνήφουσι·
σὼα καὶ ἡμῖν· |

كَالْمَا دَشَايِ اِنْدَاكْ مَاْتِ سَمَهَاتِ سَلِجِ اِنْدَا

ἀνομιὰ ἐκράφτ' ἡτοῦτο σὼα καὶ κα
ἀνομιὰ οὐοὶ· |

اِنُومِيَا، اَكَرَخْتِ اَنَهُوْ اَوُولِهَا ضَا اِنُومِيَا اَوَوَه

ἐκτόφου καὶ σὼα καὶ ἡμῖν· 2. καὶ κα
ἀνομιὰ ἀνοκ· |

اَكَاظُورُ اَوُولِهَا بِاَنُوبِيْ جَا ضَا اِنُومِيَا اَنُوكْ

· | στρον ἡμῖν οὐοὶ καὶ ἡμῖν
· οὐοὶ σὼα ἡμῖν· |

دِيَصْمُونِ اَمُوتِ اَوَوَه بِاَنِ نُوبِيْ اِمْبَاظُورُ اَوُولِ اِنْسَاو

ἡμῖν 3. ἡμῖν καὶ ἡμῖν καὶ ἡμῖν καὶ ἡμῖν
οὐοὶ καὶ ἡμῖν· |

بِمُوَالِ اَصْلُوكْ اَمَاوُوكْ اِبْرُفُوبِيْ اَرُوكْ اَوَوَه بِيْمَانَهُو

καὶ ἡμῖν καὶ ἡμῖν καὶ ἡμῖν καὶ ἡμῖν
· |

اَيِ اَيْفِ اِمْدَاكْ اَمْظُورُ اَوُولِ هُوبُوسِ اِنْدَاكْ مَايِ

ἥτις πεκνήφ· | οὐοὶ καὶ ἡμῖν καὶ ἡμῖν
· |

حَاذِداكْ صَاچِيْ اَوَوَه اِنْدَاكْ اَشْرُوَا اَكَمَا شِيَهَاتِ

2. ἡμῖν καὶ ἡμῖν καὶ ἡμῖν καὶ ἡμῖν
καὶ ἡμῖν· |

هَمَا هَدَرِ حَالِ هَالِ اِنُومِيَه اَوَارُوكْ اَمَايِ اَوَوَه حَالِ

θεν γληνοβι λταναυ ειψωφου ημοι.
6, 2ηηηε γαρ ακησιρε ομη]

ηηστ2ηη ηεη ηη ετεηςσογ2ωη2 εβοα
αη ητε τεκσοφιλ]

ακταμοι ερωγ. 7, εκενογ·χθ ε·χωι
ηπεκφε]

η2γ·σωποη ειετογ·βο εκεραθτ ειεογ·
κωθ ε2οτε]

ογ·χιωη. 8, εκεοριςωτεη εογ·θεαηα
ηεη ογ·ογ·ηο4]

εγ·εθεαηα η·χε ηικας ητε ηιετοεβι-
ηογ·τ. 9, ηατασο]

ηηεκ2ο σαβοα ηηαηοβι. ογ·ο2 ηαλ·ηο-
ηιλ]

τηρογ· εκεσοαχογ·. 10, ογ·2ητ ε4ογ·
αβ εκεσοητ4]

ηθητ φ·†, ογ·ηηα ε4ογ·τωη λριτ4
ηβερ]

θεν ηιηεταθωγ·η ημοι. 11, ηηερβερ
ωορτ εβοα2α]

ηεκ2ο. ογ·ο2 ηεκ·ηηα εοογ·αβ ηπερο
α4 εβοα2α]

φοι. 12, μοι ηηη ηηποεαηα ητε ηεκογ·
αα]

ογ·ο2 η2ρηθεν ογ·ηηα η2ηηεμοηηκοη
ηατα·χροι.]

13, ειετ·σαβε ηαλ·ηομ·ος 2ι ηεκ·ηωτ,
ογ·ο2 ηαεεβηε]

εγ·εκοτογ· 2αροκ. 14, ηα2ηετ εβοαθεν
2αηεω4]

φ·†, φ·† ητε ταεωτηρια

εεθεεαηα η·χε ηααεα θηε τεκα·κεδ
εγ·ηη. 15, ηωε]

εκελλγ·ωη ηηαεφοτογ·. (ογ·ο2) ε·ρερωι
αω ηηεκεμογ·]

16, αε εηεακογ·ωφ ωογ·ωωογ·ωι,
ηαι ηα·† οηηε, 2αηεαηα]

ηαο4αεα ηηεκ·†·ηα·† ε2ρη εαωογ·.

17, ηωωογ·ωωογ·ωι ητε φ·† ογ·ηηα
εετ·εηηηογ·τ]

ογ·2ητ εετ·εηηηογ·τ ηε ογ·ο2 ε4οεβηη
ογ·τ φαι ηηε φ·†

نوی ادامای شوشوی (sic) امای هبا غار اکاراغای

نیادکھاب نامنی اداں ساواونه اووَل انداداک

صوفیاً اکضاموا اروی اکانوخ جاج (sic) امباک

شا نی یسویون ایاضوی اکارخت آواش اهودا

اوشیون اکثری صودام اوانالال امونوف اوانالال

امواجبا (sic) کاس اندانی ادتاویوت ماضاسطوا

امباک هوس اووَل ان نا نوی اووه نا ابومیآ

داروا ابنودی اکاصوچوا اوشا·قواب اکاصوندن

اتحات ابنودی اوابنوما ان صوضون اریدن امباری

خانی ات صاخون اموی امبارءاورت اوول

ها باک هو باک ابنوما اتواب امبار اولف اوول

هارون (sic) ماینای اتبال انداباک اوجای

انهرای خانوا ابنوما·انهی جاموف کون ماضاجروا

ایانسوانی انوموس هیناک مویت اووه نی

اساواس اوا کد (sic) هاروک نجات اول خانهان

اسنوف ابنودی ابنودی اندادک (sic) سوتاریآ

انانالال انجا بالاس خاناکدی کاوسیئی ابشیس

اکااون انا اسغوضواروی جو امباک اسموا

جاذک اووش شوشوی·نایدی اون باهان اشلیل

اتجوت جان امباک دی مادی اهرای اجون (sic)

بیشوشوشی اندآء ابنودی او ابنوما افدانوت

اوهات افدنوت اووه افتاویوت باهمار ابنودی

ὁρωφω. 18, ἄρι η̅ςονησεν πῶς ἔσεν
 η̅ςκ[ηα·] | شوشف ازى باندن اشيس خان بك دى مادي
 ε̅ςωη ου̅ος η̅ςοβτ η̅τε η̅ερω·σααem
 اسمون اووه اووه sic في صبد اندا ابروصالم
 μαρω·κου·του. 19, τότε εκ̅ε[μα·]
 ε̅ςεν ζανωφω·φωφω·φω | * زوك اردو | دواذا اكادى مادي اجان هان
 η̅ςεomη, ου̅ληαφοα η̅em ζαν ε̅αα.
 20, τότε ε̅γ̅ηη | ديسوشوشى
 η̅ζανηασι̅ ἐ̅νωφω, ε̅ςεν η̅ςκαη̅ερω
 ωφω·φω ααηαογ̅α | ام ما هان اندورا نامهان اشليل دودا اويني
 20, τότε ε̅γ̅ηη | انها محي ابشوى اجانباكل ارشوشى الليلوياه

(Fol. 7.) CYN ΘΕΩ (ces mots sont écrits en caractères grecs qui seraient illisibles, si la formule n'était connue d'avance). بسم الله الخالق الخى الناطق. En arabe: « Commencement des prières du milieu de la nuit : levez-vous, fils de la lumière, pour louer le Seigneur des puissances, afin qu'il nous donne le salut de nos âmes. . . . »

ضنونا ابشوى نيشيرى انداني اويني دان هوش ابشيس انداني جوم

(Fol. 15.) ابصالية ادام مرتبه على الهوس الاول. C'est un hymne en l'honneur du Seigneur qui a fait traverser la mer Rouge aux Hébreux et a sauvé le monde.

ابشيس اروروا افدينا صافي وتغ
 امبو نامبيضاو اووه خاني جوم امورف

Traduction arabe : « Le Seigneur règne et possède la majesté, la grandeur, la magnificence et la force ».

(Fol. 17.) الهوس الاول التسبحة الاولى لموسى النبي راس الانبيا : première louange : premier cantique de Moïse, chef des prophètes.

دودا افهوس احما موساس نامان شيري اسراييل اخاي هودا احما (lisez) ابشيس اووه
 η̅ςωη ου̅ος η̅ςοβτ η̅τε η̅ερω·σααem η̅em η̅em ωφω η̅η̅α̅ ε̅αα
 20, τότε εκ̅ε[μα·] ε̅ςεν ζανωφω·φωφω·φω C'est l'ode attribuée à Moïse, cf. Ideler, p. 240-243.

1 Le mot هوس est le copte ζωα. Ideler, *Psalterium copticum*, 1 vol. in-8°, Berlin, 1837.

(Fol. 47, v°.)¹ *تدا كيه يوم الخميس ليكن واطس* : au folio 58 se trouve le cantique des trois enfants (fol. 58 au bas : fin de la doxologie des trois enfants).

(Fol. 62 bis.) Doxologie de la Vierge, des anges, des martyrs et des saints : les anges sont (fol. 63) : Michel (ميخائيل), Gabriel (غبريال), Raphaël (رافائيل), Souriel (سوريل) ; viennent ensuite : les quatre animaux (fol. 64, v°), les vingt-quatre vieillards (fol. 65), les sept chefs des anges, saint Jean-Baptiste (fol. 66), les enfants tués par Hérode (fol. 66, v°), Étienne le diacre (fol. 67), le grand martyr Georges, l'étoile du matin (fol. 67, v°), le grand martyr Théodore (fol. 67, v°), le grand martyr Mercure (fol. 68), le martyr abou Mina (fol. 68, v°), le saint anba Boula (Paul) le Grand (fol. 70, v°), abou Macaire (معار) le Grand (fol. 72), abou Maqara (مقارة) et les Saints (fol. 72), abou Maqara (مقارة) l'évêque (fol. 73), notre père مقارة le prêtre ; abou Johannès de Seeté (fol. 73, v°), Jean Kama (fol. 74), anba Bisai et Paul de Tamouch (بولاطموش) (fol. 74, v°), Maxime et Domère, Moïse le blanc (fol. 75), les 49 martyrs de Seeté (fol. 75, v°), Élie le Thesbite et saint Marc l'apôtre (fol. 76, v°), anba Barsouma le nu (fol. 77), Sévère, patriarche d'Antioche (fol. 77, v°).

(Fol. 79.) *تدا كيه* du vendredi.

(Fol. 83.) *تدا كيه* du samedi.

(Fol. 87.) *الهوس الرابع لداوود النبي* = IDELER, p. 235 اسمو ايشيس اوول خنى فاوى. *σμοῦ ἐπὶ ὅς ἐκολήεν ἡ φιογῆ* (fol. 88) = *جوام ايشيس* — *χο ἡμιος* (IDELER, p. 236) et *اسمو ابنودى*, *σμοῦ ἐφ·†* = IDELER, p. 237.

(Fol. 91.) *تدا كيه* du dimanche jusqu'au folio 137.

Le manuscrit contenant un des textes transcrits par M. de Rochemonteix², je donne ici une copie de la transcription arabe, afin que le lecteur puisse la comparer avec le texte tel que l'a entendu de Rochemonteix. — Psaume 137.

esmo abšos ab'ol-k'an neifa'ui

اسمو ايشيس اوول خنى فاوى Fol. 87, v°.

esmu araf kan neï adšosi

اسمو ارون خان ائشوسى

¹ Sur les mots *ليكن واطس* = *ηχος ψατος*, cf. ERMAN, *Bruchstücke der koptischen Volksliteratur* (extrait des *Abhandl. d. Kgl. pr. Ak. d. W. zu Berlin*, 1897), p. 43.

² DE ROCHEMONTEIX, *La prononciation moderne du copte dans la Haute-Égypte* (extrait des *Mém. de la Société de linguistique de Paris*, t. VII, p. 13 du tirage à part.

esmou arōf naf-ayyalos ⁽¹⁾ daro

esmou arōf naf-déinamīs daro.

esmou arōf béira nam bei'oa

esmou arōf néisio dāro nam béiouiaiini

esmou arōf néifa'ui eanda néifa'ui.

esmou nam néika mō adsa'ebšōi annifa'ui.

اسموا ارون نانا انجالوس داروه

اسموا ارون نافدى ناميى

(ناميس lisez) داروه

اسموا ارون بير نام بيوه

اسموا ارون نيسيو دارو اندايون

اسموا ارون نيفاي اندان فاي

اسموا ارون نامي كاموا اصابشوي

اننيغاي

Máro esmō dāro áebran emebšos

ḡa cantof aḡoes uō aḡsobi.

eantof aḡhōnhan ka ḡ'ar ⁽²⁾ ausōind

afdahōu arado ša ana'nam ša anah

اسموا ارون دارو ابران امشيس (Fol. 88.)

جا انطوف اڡوس اووه افشوي

انطوف ان اوف (هون lisez) هانا

كاغار اوسنته

افضوي ارادو شانه نام شانه

Il nous reste à examiner la transcription du manuscrit et par suite la question de la prononciation ⁽³⁾. Si nous ne connaissons pas la prononciation actuelle du copte, nous en trouverions dans ce manuscrit une image fidèle en ce qui concerne l'ensemble, la prononciation des consonnes y est assez clairement indiquée, mais, pour ce qui a trait aux nuances vocaliques, il ne faut pas s'attendre à y trouver une précision que ne comporte pas la transcription arabe. C'est un fait reconnu depuis longtemps que les alphabets sémitiques sont tout à fait impropres à rendre les nuances délicates du vocalisme des langues qui n'appartiennent pas à la famille sémitique. Une même phrase de turc, écrite en caractères arabes, sera lue d'une façon toute différente par un Osmanli, un Tatar ou un Kirgiz. Il faut, pour lire correctement le mongol dont l'alphabet est dérivé de l'alphabet syriaque, posséder parfaitement cette

⁽¹⁾ Je transcris par ḡ le ḡ surmonté d'un signe de Rochemonteix.

⁽²⁾ Le texte copte a ⲕⲁⲣⲟⲛⲛⲉⲛ ⲟⲩⲟⲩ : ka ḡ'ar est une variante de Bouqdour, qui se retrouve dans le manuscrit.

⁽³⁾ Le manuscrit ne porte aucune date et je n'ai pas assez l'habitude de la paléographie des manuscrits arabes-coptes pour la fixer avec précision.

langue. C'est, à notre avis, une erreur de croire que l'aljamiado ou espagnol écrit en caractères arabes, ou les gloses françaises du moyen âge écrites en lettres hébraïques et qui servent à expliquer des passages obscurs du texte hébreu puissent nous fournir des renseignements précis sur la phonétique du vieil espagnol ⁽¹⁾ ou du vieux français. On peut donc prévoir d'avance que la transcription arabe du copte manquera de précision dans la notation des voyelles du copte qui, comme quelques autres idiomes khamitiques, paraît avoir possédé un vocalisme assez riche. Nous serions donc réduits à ignorer si dans ناسا, transcription de $\alpha\alpha\omega\alpha\iota$, il faut lire *naša + i* ou *ay* diptongue, si $\dagger\text{C}\omega\text{OY}\eta$, ديصون, doit se lire *dison*, *disōn*, *disoun* ou *disawn* ou *disown*, à plus forte raison si la transcription $\alpha\kappa\alpha\omega\eta$ = $\epsilon\kappa\epsilon\lambda\gamma\omega\eta$ équivaut à *eke-a-ou-on* ou *eke-aw-on* ou *eke-aw-ōn* ou *eke-a-on* ou *eke-a-oun* ou *ek-cā-won*, ou *e-kyawoun*, etc. De pareilles nuances ne peuvent être notées que par une oreille très attentive et avec l'aide d'une transcription scientifique. C'est là le travail auquel s'est livré de Rochemonteix, et sa notation reproduit aussi fidèlement que possible les nuances de prononciation qu'il a entendues, et que confirme la transcription du manuscrit. Cette prononciation du copte d'ailleurs, quoique bien plus ancienne que la prononciation actuelle, n'est évidemment pas celle de l'époque où le copte était une langue vivante, le fait que le σ et le ω sont représentés, par exemple, par un ش en est une preuve suffisante. Il y avait cependant quelque intérêt à reprendre cette question, ne fût-ce que pour confirmer la transcription de Rochemonteix par une transcription due à la main même d'un Copte.

VOCALISME.

α est transcrit par ا : $\alpha\eta\sigma\kappa$, انوك; $\mu\alpha\eta\sigma\kappa\iota$, بانوى et $\beta\alpha\eta\eta\eta\eta$, بن نوى; $\epsilon\kappa\sigma\alpha\alpha\lambda$, لوس. 17, 1^o, لاوس et fol. 17, 1^o, لاوها.

ϵ , α et ϵ se lisent α sans aucune différence d'intonation ou de quantité ⁽²⁾. Ceci est nettement visible dans les transcriptions du manuscrit : $\epsilon\kappa$, جا; $\epsilon\sigma\kappa$, اروك; $\mu\epsilon\kappa$, بك; $\mu\eta\eta\epsilon\tau\omega\sigma\gamma$, بيبياتهو; $\epsilon\eta\epsilon\epsilon\eta\tau$, اباسات; $\eta\eta\epsilon\mu\omega\eta$, هيجامون. Quelquefois, ce qui est rare, la voyelle n'est pas écrite : $\eta\epsilon\tau\omega\epsilon\eta\eta\tau$.

⁽¹⁾ Le terme «vieil espagnol» est légèrement inexact, les ouvrages écrits en aljamiado étant écrits dans un dialecte voisin de l'aragonais. — ⁽²⁾ De Rochemonteix, *op. laud.*, p. 27.

مات شنهات : $\eta\tau\epsilon\ \tau\epsilon\kappa$ -, اندادك. $\tau\epsilon\kappa$. دك. Mais il est évident que cette prononciation constatée par de Rochemonteix et qui existait déjà à l'époque de notre manuscrit, n'est qu'une altération d'une prononciation différente. M. Amélineau ⁽¹⁾ écrit, avec toute raison : « Je ne voudrais pas assurer que l'x et l'ε aient représenté un son exactement semblable à celui qu'ils représentent dans notre alphabet; mais il y avait bien différence dans l'émission, puisque les Coptes ont employé deux caractères différents-. Mais quel était cet ε, c'est qu'il est fort difficile de dire. En tout cas, le texte copte transcrit en caractères grecs ⁽²⁾ présente encore un ε là où le copte a un ε. Les sons x et ε qui, sous l'influence de la prononciation arabe, ont fini par se fondre en un seul dans la bouche des Coptes, étaient donc à l'origine totalement différents.

II. La question de la prononciation de η est très obscure ⁽³⁾. Il est certain que η, comme l'a démontré M. Maspero pour les transcriptions égyptiennes en lettres grecques, s'est prononcé ι; mais je crois que M. Stern ⁽⁴⁾ a raison contre M. Amélineau, quand il affirme que η est un $\bar{e}$ pour les Coptes. Il faut tenir compte ici de la chronologie : si les Coptes ont choisi l'η dans l'alphabet grec, c'est évidemment pour représenter un son particulier qui existait à l'époque où ce choix fut fait. Les variantes $\beta\iota\chi\alpha$, $\beta\eta\chi\alpha$ prouvent qu'à cette époque les deux sons se confondaient déjà en partie. Rochemonteix constate l'existence de deux sons différents pour la prononciation de η : « selon l'instituteur de Siout, η = a dans les syllabes fermées; ι dans les syllabes ouvertes, mais cette règle souffre des exceptions » : voici quelques exemples tirés du manuscrit : $\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\eta}$, أنى; $\eta\tau\tau$, هات; $\bar{\eta}\chi\sigma\upsilon$, أنساو; $\eta\epsilon\mu\ \bar{\eta}\bar{\eta}$ -, نامنى; $\eta\eta\epsilon\tau\eta\eta$, نبادهاب; $\mu\eta\eta$, ميف. La transcription en lettres grecques conserve ε et η. Le texte arabe en lettres coptes ne présente pas d'η.

ι, simple voyelle, se lit ī, î et ĩ, surtout à la fin des mots. En outre, il joue le rôle d'une consonne y, soit au commencement des syllabes $\iota\chi\epsilon\eta$ (prononcé

¹ AMÉLINEAU, *Lettre à M. Maspero sur la prononciation et la localisation du copte et de l'ancien égyptien*, t. XII du *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, p. 5. Je cite les pages du tirage à part.

² Dans AMÉLINEAU, *Géogr. de l'Égypte à l'époque copte*, préface, p. xx.

³ AMÉLINEAU, *op. laud.*, p. 5.

⁴ STERN, *Koptische Grammatik*, p. 32.

gisgān), soit à la fin des syllabes accentuées: il est alors précédé d'une voyelle d'appui *e*, *αη*[-], *afidēy*; *αηι*, *afēy*; *αηηι*, *beyra* ³. La transcription ne permet pas de constater ce phonème qui n'était sans doute sensible qu'à la lecture du manuscrit, elle donne simplement *ى* *ωηκ*, *ويك*; *ηικαηι*, *بيكاي*; *ηηη[-]*, *سدى*: *αηοηια*, *انومياء*; *σωτηρια*, *صوترياء*; on a cependant *αηχεν* transcrit *حَن* ⁴ et un exemple de *ι* devenu *λ* dans *σαληηρος*, *صاليانحوس* (le point du *چ* a été oublié).

ο et ω. Selon Rochemonteix ², **ο**, **ω** et **ογ** sont de véritables sosies qu'il transcrit indifféremment par *o*, *ô* et *û*, *û*. **-ο** et **ω** oscillent autour de *ô*, se rapprochent de *u* dans les syllabes où la voyelle est longue, au voisinage de **η**, et deviennent *o* et même *e* muet dans les syllabes brèves: *κοσμος*, *kosmos*; *αφδεν*, *afden*-. Le manuscrit les transcrit par **ω**: *αηοκ*, *انوك*; *ηοκ*, *نوى*; *εροκ*, *اروك*; *μηεροχ*, *امباراول*; *ηωτε*, *مويت*; *παηομος*, *في انوموس*; *ηεκζο*, *اك صو ζون*; *ζοηωσ*, *هونوس*; *ζωη*, *هون*; *ερεογτεωη*, *اك صو ζون*.

γ est transcrit **ε**: *αηενζγκωηηοη*, *شان صون*; *αηκεοσυηη*, *دى كاوسيني*.

Selon l'instituteur de Siout, **γ** est un *i*: *ψγχι*, *psika*; il est aussi prononcé *é*: *ογζγτογμεηος*, *ohégumanos* ⁵.

Diphthongues. — **αι, ει, οι.** M. Amélineau consacre une page à démontrer que les combinaisons de voyelles se prononçaient *ay*, *ey*, *oy* dans les mots coptes et *é*, *i* dans les mots grecs. De même Rochemonteix ⁶ écrit que les groupes **αι, ει, ιη, οι, ωι** sont les groupes *a : i*, *o : i* diphthongués ou non, jamais *é*, *i*. Le manuscrit donne *ηαι*, *ηاي*; *οηηι*, *اهاي*; *ηηη*, *مئيف*; *ειετογχο*, *ايضواي* *aya*; *ερωι*, *اروي*; *αμωηηη*, *امويني*; *ακταηοι*, *اكضاموا*; *ματαχχοι*, *مضاححوا* offrent une transcription singulière ⁷: **οι** devient *ay*: *ηηοι*, *اماي*; *ηοι ηηη*, *ماني ماني*; comparez *ψωι*, transcrit *Absai* ⁸.

¹ Rochemonteix, *La prononciation moderne du copte dans la Haute-Egypte*, p. 30.

² Rochemonteix, *op. cit.*, p. 30.

³ Rochemonteix, *op. cit.*, p. 31.

⁴ Rochemonteix, *op. cit.*, p. 32.

⁵ *ω* se prononçant probablement *é* ou *é*.

⁶ Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. I,

1811, p. 263.

λγ, εγ, dit M. Amélineau ⁽¹⁾, se prononçaient *aou*, *éou* : λγ, εγ = *a + u*, et rarement *o* ⁽²⁾. Ce que confirme le manuscrit : λγερβοκι, اواروكى = *avar*... De même l'arabe يَوْم est transcrit en lettres coptes ιαγμ, النَوْم, ειηαγμ. Le manuscrit transcrit ιηεγμλ par ابنوما. Comparez αρχιερεγς dans Rochemonteix, p. 32 prononce *arsiaros*, mais εγεθεληλ, ااتلال.

ωογ se réduit généralement à *ō*, dit Rochemonteix. Le manuscrit a 2ωογ, هو; ωογωωογω, شوشوشى.

ογω. ογωω اووش = *u + os*.

CONSONNANTISME.

β. Selon de Rochemonteix (p. 18), le β copte se prononce comme le *b* de certaines provinces d'Espagne, parfois il s'affaiblit jusqu'à n'être qu'un esprit doux : βολα — *aol*. A la fin des mots, au contraire, il devient *b*. Selon M. Amélineau (p. 11), il se prononçait partout et toujours comme un *v*. Selon M. Stern, il représenterait l'articulation *v* au commencement des mots et *b* à la fin d'une syllabe, quand il ne précède pas une voyelle. Le manuscrit le représente par ω, et le ω est sans doute l'équivalent de la prononciation dont parle de Rochemonteix : βοι, نوى; απαβαθις, اب واداس (fol. 17, v°) : λγερβοκι, اواروكى; ογβο, وو; ειετογβο, اياضوى; ειετσαβς, اياتساوا (ω = non pas *ou* comme dans قتلوا, mais *we*) : ετοεβιηογτ, ادناويت; λγβωλ βολα, اوول اوول et à la finale ετογλαβς, اقواب. Mais, à mon avis, le β copte a dû originairement se prononcer *b* partout, puis, comme dans les langues romanes, il s'est affaibli en *w* anglais, quand il était intervocalique ou initial. On le trouve aussi transcrit par *f*, ف, dans quelques noms de lieu; à côté de κως βερβιρ, قوس واروير, on a μαμβαλοτ, منفلوط; βερβοογτ, فرجوط et فرجوط; ατβω, ادفوا; ερηβε, ريفه; πχεβαβας, جلغه; κβαατς, اقفهس; ταβεηηις, دثانيس et βαρασ = فرج ⁽³⁾ à côté de λορηβι, اتريب, et de ατρηβε, ادريبه. On ne voit pas pourquoi βικτωρ a donné بقطر. Dans le texte

⁽¹⁾ AMÉLINEAU, *Lettre à M. Maspero*, etc., p. 6.

⁽²⁾ ROCHEMONTEIX, *op. cit.*, p. 32.

⁽³⁾ KRALL, *Aus einer koptischen Klosterbiblio-*

thek, dans *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, Wien, 1887, t. II, p. 65.

arabe écrit en lettres coptes ⁽¹⁾ le *κ* doit évidemment être lu *π* anglais : *κεκενεο* — *وكانت*, prononcez *wa kanūt*; *κεκεμεζου κεκεεε*, *وحيها هو جالس*, prononcez *wa finahu gales*, car une prononciation *va* ou *ve* n'a jamais existé en Égypte, ni dans aucun pays de langue arabe.

n. Le *π*, selon M. Amélineau, se prononçait *b*, ce qui me paraît très douteux, il est certain que c'est la prononciation actuelle constatée par de Rochemonteix et par le manuscrit, mais j'y vois un simple affaiblissement du son *p* primitif, comme dans l'espagnol *capere*, *caber*; *ζονφς*, *هوبوس*; *μαρεαφωδι*, *مارات شوى*; *πινετζωφς*, *بيبات هو* et à l'initiale *πικαζ*, *بيكاف*; *πετεζηακ*, *بادكهناك*; le *π* redoublé est aussi transcrit *ζ*: *ζιννε*, *هيا*, de même à la finale *ζαπ*, *هآب*, à moins que le *techdid* n'indique une prononciation voisine du *π*. Pour le changement de *πετμεζ* en *اطمى*, je crois que M. Amélineau a raison quand il suppose que le *π* est devenu *φ*, qui, en effet, donne *ن*. Le *ζ* arabe est transcrit par *π* dans le texte arabe en lettres coptes.

Dans le document en lettres grecques le *φ* est transcrit par *φ*, ce qui démontre qu'il avait déjà cette prononciation : *τιρφ* — *τιρφφ*. Les noms de lieux, tels que : *φιομ* devenu *Fayyoun* et *†φρε* devenu *Difré* présentent déjà ce changement.

φ. M. de Rochemonteix dit (p. 21) que le *φ* se prononce tantôt *f*, tantôt *b* : *b* est de règle à la fin d'une syllabe. On trouve dans le manuscrit les notations *φαραω*, *فاراوا*; *†προφητης*, *ديبروفيداس*; *πφπογν*, *نيغاوى*; *μφοογ*, *امفوا*, mais *μφρη†* toujours *امابرادى* que Rochemonteix a entendu *emebradi*, et *τφε*, *اتفا*.

r. De Rochemonteix a constaté les deux prononciations *غ* et *ج* sans règle fixe : le manuscrit donne *غار*, *غار*; *πμογγοφανον*, *تام اوغورانون*, *oughouranon* pour *ourghanon* par métathèse : *†ααλητρος*, *انصاليانحوس* (*sic*) *ج* ne peut représenter que *ج* dont le point a été oublié.

κ. Le *κ* est transcrit par *ك* : *κατα*, *كاطا*; *κεκ*, *رك*; *πικαζ*, *بيكاف*; en revanche, le *ك* arabe est transcrit par *κ* surmonté d'un petit *κ* : *κεκκκ*, *وكان*;

⁽¹⁾ CASANOVA, Un texte arabe transcrit en lettres coptes, Bull. Instit. fr. arch. or., t. I, p. 111.

εαεεααα = الافكار; le κ copte surmonté d'un ق servait à transcrire le ق arabe. De même, dans quelques papyrus ⁽¹⁾, le ق est transcrit en copte par κ : κααααωω = قلمون; αηογκααα = ابو قائل; αακαειτ = القايد.

χ. Le χ, selon M. Amélineau, se prononçait comme le *ch* allemand doux, ce qui est inexact. M. de Rochemonteix dit que le son *k* est préféré pour les mots égyptiens; pour les mots grecs, on a tantôt ξ, tantôt خ arabe. La même évolution du χ qui, dans le grec ancien, équivalait à un κ suivi d'une légère aspiration ⁽²⁾, a eu lieu en grec moderne où ξχει se prononce avec le *ch* allemand doux, tandis que χαρτι a le sens du *ch* allemand dur. Le manuscrit présente les transcriptions ش. س. ... χριστός = خريستوس; παρχων. نيارخون; χάρως (fol. 88). خورس, mais ογχιωω. اوحيو (fol. 88); αχιω. اوكو (fol. 87, 1^o); ετχι. اكا (fol. 88); ογχιωω. اوكروم.

λ. Le λ est transcrit par δ ou ظ : χενζαηιελις. خانهايديس; ελωω (fol. 19). اظويم. Rochemonteix a entendu prononcer cette lettre δ, et en conclut que le δ grec était une interdental, ce qui serait confirmé par ce fait que les Égyptiens en ont conservé le son, malgré leur peu de goût pour les interdentales, puisqu'ils ont rejeté, en adoptant l'arabe, les interdentales de cette langue. En tout cas, le manuscrit n'a pas trace d'interdentale, puisque le ظ en Égypte est généralement l'équivalent d'un *d*, prononcé emphatiquement.

τ. Le τ dans le document copte en lettres grecques est encore rendu par τ; actuellement, il est prononcé comme la sonore, c'est-à-dire qu'il a pris le son *d*. C'est aussi la transcription du manuscrit qui représente ce son par δ, ض ou ظ indifféremment: la transcription δ est toutefois plus générale. ακταμοι. اكضامو; εαογυτωω. اك صوون; ταλπομια. ضالونمياء; κατα. كاظا; ηογτατ2, انوظاطه; τηρογ. دارو; ε2οτ2. اهوذا; τεκ. داك; μετογπο. مادورو. On a la transcription آبيا «le ciel». A la finale, il reste ηηιτ. آحات; de même devant une sourde finale, ημαγαιτκ. اماوتك; εκεραηιτ. اكارخت, mais ηιοβτ. ني صيد.

¹ KRALL, *Aus einer koptischen Klosterbibliothek*, p. 65, dans *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzhzog Rainer*, Wien, 1887.

² Cf. ARISTOPHANE, *Thesmophoriazousae*, v. 1080 et seq. où le Scythar, qui parle mal le grec, remplace les aspirées φ, χ, ξ par les non-aspirées π, κ, τ.

o. M. Amélineau croit avec raison que le o copte n'avait pas le son spirant du grec, mais était un *t + h*, et donne comme preuve les mots tels que *tenouou* à racine redoublée. Le manuscrit, qui représente une prononciation plus récente, confirme cette opinion: le o est transcrit par 3 ou ط : *nook*, انكوك; *omh*, امهى; *paroenos*, برانوس; *ehos*, اتنوس; *zowp*, اهتور (fol. 18, v°); *ereopictem*, اكرى صودم; *etoeinoct*, ادتاويوت. De même, l'arabe حتى est transcrit par *sooe* en lettres coptes.

λ est toujours transcrit J : *xxxx*, *alla*; *zanhelaxoi*, هاحلوى; au folio 87, v°, on a *zanhelaxwri*, هان خانشيرى.

η et η sont transcrits sans changement, toutefois à l'initiale on les fait précéder d'une voyelle d'appui quand ils sont suivis d'une consonne. Voici des exemples pour η : *imh*, اى; *hwt*, نشدى; *hchoy*, انساو; *hahowt*, ان-دانوى; *imh*, اى; *hrehw ekol*, اندان كواول. η s'assimile à λ dans *ehouehh nem ouhoy*, اوائل امونوف = *talal lamounof*; pour η : *mmoy*, اموف; *mhouy*, امفوا; *mperkerwrt*, امبارواروت.

ρ = ρ : *rac*, راسدى; *metoyro*, مادورو; on a la transcription singulière *amiarwar*.

c = س et ص : *ehos*, اتنوس; *cofia*, صوفيا; *hekemo*, باك اسموا; *cwtcm*, هان اسنوف; *zanhchoy*, صودم.

ϣ initial = اب, puisque ϣ = π + σ : ϣγχη (fol. 18), ابسيكا; *oy-achthion*, وابصالتيريون.

Il nous reste à examiner les lettres coptes proprement dites: la prononciation des unes est certaine, mais celle de quelques autres présente de graves difficultés que nous ne nous flattons pas d'élucider.

ϣ est notre f: cette lettre transcrit le ف arabe dans le texte arabe: le manuscrit a (fol. 18, v°) *ehow*, اووش.

ω = ش dans le manuscrit; le ش arabe du texte arabe est transcrit par ω : ωωωεϑ = الشيخ. Exemples du manuscrit : μαρεωωονη, مارات شوي; ρεμπαγω (fol. 87), رامروش.

Cette lettre est transcrite σζ dans le document copte en lettres grecques et σζ = évidemment s; car. راشد ابن خالد est transcrit dans un papyrus ρασζιδ vi' χαλεδ⁽¹⁾ ou par c : ρασιτ = الراشد et aussi ραζετ⁽²⁾. Le grec n'ayant pas de s le rendait par à peu près.

z équivalait au s arabe, à l'esprit rude du grec; ainsi ἐνατον est rendu par z dans le nom du convent دير الهانطون, de même dans le manuscrit, zινεη. قى جان; 2λ, ها; ηηκα2η, بيكاقي; ηηηετ2ωογ, جيبات هو.

ⲥ est transcrit δ dans le document copte en lettres grecques, et de même دى dans le manuscrit : ⲥωογη. ديصون. ηπεκⲥμαⲥ, امباك دى مادی.

ϣ = خ : ϣεη. خان. ηϣητ. ابحاث. εϣογη επιρασμος. اخونا بيرا سموس.

ç est toujours rendu par ش dans le manuscrit : ητεκερο. انداك اشرو; 2ηηεγαιλ. هان اشليل. εκηαγι2ηη. اكناشميهاپ. C'est aussi la prononciation constatée par Rochemonteix. Toutefois Bouqdour lui donnait le son du *ch* allemand de *ich*. En tout cas, le son plein du s comme dans *chaise*, *cheval* n'a pas dû être le son primitif de cette lettre qui aurait ainsi fait double emploi avec le ω : ce son s transcrit ω et que l'on constate dans plusieurs noms de lieu, tels que : شمرلس = γενηεμογλως; اشمون. εμογη(ι) ne peut être que la dernière évolution d'un son particulier qui était peut-être voisin du *ch* doux allemand, ce qui expliquerait les transcriptions ληπαηεγαιλ, l'Évangile-, etc.⁽³⁾, et qui était sans doute particulier à un dialecte. M. Amélineau⁽⁴⁾ est d'avis qu'il y avait pour cette lettre deux prononciations distinctes, l'une pour la Haute-Égypte, l'autre pour le Delta, qu'elle se prononçait *g* dur dans le Saïd et se chuintait dans une partie du Delta. Il est indéniable, en tout cas, qu'elle a eu outre le son qui a abouti à ش, un autre son que l'arabe représente par ج, par

⁽¹⁾ KRALL, *Die aegypt. Induktion*, p. 16. *Mittheilungen*. . . . Rainer, 1887.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 123.

⁽³⁾ G. MASPERO, *Le vocabulaire d'un Copte au XIII^e siècle (Romania, XVII, octobre 1888)*.

⁽⁴⁾ AMÉLINEAU, *op. cit.*, p. 20.

exemple : πεινιλλλ2 = جنيل; σερρη = ابو جرجا. C'est ce que prouvent les mots persans خربوش - lièvre -, où le *g* est représenté par σ : σαρασσογρε. آخيه « verre »; transcrit αβαχχιηη : αβαδαειη, cf. l'arménien *apak*, le mot guéorg qui est passé également de l'hébreu en arménien sous la forme *kankar*, et enfin l'étymologie qui ramène ces mots coptes à des formes égyptiennes en Π, — ou ▲. Il y a là une question de dialectes et de chronologie dont il faut tenir compte, pour cette lettre comme pour la suivante.

xc. De Rochemonteix dit que cette consonne se prononce comme le *g* français suivi de *a*, sauf dans deux mots, icxc qui se prononce *isja* et *affoamnos*. Le manuscrit transcrit ce son par ж : ηxc, احا; xc, جا; caxci, صاق; ηειηογχιx. خانوجج; cωλxc, سلج; ηxcογxcγ, احوف جان; εκηηογχιη êxcωι, الكاوخ جاق = êκεηογχιη par métathèse. Inversement, dans l'arabe écrit en lettres coptes, le ж est transcrit par xc. Mais ici une question se pose : le ж a-t-il toujours eu en Égypte le son du *g* français dans *garantir*, ou bien la prononciation actuelle a-t-elle fini par remplacer une prononciation primitive correspondant au *g* syrien et magrebin, c'est-à-dire au *j* français? M. de Rochemonteix nous dit que la prononciation *g* s'est imposée même à l'arabe dans la langue des fellahs qui n'emploient jamais *j*, ni *dj* comme les gens de Syrie et de Barbarie. De même M. Casanova écrit : « Je crois pouvoir affirmer que le Copte qui a transcrit le texte a entendu chaque fois *dj* et non *g* », et ailleurs ⁽¹⁾ : « Il est certain que les premiers Arabes venus en Égypte devaient prononcer ж (*dj*) et non *gue* ». Ces deux assertions me paraissent inexactes. Le syriaque, l'hébreu et l'éthiopien, par exemple, sont dépourvus du son chuintant pour cette lettre et le *g* dans ces idiomes est une gutturale : il a dû en être de même en arabe à l'origine. En outre, M. Spitta bey ⁽²⁾ cite des exemples qui démontrent que ж avait une prononciation dure, puisqu'on lui substituait parfois ك ou ث : de plus, les mots persans à gutturale finale sont rendus en arabe par un ж :

⁽¹⁾ P. CASANOVA, *Un texte arabe transcrit en caractères coptes*, dans le *Bull. Inst. fr. d'arch. or.*, t. I, p. 11.

⁽²⁾ SPITTA BEY, *Gr. d. arab. Vulgurdialectes von Ägypten*, 1 vol., Leipzig, 1880, p. 5.

⁽³⁾ Ce qui en est la transcription exacte : mais les Arabes n'ont pas, comme se le figure M. Blo-

chet (*Note sur l'arabisation des mots persans*, dans *Rev. sem.*, p. 266), transcrit *g* persan par *dj* arabe, - parce qu'ils ne pouvaient prononcer le son *g* -. Il en est de même du *g* persan initial (كهر) et medial que l'Arabe transcrit très exactement par ж. M. Blochet ignore évidemment la double prononciation du ж arabe.

enfin même dans les populations qui prononcent le ç , dj , comme les Arabes du Maghreb, on rencontre dans certains dialectes berbères des formes comme *thamesgida* « mosquée », à côté de *thamesjida*, ce qui démontre clairement que les unes sont empruntées à des tribus arabes qui prononçaient *mesqued*, et les autres à des tribus qui prononçaient *mesjed* (مسجد). En réalité, tandis que certaines tribus de l'Arabie avaient conservé la prononciation primitive dure ($\text{ç} = g$), d'autres avaient fini par prononcer ç comme j . La prononciation qui a fini par prévaloir dans chaque pays a été celle des tribus arabes qui s'y sont établies en plus grand nombre. En outre, supposons que celui qui a écrit l'arabe en lettres coptes ait entendu dj ; il faudra admettre également, puisque $\text{ç} = x$, dans le copte en lettres arabes et $x = \text{ç}$, dans l'arabe en lettres coptes que, en 1210, on prononçait encore dj en Égypte, puisque dans un document de cette époque, cité par M. Amélineau ⁽¹⁾, *Ras-el-Khalig* est écrit ϣⲀⲤⲉⲗ ϣⲁⲗⲓⲕ; bien plus, qu'à une époque de beaucoup postérieure à celle du manuscrit, on prononçait encore dj et que la prononciation g est née en Égypte pour ainsi dire de nos jours, ce qui est contraire à la réalité. Il est, au contraire, bien plus vraisemblable de croire que ç du manuscrit = g , qu'il en est de même du texte de 1210 et qu'on retrouve encore cette prononciation dans le $x = \text{ç}$ du texte arabe écrit en lettres coptes, et que cette prononciation a toujours existé en Égypte, depuis la conquête. Enfin une dernière preuve qu'il en a été ainsi nous est fournie par la linguistique : dans tous les idiomes on voit les gutturales être remplacées dans la suite des temps par des palatales. cf. *caballus* = *cheval*, γουή = *jena* en russe, mais le contraire n'a lieu que très rarement ⁽²⁾.

Mais, objectera-t-on, comment expliquer alors les transcriptions du vocabulaire publié par M. Maspero, où l'on trouve la *chatte* transcrit par ϣⲁⲩⲁⲧⲉⲥ, chez nous par ϣⲉⲛⲟⲩⲥ, etc.? M. Amélineau admet que ⲉ équivaut à j et que le Copte a écrit ϣⲓⲉⲥ = *lizez* pour *lisez*, prononçant ainsi à l'auvergnate, et que le $x = ch$, ϣⲉⲛⲟⲩⲥ équivaudrait exactement à *chez nous*. M. Maspero suppose, au contraire, que $x = \text{ç}$ et que les Coptes prononçaient *çatte* pour *chatte*, *çemise* pour *chemise*. Je ne me prononcerai qu'avec réserve sur ce point. Ce qui est certain, c'est que, en 1210, $x = g$; que, d'autre part, il est impossible

⁽¹⁾ AMÉLINEAU, *op. laud.*, p. 17.

⁽²⁾ Par exemple, dans le dialecte des Gitanos d'Espagne, sous l'influence de l'espagnol et à

l'époque où le x (= *ch*) espagnol est devenu la jota (oxalá = *incha* 'llah devenu *ajalá*): d'où le gît. *me jalaré* = *çac* des autres dial. = skr. *gacchāmi*.

d'admettre que le Copte ait écrit *gatte*, *guemise* pour *chatte*, *chemise*. Il faut donc admettre que le α représentait pour lui un à peu près du son français, et que ce son ne peut être que celui d'une sifflante, soit *s*, soit *ts*. Mais comment se fait-il que le Copte ait donné ce son sifflant au α que nous savons, par ailleurs, avoir eu à cette époque le son de *g*, γ ? Je ne me charge point de l'expliquer.

Les noms de lieu, en effet, au témoignage desquels on pourrait faire appel, ne nous renseignent nullement sur ce point, non plus que la transcription du copte en lettres grecques. Si, en effet, ω dans ce document est rendu grossièrement par l'à peu près $\sigma\zeta$, α y est rendu par $\tau\zeta$; mais quelle est la valeur de ces deux lettres? On l'ignore. Les noms de lieu présentent tantôt un γ , selon la transcription habituelle $\alpha\iota\alpha\kappa\eta\mu$, حجوير ; $\mu\alpha\alpha\lambda\alpha\lambda\alpha$, جليلة ; tantôt un σ comme les nombreux $\sigma\mu\alpha$ = $\alpha\epsilon\mu\mu\sigma$, et enfin en σ . Or, c'est un fait indéniable que α a dû avoir, à une certaine époque ou dans un dialecte, la prononciation *ts*, sans quoi un $\sigma\alpha\iota$ issu de $\alpha\alpha\iota\iota$ est incompréhensible, aussi bien que les noms *Samanoud* issu de $\alpha\epsilon\mu\mu\sigma\gamma$, *Dilas* issu de $\tau\alpha\sigma\alpha$, *Bahnesa* issu de $\mu\epsilon\mu\alpha$, etc.; *Silsileh* issu de $\alpha\sigma\alpha\alpha\epsilon\lambda$, et, en remontant plus haut, les transcriptions du γ sémitique par β . Ce son existait-il encore au XIV^{e} siècle en quelques endroits, quoique le son *g*, γ = α fut déjà prédominant, ce qui expliquerait que le Copte l'eût employé dans sa transcription? Je l'ignore. Ce qui n'est pas moins obscur, c'est comment le son α = *ts* ou *t* ou *s*, quelle que soit la valeur qu'on lui attribue, a abouti au son γ , *g*; il y a là dans la série phonétique un hiatus que je ne me charge pas d'expliquer. Mais ce qui est incontestable, c'est que le α , depuis le XIV^{e} siècle, est toujours transcrit par *g*, γ , et qu'il a eu auparavant, sans qu'on puisse le nier, les valeurs de σ et d'une sifflante, *t*, *s* ou *ts*.

Depuis que ceci a été écrit, j'ai pu me procurer la grammaire copte de Scholz ⁽¹⁾ qui reproduit un des psaumes édités par Th. Petraeus ⁽²⁾ avec la prononciation du copte de son temps (1659). Elle ne diffère pas dans l'ensemble de celle de Rochemonteix et du manuscrit; mais la question du α et du σ

⁽¹⁾ C. SCHOLZ, *Gram. ægypt. utriusque dialecti quam breviait, illustravit, edidit C. G. Woide*, Oxonii MDCLXXVII.

⁽²⁾ T. PETRÆUS, *Psalmus primus Davidis, cop-*

tice, arabice et latine, Londini, 1659, Ludolf (*Gr. æthiopica*, p. 183) donne aussi le *psalter* en transcription latine.

reste toujours aussi obscure. Si, en effet, le *σ* est transcrit *sch*, π $\overline{\sigma\epsilon}$, *ibscheus*, et *x*, *j* : με $\chi\omega\rho\zeta$, *biajorh*; ο $\gamma\chi\omega\beta\iota$, *ujouvi*, on a la transcription tout à fait nouvelle de *xε* = *sja* et de *zixen*, *hisjan*, avec une sillante des plus énigmatiques.

PSAUME I^{er} (d'après T. Petreus).

(1) Ouniádf ambirómi áda ambáfseha chán ibsoschni (vel ebsuschni)]	(1) ὠΟΥΙΑΤΥ ἡΠΙΡΩΜΙ ἔΤΕ ἡΠΕΥΘΕ ἤΕΝ ἡΣΟΕΝΙ]
andáni asawás úda ambafóhi arádf hiibmoít	ἡΤΕΠΗΛΣΕΒΗΣ ΟΥΛΕ ἡΠΕΥΘΕΙ ῥΑΤΥ ΖΙΦΜΩΙΤ]
andánirafarnówi úda ambáfhamsi hidkáta- dra]	ἡΤΕΠΡΕΥΕΡΗΟΒΙ ΟΥΛΕ ἡΠΕΥΘΕΜΕΙ ΖΙΤ ΚΑΟΕΤΡΑ]
andanilóimos (2) álla ara bàfugòehi schob	ἡΤΕΠΗΛΟΙΜΟΣ (2) ἄΛΛΑ ἔΡΕ ΠΕΥΘΩΥ ΩΟΠ]
chán ibnòmōs amibscheús afaär maladán chan)	ἤΕΝ ῥΗΟΜΟΣ ἡἡ $\overline{\sigma\epsilon}$ ΕΥἔΕΡ ΜΕΛΕΤΑΗ ἤΕΝ]
bafnòmōs ambiahúü nam biajorh	ΠΕΥΗΟΜΟΣ ἡἡ $\overline{\sigma\epsilon}$ ΖΟΟΥ ΠΕΗ ΠἔΧΩΡΖ
(3) uóh afaär amibrádi ambischschèn adräd chadán]	(3) ΟΥΟΣ ΕΥἔΕΡ ἡΦΡΗΤ ἡΠΩΩΠΗ ΕΤΡ ΗΤ ἤΑΤΕΗ]
nifoīammòu biadnàdi ambafudáf chán	ΠΗΟΙ ἡἡΩΟΥ ΦΗΕΤΗΛΤ ἡΠΕΥΟΥΤΑΖ ἤΕΗ]
ibsaü andáif uóh ujóuvi andáf annasfur	ἡΠΗΟΥ ΠΤΗΠ ΟΥΟΣ ΟΥΧΩΒΙ ἡΤΑΥ ἡΠ ΕΥΟΥΡ]
-fâr húb niwân aschafäidu schafdimádi	ΕΕΡ ΖΩΒ ΠΒΕΠ ἔΩΛΧΛΙΤΟΥ ΩΛΥΤἡΛΤ
anchádu (4) bâirádi an niasawás bâiradi	ἡἤΗΤΟΥ (4) ΠΑΙΡΗΤ ἡΠ ἡΛΣΕΒΗΣ ΠΑΙΡ ΗΤ]
an, álla amibrádi ambirâisi áschara ibtâu	ἡΠ, ἄΛΛΑ ἡΦΡΗΤ ἡἡΠΡΗΜΕΙ ἔΩΛΡΕ ἡΟΗ ΟΥ]
nahf auül hisjan ibhü amibkáhi (5) atwa bâi]	ΠΕΖΥ ἔΒΟΛ ΖΙΧΕΗ ἡΖΟ ἡἡΚΑΖΙ (5) ΕΘΒΕ ΦΛΙ]
annânicasawás doúnu chan dikrisís	ἡΠΕΗΛΣΕΒΗΣ ΤΩΟΥΠΟΥ ἤΕΝ ΤἡΚΡΙΣΙΕ
(6) úda nirafernúwi chán ibsuschni andá niitmâi]	(6) ΟΥΛΕ ΠΡΕΥΕΡΗΟΒΙ ἤΕΝ ἡΣΟΕΗ ἡΤΕ ΠἡΜΗΗ]
sja ibscheús soün amibmoid anda niitmâi uoh]	ΧΕ ἡ $\overline{\sigma\epsilon}$ ΣΩΟΥΗ ἡῖΦΜΩΙΤ ἡΤΕ ΠἡΜΗΗ ΟΥΟΣ]
ibmôid anda niasauás ifnádaku	ῖΦΜΩΙΤ ἡΤΕ ἡΛΣΕΒΗΣ ΧΗΑΤΑΚΟ

Dans un fragment de la vie du patriarche Benjamin, publié par M. Amélineau ⁽¹⁾, on rencontre le passage suivant : « Mais tu as pris la sauvagerie des hommes d'Euchitos, in ϩεμεγχιτος, qui saisirent les enfants de la veuve et les lancèrent enchaînés au dragon; ils ne les tuèrent pas de leur main comme toi ». M. Amélineau ajoute en note : « Cette allusion doit se rapporter à un apocryphe qui m'est inconnu ». Ce passage fait allusion non point à un apocryphe, mais à un épisode de la vie d'un saint bien connu, Théodore de Schotb. Les habitants de la ville d'Okhidis adoraient un grand dragon et lui donnaient chaque année un homme à manger : une année on prit les deux enfants d'une veuve chrétienne pour les lui offrir. Théodore entra précisément en ville à ce moment : la veuve vint se plaindre à lui et Théodore tua le dragon ou serpent ⁽²⁾. Ce Théodore est le même que celui dont les Bollandistes ont publié le martyre ⁽³⁾ et qui est désigné comme ayant tué un dragon : « ὁσίς καὶ τὸν δράκοντα ἔκτεινεν ἐν Εὐχάιταις », nom que l'arabe transcrit exactement par Okhidis ou Okhaidis (عُ = و; cf. *πνεῦμα*, ابنوما et د = τ, selon la transcription habituelle du copte en arabe) et le copte par ϩεμεγχιτος, ce qui signifie les Euchaïtes et non les hommes d'Euchitos.

Les deux inscriptions suivantes se trouvent au Musée du Caire et sont inédites. La première est gravée sur la moitié d'un grand plateau de marbre de forme circulaire (0 m. 67 cent. sur 0 m. 28 cent.). Cette inscription provient de Tounah. Numéro du *Journal d'entrée*, 32924. L'autre moitié du disque se trouve, paraît-il, chez un marchand de Gizeh.

✕ ΠΗ . . .

Π.Χ.Θ.Ι.Σ . . .

ΑΠΑΥΕΝ . . .

ΦΑΙΝΝΕ . . .

5 ΕΗΝΕΥΧΟΟ . . .

¹ AMÉLINEAU, *Fragments coptes pour servir à l'histoire de la conquête de l'Égypte par les Arabes* (*Journal asiatique*, février-mars 1887, p. 16 du tirage à part).

² Cf. *Synaxaire*, 20 alib. et AMÉLINEAU, *Les actes des martyrs de l'Église copte*, p. 182; ZWEGA, *Catal. cod. copticor.*, p. 56.

³ *Analecta Bollandiana*, t. II, p. 359-367.

ΘΕΟΔΩΡΑ ΜΝ . . .
 ΗΤΓ ΗΑΒΡΑΞΑ . . .
 ΣΑΠΟΥΦΟΥΣ . . .
 ΜΟΥ ΝΕΜΤΟ . . .
 10 ΗΠΑΩΟΗΣ . . .
 ΗΛΜΕΗΜΗ . . .
 ΗΠΑΩΟΗΣ . . .
 ΗΠΕΙΕ Β . . .
 ΙΗ . . .

C'est, autant qu'on peut le conjecturer, une épitaphe dans laquelle on prie Dieu de faire reposer les âmes de Théodora et de . . . dans le sein ([κ]ητγ) d'Abraham. Aux lignes 10 et 12 le graveur a écrit ω au lieu de ο.

La deuxième inscription provient du Deir Abou-Hannis et porte le n° 8321 dans le catalogue de M. Crum : elle est gravée sur une plaque de marbre blanc (0 m. 07 cent. sur 0 m. 42 cent.).

✠ ΩΦΕΙΟΣ ΕΠΙΚΟΣΜΟΣ ΕΤ
 ΜΕΣΙΛΥΠΗ ΖΙ ΑΦΕΣΟΜ
 ΠΡΩΜΕ ΗΠΟΟΥ ΠΚΑΣ ΜΠ
 ΠΚΕΡΜΕΣΙΡΑΣΤΕ ΠΕ'ΩΧΕ
 5 ΟΥΛΩΗΜΗΠΕΠΕΠΕΠΩΡΧ
 ΕΛΥΠΟΡΧΚΕΡΟΝΖΙΤΗΤΚΕΛΕΥ
 ΣΙΣ ΜΠΧΟΒΙΣ' ΗΗΠΜΟΥ' ΠΑΙ
 ΕΩΛΥΗΜΕΟΤΗΜ' ΩΠΕΠ
 ΕΙΩΤ ΕΤΟΥΛΛΒΠΖΗΓΟΥ
 10 ΜΕΝΟΣΖΗΟΥΜΕ ΛΥΩ
 ΠΑΡΧΗΠΡΕ' ΠΕΝΤΑΠΠΟΥ
 ΤΕ ΣΟΤΠ ΕΤΕΙΕΓ ΖΗΠΚΟΣ
 ΜΟΣ ΕΤΒΕ ΤΑΩΜΗΤΕΓΟΥ
 ΠΟΜΟΗ ΕΣΟΥΗ ΕΠΗΗ
 15 ΕΤΟΥΛΛΒ' ΗΤΚΟΥΜΑΚ'
 ΩΠΗΥ ΚΑΤΑΠΕΡΑΗ
 ΧΕΛΑΧΟΚ ΕΒΟΛΖΗΟΥ
 ΜΠΤΖΑΛΟΕΣΚΙΩΟΥΑΚ
 ΚΑΤΑΠΤΑ ΕΠΑΙΜΗΠΕΤ
 20 ΣΟΥΤΩΝ' ΠΜΟΥ ΓΑΡΟΥ

ΛΙΜΝΗ ΕΥΘΥΡΑΣΤ ΠΕ
 ΛΥΩ ΝΙΜ ΠΕΤΗΛΩΝΙΣ
 ΠΕΤΗΝΑΥ ΕΠΜΟΥ ΠΤΑΙ
 ΝΤΟΠ ΔΕ ΝΗΟΙ ΝΗΘΟΥ
 25 ΛΥΚΑΛΤΕΝ ΠΤΑΦΟΣ
 ΜΗΝΟΣ ΦΑΡΜ ΚΗ ΠΙ
 ΑΡΙΠΑΜΕΕΥΕ ΤΕ ΠΗΟΥΤΕ
 ΑΝΑΠΕΥΕ ΤΑ ΨΥΧΗ
 ΕΤΟΥΣ ΑΠΟ Δ
 ΎΠΑ

TRADUCTION.

(1) « Ô la vie de ce monde est pleine de chagrins et de gémissements : l'homme d'aujourd'hui est la terre et la cendre de demain ; (5) ô quelle séparation est celle-ci par laquelle la mort t'a séparé de nous sur l'ordre du Seigneur, la mort qui enlève toute chose. ô notre père saint, l'higoumène saint, et (10) l'archiprêtre que Dieu a choisi, tandis qu'il était encore en ce monde à cause de la grandeur de sa constance pour sa maison sainte. (15) Tu es bienheureux, ô Père, selon son nom, car tu as achevé ta carrière dans une vieillesse florissante et tu as rencontré le port vrai. (20) car la mort est un port tranquille, et quel est le vivant qui ne verra pas la mort ? Je me suis reposé aujourd'hui, on m'a déposé dans la tombe le 28 du mois de phar-monti 2, troisième indiction ; faites ma commémoration afin que le Seigneur donne le repos à mon âme, année 765 de Dioclétien. »

Ligne 2. ΛΟΥΕΖΟΜ (sic), ce mot signifie, comme me le fait remarquer M. Lacau « gémissement », et non *magnus gemitus* comme on le lit dans Peyron ⁽¹⁾, p. 14 ; et l'élément ΛΟΥ n'a rien à faire avec la racine ΛΟΥΗ, *multitudo*, et ΛΟΥΑΙ, *multiplicare*. Cf. d'ailleurs PAUL, *Romains*, VIII, 22 : ΤΗΣΟΟΥΗ ΤΑΡ ΧΕ ΠΩΝΤ ΤΑΡ ΛΟΥΑΖΟΜ ΝΕΜΜΑΗ ΛΥΩ 9† ΠΛΑΚΕ ΩΑ 2ΡΑΙ ΕΤΕΗΟΥ (« Nous savons que la création soupire avec nous »).

Ligne 12. ΕΤΕΓΕ9. M. Grum fait remarquer dans son catalogue que cette forme est pour ΕΤΑΛΛ, ce qui est évidemment une distraction de ce

⁽¹⁾ PEYRON, *Lexicon copticum*, 1 vol. in-4°, Berlin, 1896. — ⁽²⁾ GRUM, *Coptic Monuments*, 1 vol. in-4°, 1902, Le Caire, p. 77.

savant copiant : ΕΤΕΙΕΝ Η ΚΟΚΜΟΣ doit se couper en ΕΤΕΙ (= ἔτι) et ΕΝ ΗΝ ~ quand il était encore dans le monde ~. Cette remarque d'ailleurs avait déjà été faite par Schmidt ⁽¹⁾.

Ligne 13. ΤΛΩΜ me paraît une faute du graveur pour ΠΛΩΛΙ.

Ligne 16. ΠΗΗΥ. Ce nom se retrouve sous la forme ΦΕΥ dans deux autres inscriptions indiquées par M. Crum, 8321 et 8288 (lecture douteuse dans cette dernière). La phrase ΗΤΚΟΥ ΜΑΚ/ΩΠΗΗΥ ΚΑΤΑΠΕΡΑΗ est obscure; peut-être faut-il lire ΚΑΤΑΠΕΚΡΑΗ; ce qui d'ailleurs n'éclaircit pas beaucoup le sens.

Ligne 18. ΟΥΗΠΤΖΕΛΛΟ ΕΚΚΙΩΟΥ. Cette expression se retrouve dans Zoega, p. 265, ΛΟΗΠΑΣΙΟΣ ΔΕ ΛΠΕΡΖΑΛΛΟ ΕΚΚΙΩΟΥ ΕΝΘΟΣ ΖΙΧΗ ΠΕΡ ΟΡΟΗΟΣ ~ Athanase arriva à une vieillesse florissante, étant assis sur son trône ~, et p. 546 (*Éloge d'abba Samuel de Thylio*) : ΛΠΕΙΚΟΤΚ ΖΩΩΡ ΗΠΙ ΠΠΕΤΟΥΛΛΒ ΑΠΑ ΕΛΜΟΥΗΛ ΖΗ ΟΥΗΠΤΖΑΛΛΟ ΕΚΚΙΩΟΥ ~ le saint abba Samuel mourut aussi dans une verte vieillesse ~. A ces deux exemples cités par Peyron dans son lexique, on peut ajouter le suivant tiré de l'apocryphe *De morte Josephi*, ΠΑΙ ΔΕ ΕΥΧΩ ΗΜΟΥ ΗΠΙ ΠΑ ΤΜΠΤΖΑΛΛΟ ΕΚΚΙΩΟΥ ΠΛΕΙΩΤ ΕΙΩΕΗΦ ~ tandis que mon père Joseph, l'homme à la florissante vieillesse, disait cela... » ⁽²⁾.

Ligne 21. ΟΥΧΙΗΗΗ ΕΥΩΕΡΑΖΤ, faute du graveur, lisez ΕΡΑΖΤ. Cette comparaison de la mort avec un port se retrouve ailleurs, par exemple dans une épitaphe grecque, où le rédacteur, faisant le même raisonnement que l'apôtre Paul (*Cor.*, I. 20) ΕΩΧΕ ΠΕΤΜΟΟΥΤ ΠΑΤΩΟΥΗ ΑΗ ΜΑΡΗΟΥΩΜ ΛΥΩ ΗΤΗΩ ΤΗΠΛΜΟΥ ΠΡΑΤΕ, conclut que ce qu'il y a de mieux à faire en attendant la mort, c'est de boire.

Μνήμονες Εὐβούλοιοι σάοθρονος, ᾧ παρόντες
Πίνωμεν· κοινὸς πᾶσι λιμὴν Ἰίδης ³.

Cf. également le n° 472 b.

⁽¹⁾ SCHMIDT (c. r. de Crum), *Aus den göttingischen gelehrten Anzeigen*, 1903, n° 3, p. 255.

⁽²⁾ PAULI DE LAGARDE, *Egyptiaca*, 1 vol., 1883, Göttingae, p. 18.

³ *Anthologia graeca epigrammatum*, édition H. Stadtmueller, 1 vol., Teubner, Leipzig, 1899, n° 452.

Ligne 27. *TE MHOTTE* « afin que Dieu », on a la même forme dans d'autres inscriptions ⁽¹⁾.

La formule de la ligne 7. *ΛΗΘΕΡΧΕ ΕΡΘΗ ΖΗΤΗ ΤΕΚΕΛΕΥΣΙΣ ΜΗΧΟΙΣ*, se retrouve dans d'autres épigraphes coptes et grecques sous les formes *κατὰ τὴν τοῦ παντοκράτορος Θεοῦ ἀμετάβητον ἀπόφασιν...* ⁽²⁾, *ΖΗΤΗ ΤΕΠΡΟΗΛΑ ΜΗΘΥΤΕ ΠΑΙΜΙΟΥΡΓΟΣ ΛΟΜΤΟΗ...* ⁽³⁾, *ΖΗΤΗ ΚΕΛΕΥΣΙΣ ΜΗΘΥΤΕ ΛΥΜΤΟΗ* ⁽⁴⁾.

En ce qui regarde l'inscription tout entière, on retrouve dans d'autres inscriptions coptes ⁽⁵⁾ des plaintes semblables sur la destinée éphémère de l'homme, et l'on en trouverait facilement d'analogues dans la littérature musulmane ou dans toute autre littérature, attendu que ce thème fait partie de ces lieux communs qu'il est facile d'imaginer et de développer. Je ne crois donc pas qu'il faille voir là une survivance des idées de l'ancienne Égypte qui auraient persisté dans le christianisme, mais j'y vois plutôt le développement d'une pensée chrétienne bien connue dont l'origine doit être cherchée dans la littérature hébraïque, comme le prouve la citation de la ligne 22 : « Car, quel est l'homme qui vivra et ne verra pas la mort », qui est empruntée au psaume xcviii, vers. 49 ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Cf. *Mélanges d'archéol. égypt. et assyr.*, Paris, 1873, I, p. 167 — *Rev. égyptol.*, IV, p. 2.

⁽²⁾ *C. I. G.*, n° 9119 et E. RÉVILLIOT, *Rec. égyptol.*, IV, p. 30, n° 43.

⁽³⁾ *Ibid.*, n° 44, 45, 46, 47.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, n° 48, 49, 50.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 2, n° 1. et *Mélanges d'archéologie égypt. et assyr.*, Paris, 1873, I, p. 167 et

cf. l'histoire de Gésias et Isidoros publiée par STEINDORFF, *A. Z.*, 1883, p. 142.

⁽⁶⁾ Cette même citation se retrouve dans une inscription de la Bibliothèque nationale publiée dans *Mélanges d'archéologie égypt. et assyr.*, I, p. 174 = *Rev. égypt.*, III, p. 3, n° 3. L'éditeur n'a pas reconnu la citation, qui, d'ailleurs, n'est pas très exacte comme le sont d'habitude les citations des Coptes.

bazars, canaux du Caire et de Boulaq (Paris, 2265, manuscrit autographe). Cette notice, empruntée au catalogue de Slane, est erronée. Je reproduis ici une note de M. Casanova, directeur adjoint de l'Institut français d'archéologie, qui a eu l'occasion d'examiner ce manuscrit. « Tout le premier feuillet, comprenant le titre et le commencement de l'ouvrage ainsi que le colophon, qui donne le manuscrit comme autographe d'un prétendu Ak bogha sont l'œuvre d'un faussaire moderne, comme l'attestent la différence de l'écriture et l'ignorance des formules officielles : *اقى نغا الكاسكى الملكى السيعى دوا دار* : *السلطان الاشرف انصوا العورى* est une rédaction inadmissible. En réalité, c'est un fragment des *Khiṭaṭ* de Maqrizi. Il correspond du folio 2 au folio 68 à l'édition de Boulaq, t. II, p. 2, l. 15 à la page 51, l. 13; puis du folio 68 à la fin à l'édition de Boulaq, p. 97, l. 27 à 152, l. 1. — Le manuscrit d'ailleurs paraît contemporain de Maqrizi et est par conséquent intéressant, les copies anciennes du *Khiṭaṭ* étant fort rares. »

Le prétendu Ak bogha est donc à rayer désormais des histoires de la littérature arabe.

En revanche, il faut y ajouter le cheikh Schablangi, dont voici la biographie telle qu'elle est donnée en tête d'un de ses ouvrages :

هو السيد مؤمن بن حسن مؤمن الشبلنجى نسبة الى شبلنجة قرية من قرى مصر بينها وبينها العسل مسيرة نحو ساعتين بسير الانقال من الجانب الشرقى ولد صاحب الترجمة سنة ثمان وخمسين بعد المائتين والالف وتربى في حجر والده بالقرية المذكورة وحفظ القرآن وهو ابن عشرين سنين وقدم للجامع الازهر لتجويد القرآن قبل ان يبلغ الحلم سنة ١٢٤٧ واشتغل بالعلم على جهادته الوقت فحضر دروس الفقه على العلامة الشيخ محمد الحضرى الدمايطى المتوفى يوم الثلاثاء ثلاث خلت من صفر سنة ١٢٤٨ وحضر عليه ايضا المواهب اللدنية ^١ وشرح عبد السلام على جوهرة التوحيد ^٢ ومختصر البخارى ^٣ للزييدى وبعض صحاح مسلم ^٤ والشمايل ^٥ مرتين وحكم ابن

^١ D'al-Qastallāni † 1517. Cf. BROCKELMANN, *Ar. Litt.*, II, p. 73.

^٢ Al-Bokhari, cf. BROCK., *Ar. Litt.*, I, p. 159.

^٣ Moslem, cf. BROCK., *ibid.*, p. 160.

^٤ D'al-Laṣṣanī † 1631. Cf. BROCKELMANN, *Ar. Litt.*, II, p. 317.

^٥ De Trimiḍi † 892; BROCKELMANN, *Ar. Litt.*, I, p. 162.

عطاء الله ¹¹ مرتين فضائل رمضان ¹² والهزيمة والبردة ¹³ وبانت سعاد ¹⁴ وبعض جمع الجوامع ¹⁵ وحضر دروس الفقه ايضا على العلامة الشيخ محمد الاشمونى حفظه الله تعالى وحضر عليه ايضا شرح الهدى وتفسير الجالدين ¹⁶ ومعنى اللبيب ¹⁷ وشرح السعد وجمع الجوامع وبعض المطول والبردة وحضر درس الفقه ايضا على العلامة الشيخ محمد الانبائى ¹⁸ رحمه الله تعالى وحضر عليه ايضا شرح الملوك على السمرقندية ¹⁹ وشرح ابن عقيل ²⁰ وشرح الاشمونى فى الكو ورسالة الشيخ الغضائى فى التوحيد ومولد النبى صلى الله عليه وسلم لابن حجر وحضر على السيد عبد الهادى تجا الايبارى رحمه الله تعالى معنى اللبيب ومتن الكافى وبعض المطول وحضر على العلامة الشيخ محمد عيسى رحمه الله تعالى شرح الاشمونى وايساغوجى ²¹ بالمشهد الحسينى وحضر على امام الحققين الشيخ ابراهيم السقاء ²² شرح الملوك على السلم ²³ وحضر على العلامة الشيخ احمد كمبوه رحمه الله تعالى لجامع الصغير ²⁴ وحضر ايضا ابن عقيل على العلامة الشيخ ابراهيم الشرافى ²⁵ رحمه الله تعالى وحضر على الشيخ سيد الشريشى الشرافى رحمه الله تعالى شرح الشذور والقطر ²⁶ وحضر على العلامة الشيخ ²⁷ ابراهيم السكجلى رحمه الله تعالى شرح القطر ايضا وحضر على الشيخ محمد المصطفى المدعو بآى ساجان رحمه الله تعالى شرح الازهرية ²⁸ وحضر على الشيخ نصر الهورى ²⁹ رحمه الله شرح الشيخ خالد ³⁰ على

⁽¹⁾ M. ben 'Aṭa'allah † 1309; cf. Brock., *Ar. Litt.*, II, p. 118.

⁽²⁾ Cf. BROCKELMANN, *op. cit.*, I, p. 382; c'est probablement l'ouvrage d'al-Bekrī † 1492; BROCKELMANN, *op. cit.*, II, p. 335.

⁽³⁾ La hamziya et la bortha de Bousiri † 1294.

⁽⁴⁾ Le poème bien connu de Ka'b ben Zohair.

⁽⁵⁾ Probablement l'ouvrage d'as-Subki, Brock., *op. cit.*, II, p. 89.

⁽⁶⁾ D'al-Mahallī et Soyoutī, Brock., *op. cit.*, II, p. 114.

⁽⁷⁾ Cf. BROCKELMANN, *op. cit.*, II, p. 23.

⁽⁸⁾ Al-Anbābī a composé un commentaire à Ibn Hicham, Brock., *op. cit.*, II, p. 23, et des gloses à al-Azhari sur l'Agurumija (II, p. 238), cf. Brock., *op. cit.*, notes à I, 299.

⁽⁹⁾ As-Samarqandī † 1483 (Brock., *Ar. Litt.*, II, p. 194) a écrit un traité sur les tropes, commenté par al-Mellawī † 1767 et non al-Mellawī, comme dit Brockelmann.

⁽¹⁰⁾ Ibn 'Aqīl † 1367 (Brock., *Ar. Litt.*, II,

p. 88) a commenté l'altija de Malek : de même al-Usmūnī (cf. Brock., *Ar. Litt.*, II, p. 299, n° 13).

⁽¹¹⁾ D'al-Abharī, Brock., *Ar. Litt.*, I, p. 464.

⁽¹²⁾ Ibrahim as-Saqqā' † 1880 (Brock., *Ar. Litt.*, II, p. 490).

⁽¹³⁾ Probablement le *Soullam al-Mawraqay fil Mantiq* d'al-Aḥḍarī † 1534 (Brockelmann, *Ar. Litt.*, II, p. 355).

⁽¹⁴⁾ D'as-Saibānī † 804 (*Ibid.*, I, p. 171).

⁽¹⁵⁾ As-Sarqawī † 1812 (Brockelmann, *Ar. Litt.*, II, p. 479).

⁽¹⁶⁾ Ibn Hiṣām : le *Qatr an-nadī* et le *Soudour ad-dahab* (ouvrages grammaticaux).

⁽¹⁷⁾ Al-Marṣafī † 1889 (Brock., *Ar. Litt.*, II, p. 478).

⁽¹⁸⁾ Sans doute al-Moqaddīna al-Azhariya fi 'ilm al-arabiya d'al-Azhari † 1499.

⁽¹⁹⁾ Al-Hurini († 1873), éditeur bien connu d'Ibn Khallican (Brock., *Ar. Litt.*, II, p. 489).

⁽²⁰⁾ Le cheikh Khālid est Khālid ben 'Abdallah al-Azhari († 1499) (Brock., *Ar. Litt.*, II, p. 27).

الاجرومية ¹ وحضر شرح الكفراوى ² على الشيخ على السندىسي، رحمه الله تعالى وحضر على الشيخ
أجد السهورى ³ شرح الاجرومية ايضا وحضر على الشيخ محمد الطوى رحمه الله تعالى متن
الاجرومية ⁴ وحضر كتب صغيرة على أسياخ يناول شرحهم كالسنوسية ⁵ وغيرها وطالع كتب مع
بعض اخوانه من اهل العلم المندج والاشمون ورسالة الصبان البيانية ⁶ ومعنى السلم في المنطق ⁷ ومتن
السعد للقاضى عياض ⁸ ومختصر ابن ابي جهم ⁹ وغير ذلك وطالع كتب كثيرة ايضا في التاريخ
والادب وطالع متن الشعران وطبقانه ¹⁰ وطبقات المناوى ¹¹ وطبقات ابن السبكي واختصر تاريخ
الجمري في جزئين صغيرين اخذ فيها اللب وترك القشر وله فتح المنان بتفسير غريب لجمال القرآن وهو
جهد صغير تعرض فيه لاسباب النزول والناج والمفسوخ ورواية حفص عن عاصم ورسم بعض الكلمات
العربية بما أن الوقف نابع للرسم (صفحة) معتدل الغامة تحفيف الجسم لونه البياض يضرب الى حمرة
خفيف العارضين يميل الى العزلة ويأنس بنفسه ويألف زيارة القبور والمشاهد ولا يعظم غنيا لغناه
او لطمع في جاه ولا يحقر فقيرا لفقره بل رعا ببجالة لخصلة حسنة فيه كعدم او عمل وفي المعنى للمتنبي
ولست باطرا الى جانب العنى اذا كانت العلياء في جانب الغفر وله بزل المترجم يزاول العلم مطالعة
واملاء براوية الاستاذ السيد محمد البكرى التى بجوار الجامع الازهر من ناحية باب المعروف بباب
السورة على يسار الطالب للقرافة ¹² قال الشعران رضى الله عنه كان لسيدي محمد بن ابي الحسن
البكرى قدم في الولاية والعلم مع حداثة سنة وكانت الدنيا خادمة له واقتنى الخيل المسومة وكنت
ادا مرضت اخشي أن يعودن وهل مثلى يسعي له سيدي محمد بن ابي الحسن البكرى وكانت له

¹ D'as-Sanbagi ben Agurum $\dagger$ 1323 (Brockelmann, *Ar. Litt.*, II, p. 237).

² Hasan al-Kafrawi ($\dagger$ 1787), commentaire d'al-agurumija plusieurs fois édité au Caire (Brock., *Ar. Litt.*, II, p. 237, 18).

³ Un 'Ali as-Sanhuri ($\dagger$ 1484) est cité par Brockelmann, *Ar. Litt.*, II, p. 238, comme ayant commenté l'Agurumija : ce n'est évidemment pas le même.

⁴ Cet ouvrage n'est pas cité dans Brockelmann.

⁵ Cf. Brockelmann, *Ar. Litt.*, II, p. 150.

⁶ La *Risala fi 'ilm al-bayn* d'As-Sabhan $\dagger$ 1792 (Brockelmann, *Ar. Litt.*, II, p. 288).

⁷ C'est une glose à l'ouvrage dont il est question dans la note 13 de la page précédente.

⁸ Commentaire de l'ouvrage de Aboul Faül Iyad as-Sabî ($\dagger$ 1149) intitulé *as-Sifa fi tarîf houqûq al-Mustafâ* (Brockelmann, *Ar. Litt.*, I, p. 369).

⁹ Ibn Abî Gamra al-Azdi $\dagger$ 1276. C'est un abrégé de Bokhari. Brockelmann (*Ar. Litt.*, I, 159) cité parmi les extraits de Bokhari le *Qam an-nihaja* d'Ibn abî Gamrah et n° 3 le *Muhtasar* de ben abî Hamza (inconnu par ailleurs : lisez sans doute ben abî Gamrah).

¹⁰ Le *Lawaqih al-anwar* de Sutanî ($\dagger$ 1565) (Brockelmann, *op. cit.*, II, p. 357).

¹¹ Abd ar-ra'ouf al-Munawwî $\dagger$ 1545 (Brockelmann, *op. cit.*, II, p. 306, n° 14).

شجّات في درسه يعنى بها الجنّ الحاضرين دروسه لا يفهمها الحاضرون من الانس اه وكان والده ابو الحسن يسأله الشيخ الرملى في مسائل الغيبة سأله مرة هل الركعتان اللتان قبل الظهر افضل ام الركعتان اللتان بعده فقال له اذا قلنا بأن التابع يشرف بشرف المنبوع فالركعتان اللتان بعده افضل ولانّ للحسن رضى الله عنه تفسير جليل موجود بكتيبة السادات الوفاكية وله شرح على منهاج الشيخ النوى ولولده سيد محمد ايضا مؤلفات جليلة منها كتاب في التاريخ لم يكن في كتب التاريخ احسن منه والله اعلم

Cette biographie se trouve en tête du *النبي المختار* من مناقب آل بيت النبي المختار. 1 vol. in-8°, Safar 1317 de l'hégire. En marge est l'ouvrage de Moḥammad al-Sabban⁽¹⁾ : *اسعاف الراغبين في سيرة المصطفى وفصائل اهل بيته الطاهرين*.

Ce volume renferme les vies de Mahomet (1-46), abou Bekr (46-53), 'Omar ibn al-Khaṭṭab (53-62), 'Oṭman ibn 'Affan (62-68), 'Ali ibn abi Ṭalib (68-91), Moḥammad ibn al-Ḥanafiyyah (91-98), Ḥasan (98-111), Ḥosein (111-122), 'Ali Zain al-'abidin⁽²⁾ (122-127), son fils Moḥammad al-Baqir⁽³⁾ (127-129), Dja'far⁽⁴⁾ al-Ṣadiq (129-132) et son fils Mousa⁽⁵⁾ al-Kāzim (132-135), 'Ali⁽⁶⁾ al-Riḍa (135-143), Moḥammad al-Gawad⁽⁷⁾ fils du précédent (143-146), 'Ali⁽⁸⁾ al-Hadi son fils (146-147), al-Ḥasan al-Khalīṣ⁽⁹⁾ fils d'Ali al-Hadi (147-149) et son fils Moḥammad⁽¹⁰⁾ ibn al-Ḥasan al-Khalīṣ (149-153), membres de la famille du Prophète enterrés au Caire (153-155), Sayyida Sukaina bint al-Ḥosain (155-156), Sayyida Roqayyah⁽¹¹⁾ fille de l'imam 'Ali (156-157), Moḥammad al-Mourtaḍi al-Ḥosaini (157-162), Sayyida Zainab, fille de l'imam 'Ali (162-164), Sayyida Faṭimah, fille d'Ḥosain (164-167), Sayyida Ṣafiah (166), Sayyida 'Aḥab, fille de Dja'far al-Ṣadiq (167), Sayyidah Nafisa⁽¹²⁾, fille de Ḥasan Al-anouar (167-172), Ḥasan Al-anouar, son

⁽¹⁾ Cf. BROCKELMANN, *Ar. Litt.*, p. 288, n° 19.

Cette édition est à ajouter.

⁽²⁾ Cf. IBN KHALLICAN, trad. de Slane, II, p. 209.

⁽³⁾ *Ibid.*, II, p. 579.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, I, p. 300.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, III, p. 463.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, II, p. 212.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, II, p. 580.

⁽⁸⁾ *Ibid.*, II, p. 214.

⁽⁹⁾ *Ibid.*, I, p. 390.

⁽¹⁰⁾ *Ibid.*, II, p. 581.

⁽¹¹⁾ Sur sa chapelle, cf. RAVAISSE, *Sur trois mihrabs en bois sculpté, Mémoires présentés et lus à l'Institut égyptien*, Le Caire, 1889, t. II, p. 651 et seq.

⁽¹²⁾ IBN KHALLICAN, III, p. 574; RAVAISSE, *op. laud.*, p. 565.

frère (172-173), Zaid, fils d'Ali Zain al-'Abidin (173-175) et son fils Ibrahim (175), Hosain abou 'Ali connu sous le nom d'abou 'L-'Ala al-Hosaini (175-176), Tabataba (176-179), Sayyida Faṭimah, fille d'Ali al-Rida (179-182).

Ensuite il est question des quatre imams : abou Hanifah (182-185), Malik ibn Anas (185-191), 'Abd Allah Moḥammad ben Idris al-Chafi' (191-199) et Ahmad ibn Hanbal (199-202).

La fin de l'ouvrage est consacrée aux quatre *aqṭāb* : Ahmad ibn al-Rifa'ī (203-206), 'Abd al-Qādir al-ġilī (206-210), Ahmad al-Badawī (210-214) et Ibrahim al-Dasouqī (214-216), et se termine par les vertus de Abou'l-Hasan al-Chadīlī.

Aux ouvrages de Moḥammad al-Amin ben Faḍlallah ben Muḥiballah ben Muḥibb ad-din al-Muḥibbi aš-Šamī¹ (1651-1699), il faut ajouter son *Liere sur les duels de la langue arabe*, dont un manuscrit, probablement unique, se trouve à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Voici la préface (fol. 1-2) de cet ouvrage :

بسم الله الرحمن الرحيم

لمبدع النشائي حمد وشكراً لا يبرحان دائمى وعلى حبيبته سيد الكونين صلاة وسلام عدد
انفاس ما بين الحافقين وعلى آله الكرام واخص منهم العجى والحسنين واعجابهم العظام وامير منهم
الشيخى والحقتين وعليهم الحكمة والرضوان ما دام العصرا والجديدان وكر الملوأ والغنيان وبعد
فيقول الفقير المعترف بالعجز والتقصير محمد الامين بن فضل الله جعل الله لها لسان صدق في
الاخرين وانزلها حظيرة القدس مع خلسة الناجي لما اتممت كتابي فيما يعول عليه في المضان
والمضان اليه عن لي ان لقه كتاب عجيب في نوى المثني الجاردين على الحقيقة والتغليب لكال
الارسطا بين الانبي وان كان في الاكثر بعدان من المتباينين نجاء محمد الله كما ترتضية الوداء وان
كان بنحطه من دواء لايقبل الدواء فاذا ساعد القدر سار مسير النمس والغر اللهم حقق هذه
النعمة واكفى امر الحسدة في نيل هذه المنية وقد سميت مجنى الجنى في تميز نوى المثنيين
ورسبه على مقدمة وفصلين وتمتني في المضان والمضان اليه من كاد النوعين وجعلته هدية

¹ Cf. BROCKELMANN, *Ar. Litt.*, II, p. 293.

vrage indiqué dans les notes additionnelles : toutefois M. Brockelmann n'en donnant que le titre, sans même donner une idée du contenu, ma notice ne sera pas dépourvue d'utilité.

Voici la courte préface de l'ouvrage en question :

رب يسر لى الاساد ابو العرج على بن الحسين بن هندو رحمة الله عليه سأل الصديق الانير
والحبيب للطير ابو منصور ابراهيم بن على دنورا من كثر الله فضله كما وصل بالادب حبله ان
انت من كلمات الفلاسفة اليونانيين ما يجرى مع الامثال السواثر ويدخل في حيز النوادر دون
ما بعد من عامض الفلسفة ويحصل معناه بعد الكلفة جمعت من شواردها ما ساعد عليه الوقت
واسكنته الحفظ فاستكثر الى ثلثية وشافيا خفيه بما يحلجه فترجمت الكتاب بالكلم الروحانية
من الحكم اليونانية مؤملا ان يطابق اللفظ المعنى ويتوارد الاسم المسمى بتوفيق الله

Les Grecs dont Abou-l-Farag reproduit les maximes sont les suivants¹ :

افلاطون (8) ارسطوطاليس (65) سقراط (78) محاورات جرت بين ارسيجانس وسقراط (88) اوميرس
الشاعر (90) الاسكندر (91) باسليموس الملك (95) فيثاغورث (97) بقراط الطبيب (99) جالينوس
(100) ديمستانس للطيب (100) زينون (101) ديقوميس (102) فيلمون الملك (102) نوموس (103)
كسانوقانس (103) فودس ملهى الاسكندر (103) فلطين مزاح الاسكندر (104) اخرسيمس
الصقلى (104) ديمسطلس (104) ديوجانس الكلبي (105) اكسيس (113) اخوليس (114)
اكسيمس (114) فندروس (114) سولون (115) ديموقريطس (116) قراطس الحكيم (117)
ايغانيموس (117) انيدرس (118) دوقوديس (118) سيمونيدس الشاعر (119) فيلى (120)
سيافيدس السكيت (120) طارس (123) حادافرن (123) بادريوس للطيب (123) سطيحوس (123)
سناطونيوس (124) بطولامس (124) بطليحوس (124) اناقراطس (125) بياس (125) ابافيتاغورث
(125) افرسيس (126) فورنيس مزاح الاسكندر (126) افليدس (127) ثاوفريطس (127)

Cet ouvrage, comme on le voit, relève de la littérature gnomique. Ce genre littéraire est largement représenté dans la littérature syriaque, où l'on trouve des collections de sentences morales et philosophiques attribuées à Pythagore².

¹ Je reproduis les noms tels que les donne l'édition; leur restitution demanderait des recherches assez longues dans les littératures grecque et syriaque, recherches qu'il ne m'est pas possible de faire en ce moment.

² Dans LACABE, *Analecta syr.*, p. 195-

201, et pour cette littérature en syriaque, cf. RUBENS DUVAL, *La Littérature syriaque*, 1 vol. in-8°, Paris, 1900, p. 269 et seq., *Recueil de sentences de Pythagore*, par ROMANS, publié par ZOTENBERG, *Journal asiatique*, 1876, VIII, p. 425.

à Platon ⁽¹⁾, à Theano ⁽²⁾, à Psellus, Théocrite, Anaxagore, Protagoras ⁽³⁾, Ménéandre ⁽⁴⁾, au pape Sixte (le philosophe Sextus) ⁽⁵⁾ ou à d'autres philosophes ⁽⁶⁾. De ce genre relèvent les dialogues supposés tels que le dialogue de Socrate avec Erosthophos sur l'âme ⁽⁷⁾.

Du syriaque ces sentences sont passées dans la littérature arabe; on en trouve un certain nombre dans le *Recueil de proverbes arabes* ⁽⁸⁾ publié par Scaliger et Erpenius, dans le tome III du *Recueil de proverbes* publié par Freytag, et dans l'*Histoire des médecins* d'Ibn abi Osaibia'h ⁽⁹⁾. Cet auteur, dans ses biographies de Pythagore, de Socrate, de Platon et d'autres philosophes, rapporte un certain nombre d'apophthegmes qui leur sont attribués. Il en a emprunté une partie au premier livre de l'*Histoire philosophique de Porphyre*, d'autres sont tirées de divers ouvrages de al-Mobassir ben Fâtik al-Amiri (abou-l Wafa) qui écrivait vers 1053 ⁽¹⁰⁾ son *Mokhtir al-hikam wa mahasin al-kilam*. Il a encore écrit le *كتاب البداية في المنطق* et un *كتاب في الطب*; Hounain, fils d'Ismaq al-Ibadi, † 873, avait aussi, selon abou Osaibia'h, composé un *Recueil d'aphorismes des philosophes* dont un passage est cité dans Abou Osaibia'h ⁽¹¹⁾.

⁽¹⁾ SACHAU, *Inedita syriaca*, p. 66-70; RENAN, *Journ. asiat.*, 1852, XIX, p. 308.

⁽²⁾ SACHAU, *Ined. syr.*, p. 70.

⁽³⁾ SACHAU, *Ined. syr.*, p. V-VII.

⁽⁴⁾ LAND, *Anecdota syr.*, t. I, texte, p. 64; trad., p. 158, 2° recueil SACHAU, *Ined. syr.*, p. 80; R. DUVAL, *Litt. syr.*, p. 266.

⁽⁵⁾ P. DE LAGARDE, *Analecta syr.*, p. 2-31; texte grec publié par Elter en 1892.

⁽⁶⁾ Cf. DUVAL, *Litt. syr.*, p. 265; autre recueil GUIDI, *Rendiconti d. R. Acc. dei Lincei*, 1886, p. 554-556; les premiers chapitres du livre de Bar-Hebraeus publiés par Budge *The laughable stories collected by Bar-Hebraeus*, renferment des sentences des philosophes grecs, indiens, etc.

⁽⁷⁾ *Analecta syr.*, p. 158.

⁽⁸⁾ *Procerbiorum arabic. centuriæ duæ*, Lugd. Bat., 1614.

⁽⁹⁾ Cf. les extraits traduits dans le *Journ. asiat.*, 1856, VIII.

⁽¹⁰⁾ Cf. BROCKELMANN, *Ar. Litt.*, I, p. 459; biogr. dans abou Osaibia'h, *Journ. asiat.*, 1856, VIII, p. 176-177.

⁽¹¹⁾ *Journ. asiat.*, 1856, VIII, p. 183-188. M. Derenbourg, dans son catalogue des *Manuscripts arabes de la collection Schefer* (*Journal des Savants*, mars-juin 1901, section XXVIII, p. 62 du tirage à part) indique le manuscrit 5964 comme contenant des sentences «de Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Alexandre d'Aphrodite (sic! corrigez d'Aphrodisias), Diogène, Solon, Anaxagore, Diaphratos (?), Hippocrate, Galien, Homère, Hermès, Zenon, Thalès; Ptolémée, Aristippe, Archimède, Zosian, Bouzourg-mihir.» Je n'ai pu consulter le travail de M. Derenbourg, *Les traducteurs arabes d'auteurs grecs et l'auteur musulman des aphorismes des philosophes* (*Mélanges.... Henri Weil*), 1898, Paris, p. 117-124 où l'auteur discute la question suivante : «Ces aphorismes sont-ils tirés du grec

Le recueil d'Abou'l Farag ben Hindou paraît être un des recueils les plus considérables de sentences attribuées à des sages grecs; j'en donnerai un certain nombre d'extraits.

DIALOGUE DE SOCRATE ET D'ARSIGÈNE ¹ (ARISTOGÈNE).

Arsigène dit un jour à Socrate : « Ma substance est voisine de ta substance, donne-moi donc quelques avis courts ». Socrate lui répondit : « Si je vois que la brièveté puisse t'être profitable, je ne te refuserai pas ce qui pourra t'être utile. — Eh bien! dit Arsigène, fais-en l'épreuve par quelques questions. » — Socrate lui dit : « Parle la nuit là où il n'y a pas de nids de chauves-souris ². — Tu veux dire, philosophe, répondit Arsigène, que je dois méditer dans la solitude et dans la recherche de la vérité, éloigner mon âme de l'aspect des choses sensibles. — Remplis, dit Socrate, le vase de parfum ³. — C'est-à-dire, répondit Arsigène, dépose dans ton esprit la clarté et l'intelligence. — N'excède pas, dit Socrate, la mesure de la balance ⁴. — Tu veux dire par là, dit Arsigène, que je ne dois pas dépasser la vérité. — N'attise pas, dit Socrate, le feu avec un couteau ⁵. — En d'autres termes, dit Arsigène, n'augmente pas la colère de celui qui est irrité. — Prends garde, dit Socrate, au lion qui n'a pas quatre pieds ⁶. — Tu veux dire, dit Arsigène, que je dois prendre garde au roi. — Quand tu es mort, dit Socrate, ne sois pas une fourmi ⁷. — En d'autres termes, dit

directement? Sont-ce des pastiches ou des inventions pseudonymes? A mon avis, ces aphorismes, comme je l'ai dit plus haut, ont été en partie traduits du grec en syriaque (on en trouvera la preuve plus loin), mais peu à peu on a attribué à un auteur les sentences d'un autre; on a composé ou traduit des textes supposés et du syriaque ces recueils sont passés en arabe, à diverses époques.

¹ Texte, p. 88.

² Cf. le texte syriaque dans *Journ. asiat.*, 1876, VIII, p. 440, n° 8 (Scaliger, n° VIII, Freytag, 2759, et abou Osaïbiah) dans *Journ. asiat.*, 1856, VIII, p. 317.

³ Abou Osaïbiah (*J. asiat.*, 1856, VIII, 317).

⁴ En grec ζυγόν μὴ υπερβαίνειν attribué à Pythagore; de même en syriaque, *Journ. asiat.*, 1876, VIII, p. 464; abou Osaïbiah l'attribue à Socrate avec la même rédaction que notre texte لا تجاوز الميزان.

⁵ Le texte imprimé est fautif لا تضيئ نار بالسكين, lire بالسكين, en grec πυρ φεγγαζον μὴ σκιδρύνειν, attribué à Pythagore; en syriaque de même, *Journ. asiat.*, 1876, VIII, p. 445; le syriaque et Osaïbiah l'expliquent différemment.

⁶ En syriaque (Pythagore), *Journ. asiat.*, 1876, VIII, n° 21, p. 467; en arabe Scaliger, 29 et Freytag, 2528, au lieu de sultan, l'expliquent par «homme méchant».

⁷ En syriaque, *Journ. asiat.*, 1876, VIII, p. 448. Le texte imprimé donne لا تعنى الذخائر لا تعنى الخسومات من الغنائم, ce qui n'a pas de sens; le texte d'abou Osaïbiah donne لا تعنى ذخاير الناس, il faut lire avec Zotenberg لا تقنى «n'acquies pas»; Sauguinetti (*Journ. asiat.*, 1856, VIII, p. 317) traduit : « Dans le temps de sécheresse pour ta propre personne لا آمنك, ne divulgue pas les trésors du sentiment », ce qui n'a pas de sens. Zotenberg a corrigé en لا آمنك et sa conjecture est confirmée par notre texte.

Arsigène, quand tu as dompté ton âme, en tuant les passions, n'acquiers pas les trésors sensibles des choses périssables. — Ne sois pas, dit Socrate, un cheval avec tes amis et ne dors pas sur la porte de tes ennemis ¹. — Tu veux dire, répondit Arsigène, que je ne dois pas être orgueilleux avec mes amis, ni vivre dans une sotte tranquillité, tant que durera cette vie périssable. — En aucun temps le printemps n'est éloigné, dit Socrate ². — Autrement dit, répondit Arsigène, rien ne t'empêche en tout temps d'acquérir la vertu. — Frappe, dit Socrate, le cédrat avec la grenade ³. — Tu veux dire, répondit Arsigène, cache ta façon d'agir interne, au moyen de ta façon d'agir extérieure, comme celui qui enterre une pierre précieuse dans la poussière, de peur qu'on ne la lui vole. — Celui qui sème dans le noir, dit Socrate, moissonne dans le blanc ⁴. — C'est-à-dire, répondit Arsigène, que celui qui fait une bonne action dans ce monde de ténèbres, Dieu le récompense dans le monde de la lumière. » (Fin.)

On dit à Socrate : « On t'a nommé devant un tel, il ne te connaît pas. — C'est, répondit-il, un malheur pour lui, de ne pas me connaître, et c'en est un pour lui que je ne le connaisse pas, mais la connaissance d'un homme bas n'a pas d'intérêt pour moi. » On lui demanda : « Qu'y a-t-il de plus tranchant qu'une scie ? — La médiancée », dit-il. — Ayant vu une femme pendue à un arbre, il s'écria : « Plût au Ciel que tous les arbres portassent des fruits semblables ». — Socrate vit un homme qui lançait des flèches, mais toutes s'égarèrent à droite et à gauche, sans qu'aucune atteignit le but. Il se plaça sur le but en disant : « Je ne crains pas que quelque flèche m'atteigne » ⁵, ou, selon un autre récit : « Je crois que cet endroit est celui où on est le plus en sûreté ». — Ayant vu un chasseur qui achetait quelque chose à une belle femme, Socrate lui dit : « Ton métier ne te servira de rien, car voici un piège dans lequel tu pourrais bien tomber, prends-y garde ».

¹ من كلام افلاطون

Les avarès pardonnent les plus grandes offenses plus facilement qu'ils ne font le

¹ Cette sentence est différente du syriaque (*Journ. asiat.*, 1876, VIII, p. 449) : « Ne sers pas de cheval à ton ami pour ne point l'abaisser ».

² De même abou Osaïbia'h, *Journ. asiat.*, 1856, VIII, p. 318, n° 8.

³ En syriaque, *Journ. asiat.*, 1876, VIII, p. 450, mais l'explication du syriaque et de l'arabe de Scaliger, n° 33, est toute différente :

« C'est-à-dire place la science dans ton cœur ».

⁴ Abou Osaïbia'h, *Journ. asiat.*, 1856, VIII, p. 319, n° 12 : « Ensemence avec le noir et moissonne avec le blanc », c'est-à-dire « sème avec les pleurs et récolte avec la joie ».

⁵ Le texte porte اخطى, lisez اخطى. Ce trait est attribué, si je ne me trompe, à Diogène, dans les littératures classiques.

(⁶) Texte arabe, p. 38.

plus léger bienfait. — L'homme généreux profite de ce qu'il est seul avec le prince pour songer à toi plutôt qu'à lui-même et pour rappeler au prince ce qu'il t'a promis de lui rappeler; l'homme vil en profite pour lui-même.... Il a dit : Ce monde périssable est semblable à une caverne obscure et profonde ^١ au sommet de laquelle se trouve une ouverture par laquelle entre un peu de lumière, de sorte que les endroits voisins de cette ouverture sont mieux éclairés que les endroits plus éloignés. Là vivent une réunion de gens qui achètent, vendent et forment une société; ils sont accoutumés à ces ténèbres et emploient des mesures dont la plupart sont fausses et une monnaie de mauvais aloi. Un des habitants de cette caverne eut l'idée de monter vers l'endroit d'où venait la lumière, et de voir ce qui la produisait; il grimpa par des endroits escarpés et, avec de grandes fatigues, parvint à s'approcher de l'ouverture, sans toutefois pouvoir l'atteindre; il vit seulement la lumière devant lui. Il avait avec lui quantité de deniers de ceux que l'on regardait comme excellents dans la caverne, et qui avaient cours comme une monnaie sur la valeur de laquelle il n'y a pas le moindre doute. Les ayant examinés à la fin de son ascension, il en trouva de bons et de mauvais, il les sépara, redescendit et montra les bons aux monnayeurs de la caverne : ils les reconnurent comme bons, puis il leur montra les mauvais et leur demanda leur avis, mais ils le traitèrent d'ignorant et lui dirent qu'il n'y avait aucune différence entre eux. Il leur dit, en se moquant, qu'il ne doutait pas qu'ils ne fussent mauvais : « Comment cela, lui dirent-ils, et quelle en est la preuve? — C'est que je les ai examinés à cette lumière », répondit-il en l'indiquant du doigt. — L'habitant de la caverne, piqué, refusa d'admettre ses raisons et le traita de menteur. D'autres gens de la caverne montèrent vers la lumière; quelques-uns, trouvant l'ascension trop rude, y renoncèrent; d'autres montèrent jusqu'où il était allé et reconnurent qu'il avait raison. Il se forma trois partis dans la caverne : ceux qui ne songèrent plus à ce qu'avait dit celui qui avait fait l'ascension et continuèrent, comme leurs ancêtres, à ne pas douter du bon aloi de l'argent : ce sont les gens qui suivent l'opinion (تقليد) et ne se départent pas de ce qu'on leur a dit; d'autres, qui disputèrent avec l'ascensionniste : ce sont les partisans de la controverse qui sont faibles pour la recherche et forts pour la discussion; d'autres enfin qui suivirent l'ascensionniste à cause de ce qu'ils avaient vu; ce sont les sectateurs de la raison qui s'y élèvent grâce aux prémisses et aux conclusions, qui voyagent à la recherche des choses intellectuelles et ne regardent pas la recherche de la vérité comme une chose fatigante.

^١ بعيدة المنكسر. sur ce sens de بعيد, cf. le portrait du prophète qui était بعيدة المهوى.

(¹) من كلام طالس

On dit à Thalès : « Méandros est mort ». C'était son maître : « Malheur à moi, dit-il, j'ai perdu la meule à aiguiser de mon esprit ».

من كلام حازافرن

On lui dit : « Tu es de basse extraction. — La rose, répondit-il, sort des épines, et cela ne lui nuit en aucune façon. »

من كلام سطايجونس

On lui dit : « Homère est souvent menteur ». Il répondit : « On demande à un poète seulement un langage beau et agréable; quant à la vérité, on ne l'exige que des prophètes, sur eux le salut ».

(²) من كلام افراطس

Il trouva deux gardes dormant, au moment de leur faction, et les tua, puis il ajouta : « Je les ai laissés tels que je les ai trouvés ».

من كلام ايباس

Bias a dit : « Les envieux sont à eux-mêmes leurs propres scies ». L'auteur de l'ouvrage dit : « C'est-à-dire qu'ils se font périr eux-mêmes et se déchirent par leur envie », et par là Bias a désigné la qualité de trancher portée à son plus haut degré, car la scie coupe ce que ne peuvent couper ni le couteau ni le glaive ». Et un poète a dit excellemment sur ce même sujet :

« Sois patient à l'égard des maux que te causent les envieux; la patience sera pour eux un poison mortel. Il en est d'eux comme du feu qui se dévore lui-même, s'il ne trouve rien à dévorer. »

(³) من كلام افرسيبس

On dit qu'il s'embarqua sur un navire et qu'en pleine mer il dit aux matelots : « Quelle est l'épaisseur du bois de ce navire? — Deux doigts, lui répondit-on. — Ainsi, dit-il, entre nous et la mort il n'y a qu'un espace de deux doigts. » — On demanda à quelqu'un : « Pourquoi un tel se teint-il la barbe? — C'est, dit-il, de peur qu'on n'exige de lui la sagesse des vieillards. »

(¹) Page 133 du texte. — (²) Texte, p. 125. — (³) Texte, p. 126.

من كلام سيمونيدس الشاعر

Ayant vu un jeune homme qui se tenait toujours silencieux, Simonide lui dit : « Jeune homme, le silence ne convient qu'aux statues, mais il convient aux hommes de parler ». — On lui dit : « Quand cesseras-tu de louer Qaroun ? » — « Quand il cessera ses bienfaits », répondit-il. — Ayant vu un athlète qui se glorifiait, il lui demanda : « Triomphes-tu d'un adversaire plus fort que toi, ou égal à toi, ou plus faible que toi ? — De celui qui est plus fort que moi, répondit l'athlète. — Tu mens, lui dit Simonide. — Alors de celui qui est mon égal. — Tu mens encore, car s'il est ton égal, le combat ne peut finir. — Alors de celui qui est moins fort que moi. — Mais, dit alors Simonide, n'importe qui en fait autant. » Un homme l'invita à dîner chez lui, mais il ne trouva pas chez lui de quoi dîner. « Tu ne m'as pas invité à dîner, tu m'as simplement empêché de dîner chez moi. » — Je suis, lui dit quelqu'un, en proie à des insomnies perpétuelles, que je m'asseye, que je marche, que je me lève ou que je m'étende sur le dos. — Alors, répondit-il, il ne te reste qu'à essayer de la pendaison ». — Quelqu'un a dit : « La précipitation est la chaîne des paroles ».

من كلام ديمستانس للطبيب^١

Démosthène l'orateur a dit : « Il faut que le bienfaiteur tâche d'oublier de suite son bienfait, et que celui qui l'a reçu en ait la mémoire sans cesse présente à son esprit ». L'auteur du livre dit : « On a dit au sujet de Yahya ibn Faql :

« Il oublie les bienfaits dont il a comblé les hommes, mais il n'oublie pas ce qu'il a promis. »

Démosthène a dit : « Chaque homme a deux besaces : l'une devant lui, l'autre derrière lui; la première est pleine des défauts d'autrui, la seconde des siens propres, c'est pourquoi ceux-ci lui échappent, tandis qu'il voit ceux d'autrui »^٢. — On lui demanda : « Qu'est-ce que l'homme ? — C'est, répondit-il, un feu que le vent entoure de tous côtés ». Lorsque Alexandre se fut emparé de la ville où se trouvait Démosthène, il le trouva endormi à l'ombre d'un arbre et lui donna un coup de pied. Démosthène s'éveilla effrayé et se mit sur son séant : « Lève-toi, sage, lui dit Alexandre, ta ville est prise. — Prendre une ville, répondit Démosthène, est une chose qui n'est pas à blâmer chez un roi, c'est là leur manière d'agir, mais donner un coup de pied, c'est se conduire comme un âne; tâche donc d'agir conformément à la nature d'un roi, et évite d'agir contrairement à celle des ânes. »

^١ Texte, p. 119. — ^٢ Lisez sans doute هيارون - Hieron. — Texte, p. 100. — Cf. *Epistola Esopica*, édit. Halm, fable 359, *ἠῶπις ὄναρ*.

On dit à Socrate : « Que ta pauvreté est grande ! — Si tu connaissais la pauvreté, répondit-il, la compassion que tu aurais pour toi t'empêcherait de t'apitoyer sur Socrate. » (Par ce mot de *pauvreté*, Socrate voulait désigner l'ignorance qui est la pauvreté de l'âme.) Il a dit : « Le remède de la colère est le silence » et encore « Ce qui nuit le plus à l'homme, c'est d'être content de lui-même, car il ne peut plus arriver au but qu'il doit atteindre. » — L'erreur de l'ignorant n'existe pas (parce que c'est la sagesse et que l'ignorant ne la cherche pas, et par suite ne peut la trouver). — Les biens du savant le suivent partout où il va (ces biens sont sa science). — Le repos des sages est dans la découverte de la vérité, celui des gens vils dans la trouvaille des choses futiles. — Celui qui possède la sagesse et s'afflige de la perte de l'or ou de l'argent est semblable à celui qui a recouvré la santé et s'afflige de la perte de la maladie, car le fruit de la sagesse est la santé et le bonheur tandis que l'or et l'argent ne causent que la douleur et le mal. — On lui dit : « Des gens se préparent à t'attaquer demain. — S'ils le font, dit-il, ils verront demain ma patience à supporter leurs coups ». — Il y avait chez les Grecs un athlète qui était toujours vaincu, et qui se fit médecin : « Maintenant, dit Socrate, il renverse tout le monde ». — Une femme sortit après s'être parée. « Tu sors, lui dit Socrate, pour que la ville te voie, et non pour voir la ville. » — Voyant une femme qui s'affligeait de sa mort, il lui dit : « De quoi pleures-tu ? — De te voir injustement condamné à mort. — Faible d'esprit, lui dit-il, aimerais-tu mieux que je fusse condamné justement ? » — Comme Socrate était assis au soleil, le roi vint à passer sans qu'il se levât. Le chambellan lui donna un coup de pied : « Pourquoi agis-tu ainsi ? lui dit Socrate. — Parce que tu ne te lèves pas, en signe de respect, devant le roi. — Je ne me lève pas, dit Socrate, devant l'esclave de mon esclave. » Le roi lui demanda : « Comment sais-tu que je suis l'esclave de ton esclave ? — Nobéis-tu pas, lui demanda Socrate, à ta passion et à ta colère ? — Oui, dit le roi. — Eh bien ! tous deux sont mes esclaves ; tu es donc l'esclave de mon esclave », etc.

À la page 131, l'auteur donne quelques fables.

J'en donne la traduction parce qu'elles peuvent servir pour l'histoire de la transmission des fables grecques aux Arabes.

Le renard reprocha à la lionne de ne mettre bas qu'un petit durant toute sa vie : « Sans doute, dit-elle, mais c'est un lion ⁽²⁾ ».

¹ Texte, p. 78. — ² *Fabulæ Æsopicae*, édit. Halm, 1 vol., Teubner, Leipzig, 1889, fable 240.

On dit qu'un loup ayant avalé un os, chercha quelqu'un pour le soulager. Il alla trouver la grue et lui promit un salaire pour qu'elle retirât l'os de son gosier. Elle enfonce sa tête dans la gueule du loup et retira l'os avec son bec, puis elle réclama son salaire. « N'est-ce pas assez, lui dit le loup, d'avoir enfoncé ta tête dans ma gueule et de l'avoir retirée saine et sauve? Faut-il encore que tu demandes un salaire? ⁽¹⁾ »

Un chevreau était sur une terrasse; un loup passant, le chevreau se mit à l'insulter. « Ce n'est pas toi qui m'insultes, dit-il, mais l'endroit où tu te trouves ⁽²⁾ ».

Une vipère dormait sur un fagot d'épines, un torrent les emporta. Un renard les ayant aperçus, s'écria : « A un tel navire voilà bien l'équipage qui convenait ⁽³⁾ ».

Un renard voulant monter sur un mur, s'accrocha à une ronce qui le piqua à la patte; comme il se blâmait, la ronce lui dit : « Renard, tu as eu tort de t'accrocher à moi, car j'ai l'habitude de m'accrocher à tout ⁽⁴⁾ ».

On dit à un paysan : « Pourquoi ne pas t'enrôler? Tu es solide. — C'est, dit-il, que je vois que le temps se tue les paysans, tandis que je vois des milliers de soldats périr dans une seule heure. »

M. Wolff a publié en 1872 sous le titre de *كتاب احوال القيامة*, *Muhammedanische Eschatologie*, un ouvrage dont on ne connaît ni le nom de l'auteur, ni l'époque à laquelle il a été composé. « Ce qui est certain, dit M. Wolff, c'est que cet ouvrage est d'une époque récente, comme le prouvent les fautes nombreuses de grammaire que l'on rencontre dans les manuscrits, et que c'est un ouvrage sorti du peuple, par suite intéressant pour l'ethnopsychologie, car il nous montre comment l'imagination populaire a donné carrière à sa fantaisie dans cette description de l'au delà. » Ces assertions ont été répétées par M. Huart ⁵ et par M. Lucien Gautier ⁶, mais elles sont complètement erronées.

¹ *Ibid.*, fables 276 et 276 b.

² Je ne trouve pas cette fable.

³ *Ibid.*, fable 145 : εχλιδας και ελιδωπων.

⁴ *Ibid.*, fable 32 : ελιδωπων και βρωτων.

⁵ L'opuscule public et traduit par le docteur Wolff sous le titre de *Muhammedanische Eschatologie* est une œuvre de date récente. — C. HUART, *Le livre de la création et de l'histoire*, t. II, p. viii.

⁶ « Ce traité est une œuvre de date récente, d'un auteur inconnu... Cet écrit, sorti du peuple

et destiné au peuple, offre un grand intérêt pour l'ethnopsychologie, comme le fait à juste titre remarquer son traducteur. L'ouvrage que nous publions et celui que M. Wolff a fait connaître ne risquent pas de faire double emploi. Non seulement ils ont été composés à plusieurs siècles d'intervalle, mais il y a entre eux la différence qui sépare l'œuvre d'un savant d'un écrit anonyme et populaire. » *La perle précieuse de Gassat*, publié et traduit par M. Lucien Gautier, 1 vol. in-8°, 1878, Genève, p. vii.

C'est faire preuve de peu de connaissance de la société orientale, que de croire qu'un tel ouvrage est le fruit de l'imagination populaire. En fait de productions véritablement populaires, je ne connais que les recueils de contes et de chansons, tels que ceux de Spitta bey ou de Schäfer. Mais un ouvrage où le *Coran* est cité à chaque page, où l'on fait appel à chaque instant à la tradition, où les noms de Ka'b al-Ahbar, d'Abou-Hanifa, d'Anas ibn-Malik, d'Ibn 'Abbas viennent à l'appui de telle ou telle opinion, dépasse trop le cercle de connaissances qu'on est en droit de supposer à un homme du peuple, pour qu'on puisse voir dans ce livre un ouvrage né dans le peuple et fait pour lui. Et, en fait, cet ouvrage est si peu une œuvre populaire que son auteur est l'imam 'Abd ar-raḥīm ibn Aḥmad al-Qaḍī. Il en existe un manuscrit à la Bibliothèque khédiviale du Caire⁽¹⁾ sous le titre de *دقائق الاخبار في ذكر الجنة والنار*, par le cheikh 'Abd ar-raḥīm ibn Aḥmad al-Qaḍī, une édition imprimée au Caire en 1321 de l'hégire⁽²⁾ et une traduction en tatar⁽³⁾.

Il est plus difficile de déterminer la date de composition de cet ouvrage; mais ce qui est certain, c'est qu'elle est antérieure à Hadji Khalfa⁽⁴⁾, car il cite cet ouvrage sous le même titre et en l'attribuant au même auteur, *دقائق الاخبار في ذكر الجنة والنار ترجمة عبد الرحيم بن احمد من القضاة*.

Par malheur, la date de la mort est effacée dans Hadji Khalfa.

Au reste, il est à noter que les premières pages du *Daqa'iq al-Akhbār*⁽⁵⁾ se retrouvent à quelques variantes près dans l'ouvrage de Soyouti, *الدرر الحسان في* *قد جاء في الخبر ان الله تعالى خلق شجرة ولها البعث ونعم الجنان* qui commence de même *اربعة اعصان فسمها شجرة المقيى نم خلق نور محمد صلعم في حجاب من درة بيضاء*. Mais il n'est guère possible de dire lequel des deux a copié l'autre; il peut se faire aussi qu'ils aient tous deux emprunté ce passage à un autre ouvrage. C'est là d'ailleurs le seul passage qui soit commun à tous deux.

⁽¹⁾ Catalogue de la Biblioth. khédiv., t. VI, p. 140.

⁽²⁾ كتاب دقائق الاخبار في ذكر الجنة والنار للإمام عبد الرحيم ابن احمد القاضي تابع بالمطبعة العامرة الشرقية 1 vol. in-8°. سنة 1321 هجرية.

⁽³⁾ ABD UR-RAḤIM IBN AḤMED, *Daqa'iq ul akhbār*, 1 vol. in-8°, 63 pages, Kasan, 1900.

⁽⁴⁾ HADJI KHALFA, *Lexicon bibliographicum*, éd. Fluegel, t. III, p. 233, n° 5107.

⁽⁵⁾ WOLFF, *Muhammed. Eschatol.*, p. 1-6 du texte arabe.

L'ouvrage de Murtadi, fils du Gaphiphe ¹⁾, est connu depuis longtemps, toutefois la date de sa composition est inconnue; mais il est facile de la déterminer. Le manuscrit arabe sur lequel a été faite la traduction de Vattier, manuscrit d'ailleurs perdu, portait une note finale ainsi conçue : « Cet exemplaire a esté achevé d'escrire le quatorzième jour du vénérable mois regebe, l'an neuf cent quatre vingt douze à Tèbe la noble », c'est-à-dire à la Mecque en 1584, ajoute le traducteur, ce qui est une erreur, car *طيبة* est Médine et non la Mecque. Quoi qu'il en soit, le manuscrit était antérieur à 1584.

Mais on peut remonter plus haut dans la détermination de l'époque de composition de cet ouvrage, et le traducteur P. Vattier a eu raison d'écrire dans sa préface : « Nostre autheur estoit donc, autant que ie puis coniecturer, du même pays que le Maceni, et vivait en même temps que lui, c'est-à-dire il y a plus de quatre cents ans. Car il parle, ce me semble, du sultan le Malecanele, fils d'Abubecre, fils de Job comme d'un prince régnant de son temps », et il ne fait mention d'aucun qui ait régné depuis, quoiqu'il parle de plusieurs qui ont régné auparavant. Vattier, dont la traduction a été imprimée en 1661, suppose donc que l'auteur écrivait vers 1261, et cette date est exacte, comme on va le voir.

En effet, à la page 1, on lit : « J'ay pris un beau mot, dit l'auteur de ce livre, à qui Dieu fasse miséricorde de *nostre maistre* le Prelat, le Gardien, Abutahar Achamed, fils de Mahomet, fils d'Achamed, fils d'Ibrahim, fils de Solpha, le Solphien, l'Espahanien qui temoignoit le tenir de la bouche mesme de l'apostre de Dieu, dont la mémoire soit bénite, par tradition d'une longue suite de personnages qu'il nommoit comme l'ayant ouy de la bouche l'un de l'autre. » (Il y a ici dans l'arabe plus de vingt noms propres de suite que j'ai omis de peur d'ennuyer le lecteur.) Or ceci n'est autre chose qu'un hadit du prophète dont l'isnad a été supprimé par le traducteur, et que l'auteur du livre tenait de son maître, autrement dit du cheikh, dont il suivait les leçons. Or ce maître est bien connu, c'est l'imam, le hafiz (et non le « gardien »), About-Fahir Ahmad ibn Mohammad ibn Ahmad [ibn Mohammad] ibn Ibrahim

¹⁾ L'Égypte de Murtadi fils du Gaphiphe... de la traduction de M. Pierre Vattier, 1 vol. in-16, Paris, chez Thomas Joly, 1661. Cet ouvrage

manque à BROCKELMANN, *Geschichte des ar. L.*

²⁾ Ce prince est mort en 1238.

³⁾ Note à la marge du texte.

Salafi, originaire d'Ispahan⁽¹⁾, qui vint à Alexandrie en 511 (1118) et s'y fixa pour enseigner; en 546 (1151) al-Aādil ibn as-Sallār fonda à Alexandrie un collège à la tête duquel fut placé Salafi; ce cheikh mourut à Alexandrie en 1180. Dès lors en admettant que Murtadi ait été son élève en 1180, vers l'âge de 20 ans, et qu'il soit mort à 80 ans, son ouvrage ne peut être postérieur à 1240 au maximum, mais il est vraisemblable que l'ouvrage a été écrit bien antérieurement à cette date. Ce livre appartenait à cette catégorie d'ouvrages connus sous le nom de « merveilles », comme on le voit à la page 160 : *Abrégé de la deuxième partie du livre des merveilles de l'Égypte*.

La notice consacrée par M. Brockelmann⁽²⁾ à Abu'l-Hasan 'Ali ben 'Abdallah... as-Šādili (A) mort en 1258 est inexacte en ce qui concerne le titre du premier ouvrage. Au lieu de *Al-muqqadama al-Ghazzija*⁽³⁾ lil *gama'at al-Azharija*, il faut lire عريّة avec un 'ain : *Al-muqaddimat al-'izzija lil gama'at al-Azharija*, مقدمة بکسر الدال ای متقدمة على غيرها من الكتب او مقدمة لمن يشتغل بها على غيره فهي من قدم الا لازم.

Cet ouvrage a été imprimé à Boulaq en 1321 de l'hégire, 1 vol. petit in-8°, 156 pages, texte entièrement vocalisé. En marge se trouve le commentaire d'Abd al-Magid as-Šarnubi al-Azhari (C) dont le titre est الكواكب الدرية. Cette édition est à ajouter à Brockelmann, ainsi que le commentaire.

Parmi les commentateurs de la *Risalah* d'ibn Abi Zaid, M. Brockelmann cite Abu'l-Hasan 'Ali as-Šādili † 1532 (B) « Unter dem Titel *al-fath ar-rabbani*, Leyde, 1780; Alger, 1054-1059. Auswahl aus seinem kleineren Comm. u. d. T. *Kifajet at talib* vollendet 1519. Glossen von 'Ali al-Adawi, ged. Kairo 1864, 1305, 1309. » L'identité des noms peut donner lieu à une confusion.

Abu'l-Hasan 'Ali as-Šādili a en effet écrit un commentaire sur la *Risalah* mais c'est le Šādili mort en 1258 (A); c'est ce qu'indique l'édition de Boulaq

⁽¹⁾ Cf. sa biographie dans Ibn KHALICAN, trad. Slane, t. I, p. 86, texte arabe, p. 37-39 du tome I de l'édition de Boulaq et SOVOIT, *Housn al-mohadara*, I, chap. LXII, p. 165 et II, p. 29 reproduit par MERI, *Passe-temps chronol. et histor.* traduit par Venture 1 vol., Le Caire, 1906, p. 88.

⁽²⁾ BROCKELMANN, *Ar. Lit.*, t. I, p. 449.

⁽³⁾ Il n'y a pas ici de faute d'impression, car cet ouvrage est classé au غ dans la table. Comme l'ouvrage de Brockelmann est indispensable à tous les orientalistes, c'est rendre service à la science que de l'améliorer même sur des points de détail.

susdite l'école... *... دليل سبدي* au *الحسن الشاذلي* شارح الرسالة في مذهب الامام مالك. Quant à l'Aboul-Hasan 'Ali as-Sādili (B), c'est le même que celui dont il est question au tome II, p. 316, sous le nom de Aboul Hasan 'Ali... al-manufi al-misri as-Sādili. M. Brockelmann ne cite sous ce dernier nom que les deux ouvrages suivants, sans aucun renvoi :

1° *Manasik*, 2° *Tuhfat al-muṣallī 'ala madhab al-imam Malik*. Voici l'indication de ses autres ouvrages telle qu'elle est donnée dans la *Hachija* de 'Ali al-Adawi : 1775, 2 vol., Le Caire, t. I, p. 4.

اعلم ان للسارح شرحاً سنة على هذا الكتاب بينها الغيبي بقوله الاول غاية الاماني والثاني تحقيق الاماني والثالث توضيح الالفاظ والمعاني والرابع تلخيص التحقيق والخامس الفيض الرجائي والسادس كفاية الطالب الرباني

Ce dernier ouvrage est imprimé en marge de la *Hachija* d'al-Adawi, et voici ce qu'en dit l'auteur, c'est-à-dire Abul Hasan 'Ali al-Menufi : *لخصه من شرح الوسط والكبير على رسالة ابن ابي زيد... وممته كفاية الطالب الرباني لرسالة ابن ابي زيد القيرواني*. Les deux *charh* dont il est l'auteur seraient, selon al-Adawi, *تحقيق* et *غاية الاماني*. Al-Adawi (t. I, p. 3) donne la biographie suivante : - Abul-Hasan 'Ali ben Mohammed (trois fois) ben Khalaf al-Menufi, naquit au Caire après la prière de l'aṣr le 3 ramadān 857, étudia le *fiqh* sous plusieurs maîtres, entre autres 'Ali as-Sanhouri, la grammaire sous Kemal ad-din ibn Abi Sarif, fut élève de Soyouti et mourut le samedi 14 Ṣafar 937. La prière des funérailles fut faite à al-Azhar et il fut enseveli dans le voisinage de Bāb al-Wazīr. ذكره الغيبي.

L'ouvrage de Sādili : *Al-muqaddimat al-'izīya* a été commenté par 'Abd al-Baqi ben Yusuf az-Zargani (Brockelmann, t. I, p. 178 et t. II, p. 318, n° 10). Ce commentaire a été imprimé au Caire, 1 vol., grand in-8°, 1319 de l'hégire, en marge de l'ouvrage suivant : *حاشية العالم العلامة الحمر الحكر الفهامة الشيخ على العدوي*. Cette édition d'Abd al-Baqi est à indiquer et la *Hachija* d'al-Adawi à ajouter aux glossateurs.

Je reviens maintenant au commentaire de la *'Izīya* par 'Abd al-Magid as-Sarnubi al-Azhari (C) qui ne doit pas être confondu avec le Sarnubi (D) cité par M. Brockelmann (t. II, p. 339). M. Brockelmann les a d'ailleurs parfaitement distingués. Toutefois, je ne trouve pas 'Abd al-Magid (C) cité dans sa littérature,

si ce n'est à ce passage avec l'indication de cet ouvrage. Voici une liste de ses ouvrages :

1. كتاب شرح مختصر البخارى الشريف للإمام ابن أبى حمزة¹⁾ qu'il faut lire dans Brockelmann (t. I, p. 179, l. 6 à partir du bas) et non ibn abi Hamzah, cet auteur étant inconnu par ailleurs.
2. شرح الأربعين النووية في الأحاديث الصحيحة النبوية. à ajouter à Brockelmann, t. I, p. 396, n° IX. Et parmi les commentateurs de cet ouvrage (*al-arba'oun*), il faut ajouter à Ahmad ibn as-chaikh Higazi al-fachni une édition du Caire 1323, 1 vol., en marge de laquelle sont imprimées *السبعيات في مواعظ اليمرات* dont aucune édition n'est indiquée (Brockelmann, t. II, p. 412).
3. مختصر كتاب الشمايل الحمديه للمحافظ الترمذى.
4. ديوان خطاب مربع الحجعات.
5. ديوان خطاب مثلث الحجعات.
6. كتاب مناهج السعادات على دلائل الخيرات.

Il existe un manuscrit du *دلائل الخيرات* à la Bibliothèque de Millau (Aveyron) : c'est d'ailleurs le seul manuscrit oriental, il est d'origine magrêbine.

7. كتاب ارشاد السالك على الغيبة ابن مالك.
8. شرح تأيئة السلوك على ملك الملوك.
9. شرح حكم ابن عطاء الله السكندرى.
10. تحف العصر الجديد وخبذة الادب المغيث.
11. تقريب المعاني على رسالة ابن أبى زيد القيروانى (مذهب مالك).
12. الحسن المهيمة على متن العشماوية (مذهب مالك).

¹⁾ Est-ce l'imam abou Mohammar ibn abi Gamrah, cité par Soyouti dans le chapitre des Égyptiens renommés pour leur piété et qui est

mort en 695 de l'hégire? (Soyouti, *Houss al-Mohadera*, t. I, p. 249).

Ces ouvrages sont donnés comme imprimés à la dernière page de l'édition de l'*Uzja* de 1321. Les ouvrages suivants sont donnés comme devant paraître :

- | | |
|--|-------------|
| 13. كذب مختصر الصحیح والحسن من الجامع الصغير المحتوی على ثلاثة آلاف من حديث البشير النذیر. | |
| 14. كتاب دلالة السالك على اقرب المسالك (cf. Brockelmann. t. II, p. 353) | } مذهب مالك |
| 15. كتاب مناهج التسهيل على متن سيدى خليل | |
| 16. كتاب مناهج التيسير على مجموع العلامة الامير | |

Les deux ouvrages suivants sont dus au cheikh **علي الحسيني** عبد الحيد بن علي الحسيني الشافعي السنتيمهي qui paraît avoir vécu vers le commencement du XIX^e siècle : le premier porte le titre de **كتاب فتح الملك المآجد في فضل بناء المساجد** 1 vol. in-8^o. 43 pages. Le Caire, 1315 de l'hégire : en marge est imprimé un autre ouvrage du même cheikh. **كتاب معرفة مواقيت الصلاة بالافحام**.

Le premier ouvrage est divisé en quatre chapitres.

CHAPITRE PREMIER. — *Sur l'excellence de la construction des mosquées et les questions qui s'y rapportent.*

La construction des mosquées est une chose recommandée, conformément à ce que l'on rapporte d'Abou Bekr, qu'il construisit près de sa maison une mosquée pour y prier, ce qui lui amena des avanies de la part des infidèles. Selon Anas, le Prophète a dit : « Qui bâtit une mosquée petite ou grande, Dieu lui prépare une demeure dans le paradis. La construction d'une mosquée est une des dix choses dont la récompense passe au mort quand le constructeur a en vue de s'attirer la grâce de Dieu et non la gloire. » Après une digression sur les dix œuvres dont le mérite passe au mort ¹⁾, l'auteur, après avoir rappelé le hadit du prophète susdit, rapporte l'opinion d'An-Nawawi d'après laquelle ce hadit s'applique à celui qui rebâtit une mosquée tombant en ruines : si plusieurs

¹⁾ On selon d'autres, onze : elles sont énumérées dans les vers suivants de Sayoufi :

121 مات ابن آدم ليس يجرى في عليه من خصال غير عشر

Bulletin, t. V.

عند ينها ودهاء تجل في وغير النخل والصعدات تجري
وراة معطف ورياطا في وحفر البئر او احراء نهر
ويستلحون بنافا يجرى في السد او بناء محل ذكر

s'associent pour bâtir une mosquée, une demeure est préparée à chacun d'eux dans le paradis. Est-il permis à un infidèle de bâtir une mosquée? Al-Bağhawī, *المبغوي*, dans son commentaire assure que selon l'opinion générale cela est défendu conformément à la parole divine : *ما كان للمشركين أن يعبدوا مسجدا لله*. Sur le mot *عارة* il y a deux opinions : selon l'une ce mot désigne celui qui bâtit ou répare une mosquée en ruines, et cela est défendu aux infidèles, au point que toute disposition testamentaire faite à ce sujet est nulle, mais la vérité est que cela est permis conformément à la parole du Prophète *إن الله يؤكد هذا الدين* *بإن الرجل الفاجر*, et il ne devient pas pour cela musulman, contrairement au musulman qui commet le *كفر* s'il bâtit une église¹ ; selon la seconde opinion, le mot *عارة* désigne le fait d'entrer dans la mosquée et de s'y asseoir, et cela est défendu à l'infidèle sans la permission du musulman. Le musulman a le droit de le permettre, comme le montre ce fait que le prophète attacha Tamāmat ibn 'Uṭal qui était infidèle à une colonne de la mosquée : le mieux pour observer le respect dû à la mosquée est d'en défendre l'entrée aux infidèles. Le mot *عارة* comprend la restauration, le fait de nettoyer, de tapisser le sol de tapis, d'éclairer l'édifice avec des lampes, la perpétuité du culte, l'enseignement des sciences et les actes analogues tels que le fait d'éviter les propos mondains : le Prophète a dit : « La conversation dans la mosquée mange les bonnes œuvres comme le bétail mange l'herbe », et ce propos ne concerne que les propos permis, or que dire de ce qui est défendu? (*محرم*). Dieu a dit : « Mes demeures sur la terre sont les mosquées, et ceux qui me visitent sont ceux qui les fréquentent. *عازها* ». Anas rapporte que quiconque fera brûler une lampe dans une mosquée, les anges et les porteurs de l'arch prieront Dieu de lui pardonner tant que cette lampe brûlera. Le prophète a dit : « Le fait de balayer les immondices de la mosquée est la dot des houris » (rapporté par Abou Bekr as-Sāfi' d'après Abou Qarṣafah). Le prophète a encore dit : « Aller soir et matin dans les mosquées est une des formes de la guerre sainte dans le chemin de Dieu. . . On peut bâtir une mosquée en n'importe quel endroit conformément à la parole du prophète : « Tu as fait de la terre tout entière pour nous un lieu d'adoration », sauf à l'endroit où est un cimetière

¹ Sur le *كفر*, cf. *مفيد العاوم ومبيد الجهوم* de Gamal ad-din al-Khawarezmi, édition de Damas, 1323, p. 66-68.

non vidé, un bain, ou tout endroit impur ou soupçonné tel, ou un tombeau, conformément à la parole du prophète : « Les Banou-Israel ont péri parce qu'ils ont pris pour lieu d'adoration les tombeaux de leurs prophètes ». Si le cimetière est un endroit non محترم, comme par exemple un cimetière d'infidèles, il suffit d'en retirer les ossements comme l'a fait le prophète pour sa mosquée à Médine. Si la mosquée est bâtie sur un cimetière, dont les ossements ont été retirés, la prière ne vaut rien si elle est faite sans intermédiaire (حائل), l'eau que l'on y verse devient impure, et écrire le Coran sur les murs est une chose à éviter (مكروه). Et à ce propos l'on rapporte qu'un homme pieux ayant ramassé une feuille sur laquelle était écrit un des noms divins la parfuma de safran et eut un songe où Dieu lui dit : « Tu as parfumé mon nom, je parfumerai le tien ». Dans un cas semblable il faut ou laver la feuille ou la brûler si l'on craint qu'elle ne s'égare et ne soit foulée aux pieds (al-Qamouh dans les جواهر d'après le cheikh عبد السلام عز الدين بن عبد الله). On a d'ailleurs l'exemple des compagnons qui brûlèrent les Qorans pour éviter la profanation.

CHAPITRE II. — *Sur ce qui est recommandé à ceux qui entrent dans une mosquée.*

On recommande à celui qui s'y rend de se revêtir d'habits blancs conformément à la parole du prophète : « Ce qui convient le mieux quand vous visitez votre Seigneur dans vos tombeaux et vos mosquées, c'est le blanc » (d'après Ibn Magah). On recommande d'y aller avec gravité, سَكِينَةً, de ne pas entrelacer les doigts et de s'occuper de pensées pieuses. Mais tout cela est perdu de notre temps. Il faut que celui qui se rend à la prière générale ne sorte de chez lui que juste assez à temps pour arriver au moment de la prière. Si en chemin un encombrement le retarde, il ne faut pas qu'il marche ensuite avec précipitation conformément au hadîth qui le défend. En entrant dans la mosquée il doit faire deux rak'ah avant de s'asseoir. C'est le salut à la mosquée. Il y en a d'autres : le salut de la Ka'ba par le touaf, celui de la mosquée par les deux rak'ah, celui du territoire sacré par l'ihrām, celui de Mina par le jet de pierres, celui d'Arafah par la station, celui du musulman par le salam. En faisant le salut à la mosquée, il l'adresse en intention à Dieu et non à la mosquée. Al-Nawawi dit : « Les murs de la mosquée sont sacrés, محترم, à l'intérieur et à l'extérieur et doivent être respectés comme elle, on ne doit ni y cracher ni y

uriner : il en est de même du toit, de l'atrium et du puits. Il y a un grand mérite dans le fait de se rendre à la mosquée. Gabir ibn Abdallah rapporte qu'il voulait vendre sa maison comme étant trop loin de la mosquée et que le prophète s'y opposa en disant : « Chaque pas que vous faites vous donne un degré de plus » (d'après Moslem⁽¹⁾). On recommande, *يسكب*, de s'asseoir dans la mosquée pour y entendre les hadit. Y a-t-il une récompense particulière pour la lecture des hadit comme cela a lieu pour le Coran? Le cheikh Abou Ishaq aš-Sîrazi dit que non : car on peut en rapporter le sens, non les termes, contrairement au Coran ou rien ne doit être changé, mais d'autres cheikhs sont d'avis contraire. Abou-'Oïman a dit : « Quand tu entres dans la mosquée chasse de ton cœur toute pensée qui n'a pas Dieu pour objet ». On recommande de dire après la prière ce que au rapport d'Aïcha le prophète disait en sortant *اللهم أنت السلام* *ومنتك السلام* *وحينما ربنا بالسلام*. La prière contre l'oppresseur n'est pas défendue; on peut aussi prier avec les prières connues pour être acceptées, telles que celles des prophètes qui sont dans le Coran, d'Adam, d'Ève et ou la prière suivante du prophète (on en a plusieurs de lui dans des hadits sains) *اللهم ربنا آتنا في الدنيا حسنة* *وفي الآخرة حسنة* *وقنا عذاب النار* (شرح المذهب) (an-Nawawi dans le *المذهب*). Abou Hourairah rapporte aussi la prière qu'il faisait intérieurement durant le silence qu'il observait après le tekbir de la prière; de même Moslem et Bokhâri. On ne doit pas se rendre à la mosquée pour y reposer, dormir, manger ou boire. On recommande, *يسكب*, d'y entrer du pied droit et d'en sortir du pied gauche comme il le faisait quand il entraît dans le haram et la Ka'bah; au contraire il entraît du pied gauche dans les endroits non nobles, tels que le bain, les latrines, les endroits du démon, le meks et le marché, et quand il sortait de la mosquée, il posait le pied gauche sur la chaussure sans la mettre, puis il avançait le pied droit et se chaussait. Quand il entraît dans la mosquée, s'il y trouvait quelqu'un endormi, il aimait à le réveiller. L'auteur énumère ici les treize cas où il est recommandé d'éveiller le dormeur, parmi lesquels sont les suivants : on doit éveiller le dormeur dont une partie du corps est à l'ombre et l'autre au soleil, celui qui dort devant des gens qui prient, car il les trouble, celui qui dort sur un toit sans parapet, ou avant la prière de l'aṣr ou après l'aṣr, la femme qui dort sur

المكارة وكثرة لخطأ إلى المساجد وانتظار الصلاة بعد الصلاة فذلكم الرباطة
 إلا أدرككم على ما يحو الله به الخطايا ويرفع
 الدرجات قالوا بلى يا رسول الله قال اسبغ الوضوء على

le dos, le visage tourné vers le ciel, l'homme qui dort sur le ventre, car cela irrite Dieu, etc. Il arrive souvent dans les localités voisines du fleuve que l'on bâtit des mosquées avec des briques impures, c'est-à-dire du طين cuit au feu : selon le cadî Abou 'l-Taieb, cela est défendu (محرم), mais en réalité cela est مكروه. Rentre également dans ce cas le طين fait avec de l'eau sale, car elle le souille. Selon al-Nawawi citant al-Mutawelli, il est مكروه de laisser entrer dans les mosquées, les bestiaux, les fous et les enfants qui ne distinguent pas encore une mosquée; mais cela n'est pas défendu, محرم, car les deux Sahîh disent qu'il priaît portant dans ses bras امارة fille de sa fille Zainab, et qu'il fit le tour monté sur un chameau; mais ceci est contesté par plusieurs qui allèguent que c'était là un de ses privilèges que, lorsqu'il montait un animal, celui-ci n'urinait pas, ni ne souillait le sol ¹⁾. Si des oiseaux descendent sur la mosquée Al Haram ou celle de la Mecque ou toute autre, il est interdit de les chasser, même s'ils la souillent : s'ils y font leurs nids il est permis de les laisser sur leurs œufs et leurs petits. Si les ordures des oiseaux s'accumulent dans la mosquée, il n'est pas obligatoire de les faire disparaître et de la laver, et la prière y est permise.

CHAPITRE III. — *Qu'il est défendu de cracher dans la mosquée, etc.*

Il est défendu de cracher dans la mosquée d'après ce que rapportent du prophète les deux Sahîh d'après Anas : « cracher dans la mosquée est un péché, خطية, et l'enterrer est une كفارة » et selon Ahmad : « cracher dans la mosquée est une سيئة ». Ayant vu de la morve, حماسة, dans la mosquée, il dit qu'au jour du jugement, elle serait mise sur le visage de son auteur. D'après un hadîth rapporté par 'Oqbah il a dit : « Celui qui avale sa salive dans une mosquée en

¹⁾ Les واجبات du prophète sont : 1° واجبات (obligatoires pour lui) par exemple : la prière du صبحي, l'usage du cure-dents, la patience à la guerre, le choix laissé à ses femmes entre ou divorcer ou demeurer auprès de lui; 2° تحريمات (défendues pour lui) la Sadagah, l'écriture, la lecture, la poésie, quitter sa cuirasse avant d'avoir rencontré l'ennemi, etc...; 3° مباحات (permises à lui seul) avoir plus de quatre femmes, le mariage sans témoins, le droit au choix dans

le butin; 4° اكرام : que ses femmes ne puissent en épouser un autre, être le dernier des prophètes, que son cœur ne dormît jamais, voir derrière lui et dans les ténèbres, ne pas être interpellé par son nom, ni de loin, etc... مسكه الاثر... p. 140. 148 et le كتاب مفيد العلوم ومسند الهموم de Gamal ed-din abou-Bekr al Khawarizmi, 1 vol., Damas, 1906, p. 43. Cette édition, qui est la seule de cet ouvrage important est à ajouter à Brockelmann.

signe de respect, Dieu en fera pour lui une cause de santé". 'Ali fils d'Abou Talib rapporte un *hadit* dans ce sens. Ces *hadits* prouvent clairement qu'y cracher est *حرم* puisque le prophète donne à cet acte le nom de *خطية* et de *سيئة* : or, le mot de *كراهة* est uniformément employé pour l'acte de cracher dans la mosquée chez les *احباب* et sans doute que ce mot est synonyme de *تحريم*, car c'est dans ce sens qu'ils l'employaient pour éviter l'emploi du mot *haram*, conformément à la parole *هذا حلال وهذا حرام* : de même le mot *مكروه* = *حرام* dans le passage *عند ربك مكروها*. Celui qui crache dans une mosquée en signe de mépris commet le *كفر*. Quant à effacer le Coran avec sa salive, le prophète l'a défendu, celui qui le fait en signe de mépris commet un *كفر* et plus grave que plus haut.

CHAPITRE IV. — *S'il est permis de jeter ses poux dans la mosquée et questions connexes.*

Sache qu'il est défendu de jeter les poux vivants ou morts dans la mosquée, parce qu'ils la souillent et en outre parce qu'on les tourmente ainsi par la faim, ce qui est défendu, et enfin parce qu'ils incommode les assistants. Il en est de même des puces en ce qui concerne la mosquée; ailleurs il n'est pas défendu de les jeter, car il y a cette différence entre le pou et la puce que cette dernière se nourrit de poussière, ce qui n'est pas le cas pour le pou, qui est en proie alors aux souffrances de la faim, et il est défendu de le torturer ainsi. Le prophète a dit : « Dieu ordonne d'être bienfaisant en toute chose, donc, lorsque vous tuez, tuez de la meilleure manière possible et quand vous égorguez, faites de même à l'égard de l'animal égorgé et aiguisiez votre couteau ». *Al-Qosairi*, الغشيري, a dit dans sa *Risalah* : « C'est pourquoi il est défendu de jeter le pou vivant dans la mosquée ou ailleurs » : il est également défendu au musulman de jeter ses habits s'ils sont pouilleux, avant d'avoir, au préalable, tué les poux qui s'y trouvent. Il est permis de les tuer dans la mosquée, à condition, toutefois, que le sol n'en sera pas souillé; quant à les enterrer dans la mosquée, cela est défendu, *حرام*. Le mieux est de ne pas les tuer dans la mosquée, conformément à ce que dit le prophète : « Si vous trouvez un pou dans vos habits, mettez-le de côté, *فليصرها*, et ne le jetez pas dans la mosquée » (rapporté par l'imam Ahmad).

En ce qui regarde l'enseignement du Coran aux enfants dans la mosquée,

s'il doit avoir pour conséquence la violation du respect dû à la mosquée et le dérangement de ceux qui prient, cela est défendu, sinon, non. L'imam Malik, interrogé à ce sujet, répondit : « A mon avis, cela n'est pas permis, car les mosquées ne sont pas bâties dans ce but ». Le maître qui instruit les enfants doit être pieux, chaste, marié et ne doit arrêter ses regards sur les enfants que toutes les fois que cela est nécessaire, dans tout autre cas cela est حرام, si l'enfant est beau. Il est également défendu, حرام, de le toucher. Sur la question de savoir si le contact annule l'ablution, les savants sont partagés : selon les uns le contact annule quand il y a désir; c'est ce que dit ابو يعلى dans son explication du مذهب de Malik, et cette opinion est également celle d'Ahmad ibn Hanbal et de leurs sectateurs; selon les autres il ne l'annule pas; c'est la doctrine d'About Hanifah et de Sâfî, etc. Les hommes pieux d'autrefois, quand ils passaient près d'un jeune homme imberbe et beau de visage s'enfuyaient comme à l'aspect d'un lion, dans la crainte de la tentation. On rapporte le propos suivant de Sofian at-Tauri : « Quand une femme se présente, un démon arrive, quand c'est un امراد, deux démons ». La tradition rapporte que le prophète fit lever un jeune homme imberbe de devant lui et le fit asseoir derrière lui¹.

Faire des transactions dans la mosquée est une chose مكرهه, sauf pour celui qui est en retraite spirituelle, et sauf les mariages, cela est même recommandé (يستحب) comme l'a dit Ibn Şalah. Il est défendu, حرام, de jeter dans la mosquée les parties du corps telles que les cheveux, les ongles, la peau, si l'on admet qu'elles sont impures; si l'on admet le contraire, il est possible que cela soit permis, de même qu'il est permis d'y faire entrer un mort, mais le contraire est possible, car ce sont des superfluités اثث et elles sont souillées. Dieu est le plus savant.

L'auteur donne ensuite l'explication des deux sourates يونس et la caverne.

Le deuxième ouvrage est intitulé معرفة مواقيت الصلاة بالاقدام, c'est-à-dire *Moyen de connaître le moment de la prière par la mesure de l'ombre avec les pieds*. Ce calcul approximatif s'applique spécialement à la prière du milieu du jour, ظهر, et indique le moment où le soleil passe au méridien, il suffit pour cela de

¹ Le Moufid al'ouloum wa moubil al-houmoum de Gamal ad-din al-Khawaresmi, p. 97, explique le fait en disant « que ce n'était pas par crainte

de la tentation, mais pour donner un exemple à imiter à ses sectateurs ».

connaître la longueur de l'ombre pour chaque mois et dans le pays où l'on se trouve. Cette indication est donnée à la page 5 pour chacun des mois de l'année copte à partir du premier jour.

طوبه 9	أبيب 1
امشير 7	مصرى 2
برمهات 5	توت 4
برموده 3	بابة 6
بشنس 2	هاتور 8
بونه 1	كيهاك 10

On prend la différence entre le mois où l'on se trouve et celui qui suit : par exemple 2 entre طوبه et امشير on la partage entre les 30 jours de toubah et l'on a pour chaque période de 5 jours $\frac{1}{3}$ de pied, le 15 du mois on a $\frac{3}{3}$ ou un pied complet et ainsi de suite.

A partir du mois d'abib, au contraire, l'ombre augmente : du premier abib ou 1^{er} mesori on a donc 2 pieds que l'on partage de la même manière entre les 30 jours : du 1^{er} mesori au 1^{er} tot on a 2 pieds + une augmentation de 2 soit successivement le 5 mesori 2 pieds + $\frac{1}{3}$, le 10 2 + $\frac{2}{3}$, le 15 2 + $\frac{3}{3}$ ou 3 pieds, etc..., jusqu'au 30 kihak.

Ceci connu, on se tient debout (p. 11) dans un terrain plan, le visage tourné dans la direction de l'ombre, les pieds en équerre, après avoir enlevé sa coiffure. On fait marquer l'extrémité de l'ombre avec un morceau de bois, on place un pied en avant de l'autre sans qu'il y ait entre eux d'intervalle et on continue l'opération. On laisse écouler quelque temps, on refait l'opération. Si l'ombre a diminué le soleil est en déclinaison, ظل, si elle a augmenté, il ne l'est pas. Il ne reste plus qu'à connaître la quantité d'ombre particulière à chaque mois et on a l'heure où doit être faite la prière du midi. Pour connaître le moment de l'asr il n'y a qu'à ajouter 7 pieds à chaque mois. Ce procédé est encore usité parmi les fellahs.

Aux ouvrages d'Abdallah ben Ibrahim ben Hasan Mirghani (1753-1792) il faut ajouter l'ouvrage suivant : *مسكاه الانوار في اوصاف المختار* : c'est un résumé de la vie de Mahomet. Cet ouvrage a été publié au Caire en 1392-1904 : avec le commentaire de son petit-fils sous le titre *مسكاه الانوار على الكلام في الاسرار* : 1 vol. in-8°, 199 pages, imprimerie du Nil, rue Mohammed 'Ali. A la page 195 on trouve la biographie de l'auteur d'après Gabarti et aux pages 188-191 la biographie du commentateur, son petit-fils. Le sayyid Mohammad 'Othman al-Mirghani al-Makki al-Hosaini fils du sayyid Mohammad Abou-bekr naquit en 1208, fut l'auditeur des principaux cheikhs soufis des naqisbandi, qadiri sadili, g'onaidi et mirghani (ordre fondé par son aïeul) et fonda la tariqa, appelée *لحمية* qui se répandit bientôt dans tout le Hijaz : puis il se rendit avec son cheikh Ahmed ibn Idris dans le Sa'ûd d'Égypte et ensuite dans le Soudan et résida quelque temps à Dongolah où sa réputation lui attira beaucoup de disciples pour lesquels il composa les ouvrages suivants :

ماج التفاسير لكلام الملك الكبير

رجة الاحد في افتناء أثر الرسول الصمد

الوعظ الفخني في تعبير اعصار رمضان الثلاثين

شرح النقية ابن مالك

الفوائد المهمة في حل " الغايات الاجرومية

عنية الصوفية في علم العربية

شرح النقية السيموطي في علم البيان

شرح البيغونية في علم المصطلح

مكتبة العبيد من قول يوم الوعد والوعيد (رسالة في علم التوحيد)

العموضات الالهية وشرحها

مولد نبوي

الحياة القدسية في الحقائق الدنيوية

un grand nombre de رسالة, des prières, etc.

(1) BROCKELMANN, *Arab. Lit.*, t. II, p. 386. — (2) Le texte imprimé donne à tort *مكتبة*.

Il fut favorisé de **كرامات** nombreuses : ainsi il indiqua à des gens du Soudan qui étaient venus le trouver l'endroit où étaient les chameaux qu'on leur avait volés : une autre fois il obtint par ses prières la pluie en faveur d'une caravane dont il faisait partie et qui se rendait de Dongolah au Kordofan, etc... il mourut en chawâl 1068 (*sic*, lisez 1268) à Taïf et ceux qui assistèrent à sa mort virent une lumière monter de sa tête vers le ciel. Son corps fut transporté à la Mecque où on l'ensevelit, et son tombeau y est l'objet de la vénération générale.

LE BAIN DE ZARIEB.

Le texte suivant appartient à la littérature aljamiada, c'est-à-dire aux textes écrits par des Arabes d'Espagne en dialecte aragonais et en caractères arabes. Le manuscrit qui le contient (fol. 42-45) fait partie de la collection de don Pascual de Gayangos et a été décrit par M. E. Saavedra dans son *Catalogue général des ouvrages aljamiados* ⁽¹⁾ sous le numéro LXXVI, et publié par lui dans un journal espagnol peu accessible ⁽²⁾. J'ai pu me procurer le numéro qui m'intéressait et j'ai cru utile de reproduire ici ce texte qui, quoique écrit en aragonais, relève de la littérature arabe ⁽³⁾ en le faisant précéder d'une analyse.

On raconte que du temps du roi Almançor il y avait dans la ville de Cordoue près de neuf cents bains tant pour les hommes que pour les femmes. Parmi les bains des hommes il y en avait un qu'on appelait le *Bain de Zarieb*, qui, disait-on, renfermait de grandes merveilles, de sorte que tout le monde désirait le voir. Quelques femmes, prises du désir de le visiter, allèrent trouver la femme du jeune homme qui tenait le bain et lui demandèrent de réserver un jour pour les femmes. Elle leur promit d'en parler à son mari. Quand il fut venu à la nuit, après qu'ils eurent pris leur repas, elle lui tint compagnie en

⁽¹⁾ SAAVEDRA, *Indice general de la literatura aljamiada*, à la suite de son discours de réception à l'Académie royale espagnole.

⁽²⁾ *El mundo ilustrado* (Barcelone). Le même texte se trouve en caractères arabes et avec un prologue qui n'a que peu de rapports avec le conte dans la *Collección de textos aljamiados* de Pablo Gil, J. Ribera y M. Sanchez, 1 vol. in-8°, 1882, Zaragoza.

⁽³⁾ M. Brockelmann ne fait aucune mention

de la littérature aljamiada dans son ouvrage; il n'eût peut-être pas été sans utilité de mentionner l'existence de cette littérature qui, bien qu'étant écrite dans un dialecte espagnol, relève cependant de la littérature arabe, puisqu'elle est l'œuvre des Arabes d'Espagne et nous a conservé un certain nombre de légendes dont le texte arabe est perdu. Cf. GALTIER, *Légende musulmane sur la Vierge* (Congrès des orientalistes d'Alger), 1906.

jouant du luth et d'autres instruments, puis lui fit sa demande. Le jeune homme accorda aux femmes la faveur d'entrer dans le bain pendant un mois et en défendit l'entrée aux hommes.

Le bruit s'en répandit dans toute la ville de Cordoue et parvint à Omardâ, fille du roi Almançor qui s'y rendit avec ses suivantes. Or le vizir Mohammad bno Zayûn avait une fille chérie d'une beauté accomplie appelée Zaynaba, qui était au milieu de ses suivantes, comme la lune au milieu des étoiles. La fille du roi étant venue la voir lui dit de grandes merveilles du bain de Zariab. Quand son père le vizir revint, elle lui demanda la permission d'aller voir le bain, mais il refusa. Alors le désir de la jeune fille s'accrut tellement que le manger, le boire et le dormir ne lui furent plus d'aucun profit et qu'elle en devint malade. Quand le vizir l'apprit, il dit aux suivantes : « Habillez-la, menez-la au bain et ramenez-la ». On l'habilla magnifiquement, on la parfuma et elle partit, semblable à la lune au milieu des étoiles, en compagnie de ses suivantes qui se tenaient à sa droite et à sa gauche. Elles arrivèrent ainsi à la place de Corayvi où elles rencontrèrent une mariée à cheval, et il y avait là des vieilles femmes et des jeunes filles, et une si grande quantité de gens que l'on ne pouvait ni passer, ni se faire faire place. La fille du vizir fut séparée de ses suivantes et demeura toute troublée sans savoir de quel côté elle devait se diriger depuis le moment de adohar jusqu'à l'asr.

Et tandis qu'elle errait ainsi, voici qu'elle aperçut une maison très élevée et royale, et sur la porte un jeune homme très bien vêtu, et avec une riche chaussure à ses pieds. Son nom était Mohammed bno Caïr, il était autrefois possesseur de grandes richesses, mais il avait tout perdu par les jeux, les festins et les boissons, au point qu'il en était venu à ne posséder que cette maison et ses propres habits, et il arrachait les marbres de la maison, et les briques et les azulejos, et sa maison était devenue une maison de jeu où n'entraient que des joueurs. La jeune fille égarée passa par là et comme elle n'était jamais sortie de son château, elle se figura, à cause de la belle apparence de son entrée, que cette maison était le bain de Zariab et elle dit au jeune homme : « Señor, est-ce ici le bain de Zariab ? ». Le jeune homme se dit en lui-même : « Cette jeune fille s'est égarée ». Et il lui répondit : « Oui, madame, c'est ici le bain de Zariab. — N'auriez-vous pas vu, demanda la jeune fille, des suivantes et des serviteurs entrer ici ? — Si, lui répondit le jeune homme, — Et la jeune

fille entra. Mais quand elle fut entrée, elle trouva les chambres vides. Alors elle comprit qu'elle s'était trompée et se dit : « Quand bien même je crierais, qui m'entendra ? Il faut avoir recours à la ruse. » Alors tirant son voile, elle le jeta sur un arbre voisin et venant au jeune homme, elle l'embrassa entre les yeux en disant : « Tu te figurais sans doute que je m'étais égarée et que je ne connaissais pas le bain de Zariéb, mais j'y suis allée plus de dix fois, seulement je suis venue vers toi, car je suis très éprise de toi et de ta beauté. Va m'acheter du pain, des fruits nouveaux, des noix, des amandes, des noisettes, des grenades, des dattes, des cannes à sucre, car je ne veux pas sortir de cette maison avant deux mois. » Le narrateur a dit. Le jeune homme s'émerveilla de cela et lui dit : « Attends ; » puis il alla chercher un habit neuf ; mais quand il voulut sortir, elle lui dit : « Où portes-tu cela ? ». Le jeune homme lui répondit : « J'emporte cet habit pour le mettre en gage contre ce que tu m'as demandé. — Attends, lui dit la jeune fille. » Et tirant de son pied son aljiljal qui était d'argent, elle le lui donna en disant : « Va-t'en rapidement et reviens de même ». Et le jeune homme sortit en hâte pour acheter ce qu'elle demandait. Quand elle comprit qu'il s'était éloigné, elle quitta en hâte la maison et à force de s'informer, finit par arriver au bain de Zariéb où elle retrouva ses servantes qui la lavèrent et la baignèrent, ensuite elle s'en retourna.

Quand le jeune homme revint avec ce qu'il avait acheté et rapportant l'aljiljal qu'il n'avait pas laissé en gage, car il avait tout pris à crédit, il entra dans la maison et appela : « Hé ! madame ! ». Mais personne ne lui répondit. Pensant que la jeune fille était dans les chambres d'en haut, il y monta, mais ne la trouva point. Alors il commença à se lamenter et à déchirer ses vêtements, puis il sortit, hors de lui, en criant : « Qui m'a vu une jeune fille qui demandait le bain de Zariéb ? ». Et ceux qui l'entendaient disaient : « La pauvreté a fait perdre la raison à ce jeune homme ». Alors il revint à la maison désespéré. Et un jour qu'il était dans les Femarales, il rencontra le vizir, père de la jeune fille, qui le reconnut et le fit appeler par un de ses écuyers, et le jeune homme pleurait : « Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il, car je t'ai connu riche ». Et le jeune homme, en pleurant, lui dit : « Je ne pleure pas à cause de la pauvreté, je pleure du désir de la maîtresse de cet aljiljal ». Et quand le vizir le vit, il s'écria : « Cet aljiljal appartient à ma fille, comment ce jeune homme se l'est-il procuré ? — Seigneur, lui dirent-ils, il est possible que

votre fille fait perdu. — Enlevez-le-lui, commanda le vizir, et donnez-lui-en un autre d'étain. » On lui obéit et quand le jeune homme le regarda et reconnut que ce n'était pas le sien, il se mit à crier et à pleurer jusqu'à ce qu'il fût à demi mort. Le vizir le laissa et s'en retourna chez lui. Il alla trouver sa fille et tirant son épée, voulut la mettre à mort : « Pourquoi, lui dit-elle, veux-tu me tuer sans que j'aie péché? — Cet aljiljal est à toi, lui dit son père, comment l'as-tu perdu? — O mon père, lui dit-elle, ne t'effraie pas. » Et elle lui raconta son aventure avec le jeune homme et comment il la tenait dans sa maison et comment elle n'aurait pu lui échapper sans cet aljiljal. Le vizir la quitta et s'en allant au palais d'Almançor, lui conta l'histoire, et aussitôt le roi manda le jeune homme en sa présence : « Jeune homme, lui dit-il, es-tu dans ton bon sens? — Oui, sire, répondit-il. — Alors, reprit le roi, raconte-moi ton aventure avec la jeune fille qui est venue chez toi. — Seigneur, je le ferai volontiers, » et il raconta excellemment ce qui s'était passé, et son récit achevé, il tomba évanoui. Le roi Almançor lui fit jeter de l'eau de rose sur le visage jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses sens; alors il lui dit : « Eh bien! jeune homme, voudrais-tu l'épouser? — O roi, répondit-il, d'où aurais-je tant de biens, car je suis un homme pauvre. » Le roi lui dit : « Je te donnerai six mille doubloons d'or pour l'épouser ». Et quand le vizir entendit ces paroles, il dit : « Seigneur, je lui donnerai ma fille, celle qu'il désire pour femme et avec elle onze esclaves ». Le roi eut plaisir à cela, on prit des témoins, on fit l'acte de mariage et l'on célébra des noces magnifiques. Il consumma le mariage et il la trouva vierge. Ensuite le vizir mourut et laissa tous ses biens au jeune homme. Le roi l'aima et il en fit son vizir, celui qui commandait après le roi. L'histoire fut écrite dans les chroniques de la cité de Cordoue et voilà ce qui est arrivé jusqu'à nous de l'histoire de l'alhadiz (récit) du bain de Zariéb.

[EL ALHADIZ DEL BAÑO DE ZARIEB.]

Fué rrecontado qu'en tiempo del rrey Almançor, avia en la cibdad de Córdoba cantidad de nuevecientos baños, así para onbres como para muxeres. Y de los baños de los onbres avia uno que le dezian el baño de Zariéb, de muy gran fama y de grandes maravillas, que todos descaban verlo y dentrar en él á bañarse. Y tomó el deseo de verlo á unas muxeres, y vinieron á la mujer del mancebo que tenia el baño en encomienda, y le dixieron : nosotras queríamos que'en este baño, como en otros baños, se

- * F^o 42. diese vez por ciertos días] *á las mueres, qu'en aquel tienpo no í dentrasen los onbres : dioxelos ella, plázeme; cuando verná á la noche, yo fablaré al fixo de mi ammi⁽¹⁾, mi marido. Quando fué de noche y uvieron cenado, fizo solaç la muer á su marido con laud, y rrabé, y manicort, y órganos y otros estormentos; y après dixo el mancebo á su mujer : ¿qué te plazé? dixo ella, que como entran las mueres á otros baños y los onbres al nuestro, que dés vez á las mueres á nuestro baño; y fizo gracia de un mes para las mueres que entrasen en su baño y devedó á los onbres; y esta fama estendióse por toda Córdoba fasta que llegó á Omardá⁽²⁾ fixa del rrey Almançor, y mandó el rrey que í fuese su fixa con sus donzellas. Y tenia l'alguazir⁽³⁾ Mohammad bno⁽⁴⁾ Zayun una filla amada⁽⁵⁾ cumplida de fermosura *que le dezian Zaynaba*, y estaba entre sus donzellas como la luna *entre las estrellas*, y vino á ella [la filla del rrey, y le di]vo grandes maravillas *del baño de Zariab* [y cuando uvo] llegado [su padre l'alguazir, demandóle licencia para veyer el baño, y no plazió al alguazir de se la dar. Y dezía la donzella fixa del alguazir:] * yo queria veyer este baño, mas no plazé á mi padre; y tornóse la do(n)zella á desear, que no le provechaba comer ni beber ni dormir y enfermó de deseo de veyer el baño de Zariab. Y cuando oyó el alguazir aquello, dixo á las donzellas : arrealda y llevalda al baño, y tornalda. Dixieron que les plazía, y fué muy altamente arreada con bellotas de almiçque fino, y fueron con ella, como la luna entre las estrellas, y fueron las donzellas á man derecha y á man eqquerria; y Córdoba era de grandes carre(ras), y plegaron⁽⁶⁾ á la plaça de Corayxí, y trovaron allí una novia á caballo sobre un caballo y allí avia dueñas y donzellas y grandes jentes que no podian pasar ni fer lugar, con las espadas sacadas; y con toda la gran espesura de la xente, la donzella fixa del alguazir se perdió de las donzellas, y quedó turbada, que no sabia por do s'avia de tornar, desde ora de adohar fasta alaçar⁽⁷⁾, y así como andaba perdida, veos que vió unas *casas muy altas y rreales*, y un mancebo á la puerta [muy bien arreado y con muy rrico calçado puesto] en sus pieses *y su cama⁽⁸⁾ la derecha sobre la eqquerria y era clamado Muhammad bno Cacir, qu'era de gran rriqueza y de muchos algos; sino que l'avia perdido en juegos y comeres y beberes, d'aquí á que tornó que no tenia sino aquestas casas y las ropas que tenia para sí, y arrancaba los mármoles de la casa y los ladrillos y azulexes, y tornó la casa jugadero d'escaques, que no í entraban sino jugadores y tafures. Y pasó por allí la donzella perdida, y ella nunca avia salido de su alcaçar, y pensó que aquella casa, por la senblança de las puertas que tenia,
- * F^o 43.

⁽¹⁾ Fijo de mi ammi «fils de mon oncle, cousin».

⁽²⁾ Ce nom est peu lisible dans l'original.

⁽³⁾ Alguazir «ministre, vizir», الوزير.

⁽⁴⁾ Bno, pour ibno «fils».

⁽⁵⁾ L'original a llamada par erreur.

⁽⁶⁾ Plegaron : llegaron.

⁽⁷⁾ Adohar «milieu du jour», ظهر; alaçar «milieu de la soirée», عصر.

⁽⁸⁾ Cama «jambe».

era el baño de Zariab, y dixo la donzella : señor, ¿es este el baño de Zariab? dixo el jóven en sí : esta donzella vá perdida; dixo : sí, señora, este es el baño de Zariab. Díxole la donzella; ¿y alrían dentro *aquí* donzellas y sirvientas? dixo él, sí. Y entró la donzella, y cuando fué dentro plegó á un alhafarillo ¹ de agua, y allí avia poyo[s] y rrexlados muy labrados, y e[n]tró en todas las cambras ² d'aquí á qu'ella trovó (la) casa vuída, y trovóse decebida, y dixo : así que yo eride ¿quien me oirá? aquí yo e de fazer una alhela ³; y tiróse el boco y el brial y lançolo sobre un árbol de murta que avia allí, y tiróse su clavero de claves de oro y de plata, y vino al jóven y besólo entre sus oxos y díxole : bien te pensabas que yo andaba perdida y que no sabia el baño de Zariab : mas í soy ida de diez veces, enpero yo e venido á tí, qu'estoy muy enamorada de tí y de tu beldad, y por eso m'e venido fasta tu casa : Oy quiero ganar tu fermosura, y tu que ganes la mía. Ves, trainos carnero, y pan de candeal, y frutas verdes y secas, nuezes, alméndolas, avellanas, mangranas ⁴ dulces y agras, y dátiles, y uvas, y ponziles, y mançanas y cañas de çuere : que yo no quiero *sallir* desta casa por dos meses. Dixo el rrecontador : y maravillóse el *mancebo* de aquello, y díxole : espera, y entró por una rropa nueva [y cuando salió, dixo ella : ¿á do llevas] *eso*? Dixo el mancebo : ⁵llevo esta rropa á ñpeñarla para lo qu'emos menester : dixo la donzella : espera; y tiróse su aljiljal ⁶ de su pied, y era de plata, y di'F ende y dixo : véis çuitadamente, torna presto : y salió el mancebo çuitado ⁷ por mercar lo que demandaba. Y cuando ella entendió qu'él era traspuesto, salió çuitada de la casa, y fué demandando el baño de Zariab, fasta que llegó á él y entró, y eridó á sus donzellas, y laváronla, y bañáronla y tornóse.

Y cuando tornó el mancebo con lo que avia mercado, (y) tornóse l'aljiljal que no lo empenó, que todo lo traía fiado, y como entró en casa, eridó, ¿á señora!, y no rrespondió ninguno, pensó qu'alcabto en las cambras estaba, y puyó ⁸ allá y no falló la donzella; comenzó á rreñorarse y rronper sus rropas, y salió eridando fuera de seso, deziendo : qu'ien me a visto una donzella que demandaba por el baño de Zariab? y quien lo oía dezia : á este mancebo la pobreza a fecho perder el seso. Y volvióse el mancebo á su casa amortecido : y como estaba [en los Femarales, un dia encon-
tróse con l'alguazir padre de la donzella, y conociólo y mandó á sus escuderos que lo elamasen, y ploraba. Díxole, ¿de qué ploras, que yo te conocí rico? y ploró el mancebo y dixo : no ploro por la pobreza, mas lloro por deseo de la señora deste aljiljal; y cuando lo vió l'alguazir, dixo : este aljiljal es de mi fiva, ¿de do lo a ovido aqueste mancebo? dixieron, señor, en çualque caño se podria aver caido. Díxole l'alguazir,

¹ Alhafarillo de agua, de حفة -fosse-.

² Alhela -ruse-, حيلة.

³ Mangranas -grenades-.

⁴ Aljiljal -bracelet de pied-, حبل.

⁵ Çuitado -rapidement-.

⁶ Puyó -il monta-.

⁷ F 43.

⁸ F 44.

⁹ F 44.

trastocaldo y dadle otro d'estaño. Y fiziéronlo, y quando lo vido el mancebo y conoció que no era el suyo, eridó y ploró fasta que cayó amortecido; y dexólo l'alguazir y fuese para su casa y falló á su fixa posada con sus donzellas, y sacó su espada y quísola degollar. Dixo la fixa; ¿por qué me quieres matar sin aver pecado? dixo el padre, este es tu aljiljal, ¿y como lo has perdido? dixo, ye ¹⁾ padre, *no te espantes*; y recontóle *lo que l'avía acaecido con el mancebo, y como la tenia en su casa, y sino por este aljiljal no abría escapado de su poder. Y dexóla y fuese l'alguazir á casa del rrey Almançor, y contóle la istoria, y laora ²⁾ mandó el rrey Almançor que clamasen al mancebo delante d'él. Díxole el rrey; ye mancebo, ¿estás en tu seso? dixo: sí, señor, yo en mi seso estoy. Dixo el rrey: pues recuéntame lo que te coneció con la donzella que fué á tu casa. Dixo el mancebo; señor, quiérollo fazer de grado; y recontóle todo lo que le avia acaecido muy fermosamente: y quando uvo acabado, cayó amortecido sobre su cara; y mandó el rrey Almançor que le roxasen ³⁾ su cara con agua rro(sa) fasta que rrecordó, y quando fué rrecordado, díxole el rrey; ye mancebo, ¿tú querrias casar can ella? dixo el mancebo; ó rrey, ¿de donde abría tanto bien, que soy onbre pobre? dixo el rrey; yo te daré seis mil doblas de oro para casarte con ella. Y *quando aquesto oyó* l'alguazir, dixo; señor, yo le daré mi fixa, la que *desea por mujer*, * y le daré onze sirvientas; y uvo el rrey plazer de aquello, y ficiéron testimonios y acidac ⁴⁾ y muy ricas bodas, que s'estremeció toda Córdoba, y fué mucha la fiesta; y entró con ella y trovóla moça vírgen; y murió l'alguazir y quedó todo al mancebo, y amoló el rrey y fízolo su alguazir que mandaba aprés del rrey, y fué cronicada la istoria en la cibdad de Córdoba y puesta por escritura; y aquesto es lo que nos llegó del rrecuento del alhadiz ⁵⁾ del baño de Zariab.

II

FOLK-LORE ÉGYPTIEN.

LÉGENDE ÉGYPTIENNE SUR LA MOSQUÉE D'AMR AU VIEUX-CAIRE.

On raconte que lorsque 'Amr eût conquis l'Égypte, il acheta à une juive, pour un prix modique, à l'endroit où se trouve aujourd'hui sa mosquée, l'espace de terrain qu'il pourrait couvrir avec une peau de bœuf. Puis découplant la peau en minces lanières, il en entoura un espace de terrain beaucoup

⁽¹⁾ Ye: ¡oh! يا.

⁽²⁾ Laora, pour à la hora.

⁽³⁾ Roxasen «arroser».

⁽⁴⁾ Acidac, صدق.

⁽⁵⁾ Alhadiz «narration», حديث.

plus vaste qu'il prétendit être sa propriété par droit d'achat. La juive écrivit à 'Omar ibn al-Khattab pour se plaindre de cette supercherie. Omar écrivit aussitôt à 'Amr, lui fit de violents reproches et lui ordonna de restituer le terrain qu'il s'était indûment approprié. La juive, touchée par cette preuve de justice que lui donnait l'émir des croyants, se convertit aussitôt à la religion musulmane et épousa 'Amr qui devint ainsi légitime possesseur de tous ses biens et fit bâtir la mosquée qui porte son nom. Cette légende, que j'ai recueillie oralement, est, ainsi que me l'a affirmé M. Ahmed bey Kamal, conservateur au Musée égyptien, de tradition courante parmi les gens du peuple en Égypte. Il y a là une curieuse transformation de la légende bien connue sur la fondation de la citadelle de Carthage.

LA RÉSURRECTION DES MORTS.

On lit dans les voyages du sieur Brémond ¹ la légende suivante :

Vicino vi è un cimitero grande ove tutti i Levantini tanto christiani quanto mahomettani, credono che ogni Mercordì, Giovedì et Venerdì santo del stile, o calendario antico, che essi osservano, i corpi ivi sepolti diano segni della loro resurrettione, in modo che in questi giorni vi è un incredibile concorso di popolo, e ci vengono ancora li Scheq di mahomettani con le loro bandiere e Santoni in processione. Io ci fui quelli giorni, e non vidi niente e tengo per certo che sia una opinione imaginaria. Dicono che si vedono uscir fuori di terra, teste, braccia e gambe di martiri, e como per la folla non si può appressare, che con extrema fatica, se ne ritornano col detto delli idioti. Che se si vuol credere al dire de' Goffi, questo miracolo non è solo, poiche assicurano che la santissima Vergini appare una volta l'anno al Pozzo della sua chiesa, e li Santi in molti altri luoghi.

Cette légende doit se retrouver sans doute dans d'autres relations de voyage : je me contenterai d'en rapprocher le texte suivant qui donne un plus grand nombre de détails sur ce point de folk-lore.

Goulart ² rapporte, d'après divers auteurs résumés par Camerarius ³, les

¹ *Viaggi fatti nell' Egitto*, opera del Signor Gabrielle Brémoud, 4 vol. in-8°, Roma, 1679, p. 62. Je n'ai à ma disposition que cette traduction italienne.

² GOULART, *Trésor des histoires admirables*,

Bulletin, t. V.

cité par P. L. Jacob (bibliophile), *Carnosities infernales*, 1 vol., Paris, Gauche, 1886, p. 316-320.

³ CAMERARIUS, *Meditations historicoe*, chap. LXXIII.

apparitions des morts dans certains cimetières : « Un personnage digne de foy, dit-il, qui avait voyagé en divers endroits de l'Asie et de l'Égypte, témoignait à plusieurs avoir vu plus d'une foi en certain lieu, proche du Caire (où grand nombre de peuple se trouve, à certain jour du mois de mars, pour estre spectateur de la resurrection de la chair, ce disent-ils) des corps des trespassez, se monstrans et se poussans comme peu à peu hors de terre, non point qu'on les voye tout entiers, mais tantôt les mains, parfois les pieds, quelquefois la moitié du corps : quoi faict ils se recachent peu à peu dedans terre. Plusieurs ne pouvant croire telles merveilles, de ma part desirant en sçavoir de plus près ce qui en est, je me suis enquis d'un mien allié et singulier ami, gentilhomme autant accompli en toutes vertus qu'il est possible d'en trouver, eslevé en grands honneurs et qui n'ignore presque rien, lecluy ayant voyagé en pays susnommez, avec un autre gentilhomme aussi de mes plus familiers et grands amis, nommé le seigneur Alexandre de Schullenbourg, m'a dit avoir entendu de plusieurs que ceste apparition estoit chose très-vraye et qu'au Caire et autres lieux d'Égypte on ne la revoquoit nullement en doute. Pour m'en asseurer davantage, il me monstra un livre italien imprimé à Venise, contenant diverses descriptions des voyages faits en plusieurs endroits de l'Asie et de l'Afrique : entre lesquels s'en lit un intitulé *Viaggio di messer Aluigi di Giovanni d'Alessandria nelle Indie*. J'ay extrait d'iceluy vers la fin quelques lignes tournées de l'italien en latin (et maintenant en françois) comme s'ensuit. Le 25^e jour de mars, l'an 1540, plusieurs chrestiens accompagnez de quelques janissaires, s'acheminèrent du Caire vers certaine montagne stérile, environ à demi-lieue de là, jadis designée pour cimetiere aux trespassez; auquel lieu s'assemble ordinairement tous les ans une incroyable multitude de personnes, pour voir les corps morts y enterrez, comme sortans de leurs fosses et sépulchres. Cela commence le jeudi et dure jusqu'au samedi, que tous disparaissent. Alors pouvez-vous voir des corps envelopez de leurs draps, à la façon antique, mais on ne les voit ni debout, ni marchans : ainsi seulement les bras ou les cuisses, ou autres parties du corps que vous pouvez toucher. Si vous allez plus loin, puis revenez incontinent, vous trouvez que ces bras ou autres membres paraissent encore davantage hors de terre. Et plus vous changez de place, plus les mouvemens se font voir divers eslevez. En même temps il y a force pavillons tendus autour de la montagne. Car sains et malades qui viennent là par grosses troupes

croient fermement que quiconque se lave la nuit précédente, le vendredi, de certaine eau puisée en un marest proche de là, c'est un remède pour recouvrer et maintenir la santé, mais je n'ai point vu ce miracle. C'est le rapport du Vénitien. Outre lequel nous avons celui d'un jacobin d'Ulm, nommé Félix, qui a voyagé en ces quartiers du Levant et publié un livre en allemand touchant ce qu'il a vu en la Palestine et en Égypte. Il fait le même récit. Comme je n'ai pas entrepris de maintenir que ceste apparition soit miraculeuse, pour confondre ces superstitieux et idolâtres d'Égypte et leur montrer qu'il y a une résurrection et vie à venir, ni ne veux non plus réfuter cela, ni maintenir que ce soit illusion de Satan, comme plusieurs estiment, aussi j'en laisse le jugement au lecteur pour en penser et résoudre ce que bon lui semblera.

- J'ajouterai, dit Goulart, quelque chose à ce que dessus, pour le contentement des lecteurs. Estienne du Plais, orfèvre ingénieux, homme d'honneste et agréable conversation, âgé maintenant d'environ quarante-cinq ans, qui a esté fort curieux en sa jeunesse de voir divers pays, et a soigneusement considéré diverses contrées de Turquie et d'Égypte, me fit un ample récit de cette apparition sus-mentionnée, il y a plus de quinze ans, m'affirmant en avoir été le spectateur, Claude Rocard apoticaire à Gably en Champagne, et douze autres chrétiens ayant pour trucheman et conducteur un orfèvre d'Otrante en la Pouille, nommé Alexandre Maniotti; il me disait d'avantage avoir (comme aussi firent les autres), touché divers membres de ces ressuscitans. Et comme il voulait se saisir d'une teste chevelue d'enfant, un homme du Caire s'escria tout haut : *Kali, kali, anté ma tarafilé*, c'est-à-dire, Laisse, laisse, tu ne sais que c'est de cela. Or, d'autant que je ne pouvais bonnement me persuader qu'il fust quelque chose de ce qu'il me contoit apporté de si loin, quoy qu'en divers autres recits, conferez avec ce qui se lit en nos modernes, je l'eusse toujours trouvé simple et véritable, nous demeurasmes fort longtemps en ceste opposition de mes oreilles à ses yeux, jusqu'en l'année 1591, que lui ayant montré les observations susmentionnées du docteur Camerarius : Or cognoissez-vous (me dit-il,) maintenant, que je ne vous ai point conté des fables. Depuis nous en avons devisé maintes fois, avec esbahissement et révérence de la sagesse divine. Il me disait là-dessus qu'un chrétien habitant en Égypte, lui a raconté par diverses fois, sur le discours de ceste apparition ou résurrection, qu'il avoit apins de son ayeul et père, que leurs ancestres recitoient, l'ayant reçu de longue

main, qu'il y a quelques centaines d'années, que plusieurs chrétiens, hommes, femmes, enfans, s'étaient assemblés en ceste montagne, pour y faire quelque exercice de leur religion, ils furent ceints et environnés de leurs ennemis en très-grand nombre (la montagnette n'ayant guère de circuit), lesquels taillèrent tout en pièces, couvrirent de terre ces corps, puis se retirèrent au Caire; que depuis, ceste resurrection s'est démontrée l'espace de quelques jours devant et après celui du massacre. Voilà le sommaire du discours d'Estienne du Plais, par lui confirmé et renouvelé à la fin d'avril 1600, que je descrivais cette histoire, à laquelle ne peut préjudicier ce que récite Martin de Baumgarten en son voyage d'Égypte, fait l'an 1507, publié par ses successeurs et imprimé à Nuremberg l'an 1594. Car au xviii^e chapitre du 1^{er} livre, il dit que ces apparitions se font en une mosquée des Turcs près du Caire. Il y a faute en l'exemplaire et faut lire colline ou montagnette, non ras à la rive Nil, comme escrit Baumgarten, mais a demie lieuë loin, ainsi que nous du avons dit. »

III

MAQRIZI A-T-IL ÉCRIT UNE « DESCRIPTION HISTORIQUE ET TOPOGRAPHIQUE DE L'ÉGYPTE ET DU CAIRE » ?

Le titre de l'ouvrage de Maqrizi كتاب المواعظ والاعتبار بذكر الخطط والأثار a donné lieu à des traductions diverses. Ce titre est ainsi traduit par Sacy ⁽¹⁾ : « *Avertissements et sujets de réflexion que présente le souvenir des anciennes divisions territoriales et des monuments de l'antiquité, ou Description historique et topographique de l'Égypte et du Caire* ». Le texte arabe traduit par Sacy a la leçon في ذكر, au lieu de بذكر.

Ailleurs ⁽²⁾, Sacy après avoir cité Abou 'l-Mahasin dont la leçon est في ذكر, traduit : « *Livre des avertissements et des sujets de réflexion qui contient l'histoire des anciennes divisions territoriales et des monuments de l'antiquité* ».

Quatremère ⁽³⁾ traduit : « *Livre des avis et de la réflexion concernant les édifices* ».

⁽¹⁾ Sacy, *Chrest. ar.*, t. I, p. 93.

⁽²⁾ *Ibid.*, t. I, p. 120.

³ Dans la traduction de Maqrizi par Bou-riant, préface, p. 11.

et les monuments" (leçon *بدكر*) et ailleurs ¹ : "Livre des avis et des réflexions concernant les établissements et les monuments". (Leçon *بدكر*.)

Bouriant² corrige cette traduction ainsi : "Livre des avis et des exemples à propos des quartiers et des monuments".

Ailleurs Quatremère traduit ³ : "Livre des avis et des réflexions qui résultent de l'histoire des quartiers et des monuments". (Leçon *بدكر*.) Bouriant corrige en : "Livre des avis et des exemples à propos des quartiers et des monuments".

Flügel ⁴ interprète ce titre ainsi : "Admonitiones et exempla consideranda quae descriptionem veterum divisionum territorii et monumentorum antiquitatis continent".

De Slane ⁵ : "Les avertissements et l'explication au sujet de la topographie et des monuments" (*بدكر*).

M. Huart ⁶ : "Le *maṭā'iz wal iṭibār* (exhortations et considérations), plus connu sous le nom de *Khitat* (cadastre)".

M. Casanova ⁷ : "Livre des admonitions et de l'observation pour l'histoire des quartiers et des monuments" (*بدكر*).

Avant d'aller plus loin je ferai remarquer que le mot *Khitat* n'a jamais signifié "cadastre"; j'en donnerai comme preuve le passage même du *Khitat* où il est question du dernier cadastre fait sous Qalaoun : le texte arabe est *أخبار السلطان الملك الناصر محمد بن قلاوون أن يروك : ذكر الروك الأخير الناصري الحيار الحصري*. Le verbe employé pour "cadastre" est *روك*, et ce sens est tout à fait étranger au mot *خطة* ou à son dérivé *أخطا*, dont le sens particulier sera indiqué plus loin. Les traductions de M. Huart, "cadastre" et "considérations" sont à rejeter absolument.

Si nous examinons les autres traductions, nous constaterons que celle de

¹ *Ibid.*, p. viii.

² *Ibid.*, p. 4.

³ *Ibid.*, préface, p. v.

⁴ HANZI KHALFA, *Levic. bibliogr.* Flügel a bien pressenti le sens de *أخبار*, mais en voulant ne pas trop s'écarter de la traduction habituelle, il a été amené à proposer une traduction qui n'a guère de sens. Comment en effet des avertissements et des exemples à méditer peuvent-ils

contenir la description des divisions territoriales ? S'il avait écrit *quæ descriptionem continent*, sa traduction n'eût été qu'exacte.

⁵ DE SLANE, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale*, n° 1709, p. 230.

⁶ HUART, *Littérature arabe*, p. 303.

⁷ *Mémoires de l'Institut français d'archéologie*, t. III, 1906 (fait suite à la traduction de Bouriant).

M. Casanova n'a aucun rapport de sens avec celle de Sacy : *Livre des admonitions et de l'observation pour l'histoire des quartiers...* (Casanova) : *Sujets de réflexion que présente le souvenir des anciennes divisions territoriales...* (Sacy) et que cette traduction de Sacy est en désaccord avec celle que Sacy donne ailleurs : *Livre... des sujets de réflexion qui contient l'histoire des divisions territoriales*. Or la leçon est في ذكر dans les deux derniers cas. Dans le premier cas le texte signifierait que «le souvenir... présente des sujets de réflexion» et dans le second que «le livre contient l'histoire des divisions territoriales». Il n'est pas possible que Sacy ait donné deux traductions aussi différentes d'un même texte, car si la première est inexacte, la seconde renferme un contre-sens bien caractérisé. Peut-être faut-il lire *que* au lieu de *qui contient*; alors les deux traductions deviennent identiques ou à peu près.

Sujets de réflexion que présente le souvenir des anciennes divisions territoriales...

Sujets de réflexion que contient l'histoire des anciennes divisions territoriales...

Bouriant, au contraire, donne pour deux textes différents une traduction identique :

Page 4. — *Livre des avis et des exemples à propos des quartiers et des monuments* (في ذكر).

Page 8. — *Livre des avis et des exemples à propos des quartiers et des monuments* (في ذكر).

Or, deux textes différents ne peuvent donner lieu à une traduction identique. Nous ne nous y arrêterons pas davantage.

Nous allons examiner d'abord le sens du mot في dans les titres et ensuite les divers mots qui entrent dans sa rédaction.

La préposition في dans quelques titres peut être traduite par «dans»; ainsi le titre *حوادث الدهور في مدا الأيام والشهور* signifie : «*Les vicissitudes du temps dans le cours des jours et des nuits*». Mais généralement في doit être traduit par «au sujet de». Ainsi l'ouvrage de Maqrizi *معرفة تميم الدار* doit être traduit : *La lumière du voyageur nocturne au sujet de la connaissance de Tamim ad-Dari*, c'est-à-dire *Ouvrage contenant l'histoire de Tamim ad-Dari*. Le *درر العقود* *الغريدة في تراجم الاعيان المفيدة* est *Le livre des grosses perles au sujet des biographies des personnages illustres* ou *qui contient les biographies des personnages illustres*. Ce serait commettre une grave erreur que de traduire dans ce cas في par «dans».

C'est donc à tort que M. Huart¹⁾ traduit *دره الغواص في اوهام الغواص* par « *La perle du plongeur dans les idées fausses des gens du monde* ». Ce titre signifie : « La perle du plongeur au sujet des erreurs de langage que commettent les gens bien élevés ». C'est un ouvrage analogue à ces recommandations que l'on trouve d'anciennes grammaires : « Dites : sucrez votre café et non sucrez-vous ». — Il n'est pas question ici d'idées fausses ou d'idées justes. Dans les titres d'ouvrages qui n'est qu'une sorte de trait d'union destiné à rattacher entre eux les deux parties du titre arabe qui riment ensemble et dont la dernière indique avec plus ou moins de précision le sujet du livre, la première n'étant la que pour l'assonance : on peut le traduire par « au sujet de », ou même par « ou ». Des lors, si *في* signifie « au sujet de », on comprend facilement que Quatremère l'a fait rendu par « concernant, à propos de » et Sacy par « que présente, que contient ». Cette dernière traduction est moins exacte, mais plus française.

Passons maintenant à l'examen des divers mots dont se compose le titre.

Le premier mot est *مواعظ* (كتاب المواعظ). Ce mot est traduit par « avertissements (Sacy), avis (Quatremère), exhortations (Huart), admonitions (Flügel), avertissements (Slane), admonitions » (Casanova). Toutes ces traductions sont admissibles.

Le mot *اعتبار* n'a été compris par aucun des traducteurs. Les traductions « sujets de réflexion (Sacy), la réflexion, les réflexions (Quatremère), les considérations (Huart), exempla consideranda que continent descriptionem (Flügel) sont très inexactes. Celles de « l'explication au sujet de la topographie (Slane), l'observation pour l'histoire » (Casanova), sont très loin du sens. La cause de ces erreurs provient de ce qu'aucun des traducteurs ne s'est rendu compte du sens de *اعتبر*. Le verbe *اعتبر* construit avec *من* signifie « prendre exemple sur quelqu'un ou quelque chose, acquérir de l'expérience en profitant des exemples qui nous sont donnés, prendre une leçon sur... ». La phrase que cite Lane est bien caractéristique à ce sujet *اعتبر به غيره والشقي من اعتبر به غيره السعيد* « l'homme heureux est celui qui profite des exemples d'autrui pour s'instruire, et le malheureux celui dont les malheurs servent d'enseignement à autrui ». On trouve fréquemment dans les *Mille et une Nuits* la phrase suivante : « Si cette histoire était écrite, elle serait un enseignement utile pour ceux qui cherchent

¹⁾ HUART, *Litt. arab.*, p. 136.

à s'instruire, qui sont capables d'en profiter" : لكان عبرة لمن اعتبر. C'est le sens qu'a ce verbe dans le *Coran*, LIX, 2.

Ce sens est fréquent dans les titres arabes : le *كتاب العرب والمرد* de Ibn Khaldoun est « *Le livre des exemples instructifs que nous donne l'histoire des Arabes et des Berbers* ». Je citerai encore les titres suivants (Brockelmann, II, p. 47) : *Kitab al-'ibar fi akhbar al-baṣar minman 'abar* « *Livre des enseignements que contient l'histoire des hommes qui sont passés* », Brockelmann, I, p. 341. *Kitab 'ibrat uli al-abṣar* [et non *uli al-akhbar* comme donne Brock.] *fi muluk al-amṣar* que Slane⁽¹⁾ traduit avec raison : « *Exemples instructifs que les hommes intelligents peuvent retirer de l'histoire des grands rois* ». Notez d'ailleurs que les mots *uli il abṣar* sont les mots mêmes du *Coran*. فاعتبروا يا أولى الابصار. Enfin je citerai le *Kitab al-'ibar wa'l-'iṭibar* d'al Gahiz, qui est, comme le dit Brockelmann, l'exposition des merveilles de la nature proposées comme preuve de la sagesse du Créateur. C'est d'ailleurs en ce sens que l'a entendu Maqrizi et son livre doit être un enseignement qui nous rappelle que nous ne faisons que passer ici-bas : « La science de l'histoire est un de celles qui tiennent le rang le plus élevé, une des plus nobles sous le rapport de la dignité et de l'importance aux yeux des hommes intelligents à raison des conseils qu'elle renferme et des avis par lesquels elle annonce à l'homme qu'il doit passer de cette demeure à la vie future ». Et ailleurs⁽²⁾, à propos du titre qu'il a donné à son ouvrage : « Quant à ce qui concerne l'utilité de l'ouvrage, elle résulte clairement du but que je me suis proposé dans la rédaction de son titre. C'est qu'un homme dans un court espace de temps puisse connaître les événements et les révolutions que l'Égypte a éprouvés dans une longue suite de siècles et d'années; que par l'effet de sa réflexion il corrige son âme, rectifie ses mœurs, qu'il aime la vertu et la mette en pratique, qu'il déteste le mal et l'évite, qu'il connaisse que le monde est périssable, que par la pratique du bien, il se détache de ce monde pour s'occuper uniquement de ce qui est stable et solide... On doit donc s'occuper de la lecture et réfléchir sur les leçons qu'il renferme... Tout homme doit par l'effet d'une pareille méditation recueillir pour fruits une science certaine qui lui apprend comment ses semblables après avoir été possesseurs de richesses et d'armées sont arrivés à la destruction et à l'anéantissement. »⁽³⁾

⁽¹⁾ SLANE, *Catal. des inscr. arab. de la Bibl. nat.*, n° 3134.

⁽²⁾ MAQRIZI, trad. Bouriant, p. vii.

⁽³⁾ L. I., p. x.

Ces considérations nous permettront de bien comprendre le titre de l'ouvrage d'Ibn al-Moutawwag, *ايعاظ المتامل وايقاظ المتعطل في الخطا*, que Quatremere traduit par : *Avertissement de l'homme réfléchi et réveil de l'homme apathique concernant les quartiers*, ce qui à vrai dire ne présente guère de sens en français; qu'est-ce en effet que le réveil de l'homme apathique concernant les quartiers? En réalité, il est ici question de deux hommes, l'un qui est porté à la réflexion, qui aime à s'enquérir des choses et de leurs causes, المتامل, l'autre qui vit sans penser à rien, sans s'inquiéter des problèmes philosophiques; la description des khitat sera pour le premier un enseignement (ايعاظ) qui lui montrera que tout est passager ici-bas, que le temps ne laisse rien subsister des hommes ni de leurs œuvres, et que par suite il est bon de songer à la vie future; elle réveillera, ايقاظ, le second de cet état d'esprit où il est plongé et l'invitera à réfléchir sur ce que sont devenus les gens qui l'ont précédé. Ce titre doit donc être traduit en donnant à في un sens légèrement différent de celui qu'il a habituellement : « *Leçon donnée à l'homme qui réfléchit, et réveil de l'insouciant par le moyen des Khitat* ».

Le sens de . . . كتاب الاعتبار est donc bien nettement déterminé.

Le mot *خطا* est traduit par « anciennes divisions territoriales (Sacy), veteres divisiones territorii (Flügel), topographie (Slane), édifices, et ailleurs, quartiers (Quatremère), cadastre (Huart), quartiers (Casanova) ». Sacy, Flügel et Huart n'ont nullement compris le sens du mot. Des autres traductions, celle de « quartiers » peut être acceptée, mais à condition qu'on se rende bien compte du sens du mot. Dozy (I, 580) donne comme sens de ce mot « province, district, arrondissement ». Si ce mot a le sens en arabe, ce qui me paraît fort douteux, ce n'est qu'un sens tout à fait dérivé. Lane résumant les dictionnaires arabes donne avec raison : *حطة* - *piece of land which a man takes to himself and upon which he makes a mark in order to its being known that he has chosen it to build there a house* ». C'est dans un sens voisin de celui-ci que ce mot est employé par Maqrizi et les auteurs de *Khitat* qui l'ont précédé. Traduire par « divisions territoriales » c'est faire un contre-sens. Les divisions territoriales de la France sont les anciennes provinces et les départements : on voit que ceci n'a rien à faire avec les *حطة*. Par ce mot Maqrizi désigne les emplacements du sol sur lesquels les tribus arabes conquérants se sont établies et sur lesquels elles ont bâti : faire la mention ذكر des *Khitat* c'est dire où s'est établie à

l'origine telle et telle tribu ou fraction de tribu, où commençait ce terrain, où il finissait, dire s'il subsiste quelque chose des édifices qui y ont été bâtis à l'origine, ou si ces édifices ont été remplacés par d'autres, et quels sont ceux que l'on rencontre au moment où écrit l'auteur. Ceci nous amène à discuter le sens du mot آثار que personne ne paraît avoir compris.

Flügel et Sacy le traduisent par « monuments de l'antiquité », Quatremère, Bouriant, Slane et Casanova par « monuments ». Mais quels monuments ? Sont-ce ceux d'autrefois ou ceux d'à présent. Dans l'un et l'autre cas les traductions sont complètement erronées. Je sais bien que Maqrizi traite dans son livre des monuments de l'antiquité, mais son titre n'est pas tiré de là, comme on va le voir.

آثار est le pluriel de اثر dont le sens est « trace laissée par quelqu'un de son passage », c'est le latin *vestigium*. Près du Caire est, comme on le sait, un endroit appelé آثار النبي qui ne signifie nullement « les monuments du Prophète », mais l'empreinte que son pied a laissée sur une dalle : الآثار sont les « traces, vestiges, ce qui reste d'un homme ou d'une nation », الآثار القديمة sont les « traces anciennes », c'est-à-dire les « marques laissées de leur passage par les anciens », mais الآثار seul signifie les « traces de tout temps », soit des anciens soit des modernes. Maqrizi n'a jamais eu l'intention de décrire les monuments de l'antiquité qui existent en Égypte, pas plus que les auteurs de *Khīṭaṭ* qui l'ont précédé. Sans doute Maqrizi parle de la place de l'Égypte sur la terre, de ses origines, de ses merveilles, du Nil, mais tout cela n'est pas le sujet de son livre, ce n'est qu'une sorte de préface qui introduit à la description des *Khīṭaṭ* de Miṣr et du Caire, قبل الشروع في ذكر خطط مصر والقاهرة, et c'est seulement à cette partie de son ouvrage, qui est d'ailleurs la plus considérable qu'il fait allusion dans son titre. Dès lors le mot آثار ne peut désigner les monuments de l'antiquité, mais seulement les vestiges, les restes des *khīṭaṭ* qui ont disparu. C'est ce que montre encore le titre de l'ouvrage d'al Kindi. يقول من رتب خطط مصر وآثارها أبو محمد يوسف الكندي. Quatremère et Bouriant traduisent : « *Le premier qui s'occupa des quartiers et des monuments de l'Égypte. . . fut al Kindi* », ce qui est un contre-sens. En effet, puisque Maqrizi dans son *Khīṭaṭ* s'est proposé à la suite de plusieurs autres de décrire les *Khīṭaṭ* de Miṣr et du Caire, il est clair qu'ici comme dans Maqrizi, Miṣr désigne non pas l'Égypte, mais la ville fondée par Amr et que le sens de ce passage est : « *Le premier qui s'occupa des quartiers de la ville*

de Miṣr et des vestiges qui en subsistent. . . fut al Kindī¹. Le ها de هاهنا représente non pas مصر mais خطاط, ce sont les vestiges des khitāt ruinés qui seront le sujet de l'ouvrage et non les monuments de l'Égypte. La suite du texte montre bien que c'est le sens de ce passage : « Aujourd'hui les lieux mentionnés par les deux historiens ont en grande partie disparu, il n'en reste plus que des vestiges et quelques places désertes. . . La dévastation s'étendit dans le district supérieur dans les deux directions, à l'occident et à l'orient de Fostat : à l'occident depuis le pont des Banou Wail. . . jusqu'à l'éminence appelée Rasad; à l'orient depuis l'extrémité de l'étang de Habach jusqu'aux environs de la mosquée d'Ahmed ben Touloun. Ensuite l'émir Badr al-Djemali entra dans la ville de Miṣr l'an 466. Tous ces endroits (مواقع) (et non « provinces » comme traduit Quatremère) n'offraient alors que des édifices renversés, ils étaient vides de leurs habitants qu'avaient exterminés les maladies. » De même plus loin il est dit qu'al-Gawani composa un livre dans lequel il appelle l'attention « sur ces édifices ignorés et ces monuments effacés » على معالم قد جهلت وآثار قد دثرت. Il serait plus exact de dire « sur des marques que l'on ignorait et sur des vestiges qui étaient presque disparus ». Ces marques et ces vestiges sont ce qui restait des anciennes constructions² et pouvait servir à reconnaître l'emplacement des خطاط dont le souvenir s'était effacé. Et c'était là précisément le but de l'ouvrage de Gawani. Plus loin il est dit que sous le règne de Qalaoun la population du Caire augmenta considérablement. Mais à la suite de la maladie de 776 des emplacements en grand nombre restèrent en ruines. وقد دثر معظم ذلك. Ces ruines sont précisément les vestiges, les آثار auxquels font allusion les auteurs de خطاط.

Le titre de l'ouvrage de Maqrizi doit donc être traduit de la façon suivante : *Livre des enseignements et des leçons utiles que nous pouvons retirer de la description des quartiers successivement bâtis et des vestiges subsistants du passé.*

Quant au titre sous lequel il est connu généralement : *Description topographique et historique de l'Égypte*, il provient d'une légère modification faite au titre donné à cet ouvrage par Sacy et Quatremère : *Description historique et topographique de l'Égypte et du Caire*, et ce titre provient d'un contre-sens dû à

¹ Maqrizi, texte arabe, t. I, p. 5. — ² Cf. *Khitat*, I, p. 197 : هذه الحديقة آثارها الى اليوم باقية. — ³ Cf. *Khitat*, I, p. 197 : هذه الحديقة آثارها الى اليوم باقية.

ces deux auteurs qui traduisent القاهرة par « Le Caire » et مصر, Miṣr, par « Égypte », quand ces mots désignent dans la pensée de Maqrizi, Fostat et le Caire. Ce titre répond si l'on veut au contenu de l'ouvrage de Maqrizi, mais jamais Maqrizi n'a songé à cela en écrivant son titre, comme je crois l'avoir montré plus haut.

(*A suivre.*)

É. GALTIER.

SUR
UNE LAMPE EN TERRE CUITE.

LE CULTE DES TYNDARIDES DANS L'ÉGYPTE GRÉCO-ROMAINE

PAR
M. LÉON BARRY.

On trouvera représenté ici (pl. I) le petit monument qui a donné l'occasion d'écrire cet article. Il a été acheté chez un marchand d'antiquités, au Caire, et provient, très vraisemblablement, de l'un des sites antiques du Fayoum. Outre le dire du vendeur, toujours contestable, l'aspect de la terre, d'un rose léger et d'un grain très fin nous le fait présumer. Mais ce qu'il aurait été le plus intéressant de connaître, et ce que nous devons malheureusement ignorer, c'est la place précise où il a été découvert. Est-ce dans une tombe, dans les ruines d'un temple ou dans celles d'une maison? Une telle indication nous permettrait de dire, avec quelque probabilité, l'usage auquel cette lampe fut destinée, si ce fut un ex-voto, un accessoire funéraire, ou un simple ustensile domestique.

C'est une lampe plate semi-circulaire, de 0 m. 15 cent. de diamètre. Au sommet, un anneau formé dans la terre permettait de la suspendre verticalement. Dans le bas, deux trous s'avancant en godets avaient été ménagés pour les deux mèches. Au dos de la lampe, une ouverture triangulaire, de trois centimètres carrés environ, que l'on devait tenir bouchée avec un tampon, servait à verser l'huile à l'intérieur. Quelques traces de noircissement, à droite et à gauche, révèlent que cet humble objet a été, au moins une fois, employé.

Au-dessus des deux ouvertures inférieures trois personnages en relief, étroitement unis, semblent émerger d'une même gaine. Ce sont, de chaque côté, deux bustes virils, et, au milieu, apparaissant au-dessus de leurs épaules jointes, un cou et une tête de femme; les deux bustes sont absolument semblables, si ce n'est que celui de gauche s'élève moins haut. Ils ont tous les deux

la face imberbe, des traits d'adolescents et portent de longs cheveux couvrant les oreilles. Leur coiffure est le bonnet conique (*pileus*). Au-dessus de ce bonnet se détache une étoile à six rayons. Leur poitrine est drapée d'une chlamyde attachée sur l'épaule droite et laissant le cou largement découvert. De leur bras libre, ils tiennent chacun par la bride un cheval dont le cou et la tête sont seuls représentés. A gauche, entre l'homme et le cheval, on peut distinguer un objet long et recourbé qui n'existe pas à droite et qui me paraît être un arc.

La tête de femme est coiffée de bandeaux ondulés, séparés au milieu de la tête. Elle est auréolée d'une large et épaisse couronne percée de sept trous.

Il est aisé de reconnaître à cette description les deux Tyndarides Castor et Pollux. Il est plus difficile de décider, à première vue, quel est le personnage féminin qui leur est associé. Cette question sera discutée dans la suite.

Le moule de cette lampe a dû être levé sur la maquette d'un artiste ingénieux. Le groupement des personnages, l'ovale très pur des figures, l'effet décoratif de l'ensemble témoignent d'une assez rare originalité. Il se peut aussi que ce soit la réplique modeste d'une œuvre d'art de plus haute allure. Mais je ne connais point de bas-reliefs existants qui auraient pu servir de modèle.

L'exécution matérielle a été très négligée. C'est à peine si quelques coups d'ébauchoir maladroits ont été donnés pour accentuer les traits de chaque personnage. Tout le reste du modelé est mou et grossier.

Il est très difficile de fixer à cet objet une époque précise. Il ne semble pas qu'il appartienne à la belle période alexandrine et cependant l'effet de la décadence et de la barbarie romaine ne s'y fait pas encore trop sentir. On peut donc approximativement le placer au commencement du premier siècle de notre ère. C'est à cette époque d'ailleurs, comme nous le verrons plus loin, que le culte des Dioscures fut le plus florissant dans le Fayoum.

Je ne crois pas qu'il existe en Égypte un autre modèle de cette lampe. Je m'en suis personnellement assuré pour les musées du Caire et d'Alexandrie ainsi que pour la vaste collection de terres cuites du docteur Fouquet au Caire⁽¹⁾. Je dois cependant à l'amabilité de M. Breccia, conservateur du Musée gréco-romain à Alexandrie, la communication suivante : « Ricordo... di aver veduto

⁽¹⁾ Elle contient plus de douze cents pièces. Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour remercier le docteur Fouquet de m'avoir si libéralement et à plusieurs reprises permis de les examiner.

nella collezione privata del defunto Signor Friedheim (ora passata al Signor Carl Herold, residente in Alessandria) una terracotta del Fayoum, con rappresentanza analoga a quella da lei accennata. La rappresentanza è su un piano verticale elevante sì da una base che a due fori laterali. Nel centro doveva essere il busto di Elena, ma la figura è evanida; ai due lati sono i busti dei Dioscuri, con berretto frigio sormontato della stella; A lato di ciascun Dioscuco è la testa di un cavallo volto in fuori. I Dioscuri pare tengano sollevata una mano a reggere le briglie. »

M. Breccia lui-même, après avoir vu la lampe que j'ai précédemment décrite, a reconnu que le monument de M. Carl Herold était tout à fait analogue, mais plus grand et très endommagé. Au contraire, le nôtre se trouve être dans un parfait état de conservation.

Le culte des Dioscures, apporté par les colons grecs et les conquérants romains, s'est progressivement établi tout autour de la Méditerranée. On en retrouve des vestiges en Asie Mineure ¹, en Macédoine ², en Attique ³, a Sparte ⁴, dans les Îles de l'Archipel ⁵, dans la Grande Grèce ⁶, en Étrurie ⁷, à Cyrène ⁸. Dans sa thèse, M. Maurice Albert a étudié toutes les manifestations

¹ PERDRIZET, *Archaistic Reliefs* (*Annual of the British school at Athens*, 1896-1897, p. 162, § 4); cf. *Arch. ep. Mith.*, 1897, p. 78-79; *Catal. of Gr. Coins*, Lycia, p. 270; p. 40, pl. IX, 13; BÉARD, *B. C. H.*, t. XIV, p. 176.

² PERDRIZET, *Archaistic Reliefs*, p. 164, § 6; HEISEY, *Rec. archéol.*, juillet 1873, p. 40 et seq.

³ PERDRIZET, *Archaistic Reliefs*, p. 163, § 5; HAD., *Attica*, p. 66, pl. XI, 7; cf. TH. REINACH, *Rec. des ét. grecques*, t. I, p. 179. *C. I. A.*, t. I, p. 34.

⁴ PERDRIZET, *Archaistic Reliefs*, p. 161, § 1.

⁵ *B. C. H.*, t. VII, p. 335 et seq.

⁶ PERDRIZET, *Archaistic Reliefs*, p. 169, § 9 et 3; G. GASTINEL, *Cinq reliefs aenitins* (*Rec. archéol.*, 1901, t. I, p. 50 et seq. En décrivant un de ces reliefs où les Dioscures sont représentés à cheval, M. Gastinel écrit : « L'attitude et le costume

des deux cavaliers sont identiques, sauf que le Dioscuco du fond ne porte pas de palmes. Nous avons vu de même que, sur notre lampe, le Dioscuco de gauche porte un objet difficile à déterminer, palme ou arc, tandis que celui de droite ne porte rien. ROSNER, *Lexicon*, p. 1166; PINDARE, *E.*, 3, 1.

⁷ PERDRIZET, *Archaistic Reliefs*, p. 164, § 7; HEISEY, *La ville d'Oricum et le sanctuaire des Dioscures* (*Comptes rendus de l'Acad. des insc. et belles-lettres*, 1875, p. 296). A Aeginon les *Θεοὶ Μεγαλοὶ* ou *Ἄρκατοι* étaient associés à *Aphrodite Aincias*. DION. HALIC., *A. R.*, I, p. 50.

⁸ PINDARE, *Pyth.*, V, 10, et le scholiaste THYRGE, *Res Cyrenensium*, p. 290. 291. MULLER, *Namismatique de l'Afrique*, t. III, n° 76, 77, 133, 154.

de ce culte en Italie⁽¹⁾. Plus récemment, M. Perdrizet, dans l'*Annuaire de l'école anglaise d'Athènes*, a publié, à propos de quelques bas-reliefs de l'époque archaïstique, un court article⁽²⁾ où sont énumérées toutes les cités grecques qui paraissent avoir vénéré les Tyndarides. Je crois que personne encore n'a fait l'histoire de ce culte dans l'Égypte gréco-romaine. J'ai voulu, en publiant ce petit monument qui s'y rapporte, en tracer une simple esquisse⁽³⁾.

Les Dioscures, partout où ils furent invoqués, semblent avoir été regardés comme des héros protecteurs, des génies secourables. Leur puissance se manifestait principalement sur la mer; ils apaisaient les tempêtes et sauvaient les marins en péril. Mais on les invoquait dans bien d'autres circonstances. Chevaliers des causes justes, garants de l'hospitalité, de l'amitié, ils donnaient de sages conseils, guérissaient les maladies, éloignaient les dangers, enfin servaient de guides à l'âme défunte⁽⁴⁾. Nous les retrouverons en Égypte, chargés de ces diverses fonctions.

« Les Égyptiens, dit Hérodote⁽⁵⁾, ne connaissent ni le nom de Neptune, ni celui des Dioscures. Jamais ces dieux n'ont été reçus parmi leurs divinités. » Et il en conclut que jamais les Égyptiens n'ont rien emprunté à la religion des Grecs, car, dit-il, ils n'auraient pas manqué d'introduire chez eux des divinités aussi célèbres parmi les peuples marins.

Cette phrase ne veut pas seulement dire qu'Hérodote n'a jamais rencontré en Égypte un dieu qui porte réellement le nom de Neptune, de Castor ou de Pollux. Il n'y aurait évidemment rien dans cette affirmation qui pût le moins du monde nous étonner. Mais pour qui connaît la manie d'assimilation propre à Hérodote et la manière dont ses guides l'informaient, elle nous laisse entendre qu'il n'a jamais vu en Égypte un dieu dont le nom, le culte ou les attributs puissent lui permettre de l'identifier à Neptune ou aux Dioscures. En fait, nous ne

⁽¹⁾ MAURICE ALBERT, *Le culte de Castor et Pollux en Italie*, Paris, 1883.

⁽²⁾ PERDRIZET, *Archaistic Reliefs*.

⁽³⁾ Par suite de l'insuffisance des livres dont j'ai disposé, je ne saurais donner cette étude comme complète. Il me suffira d'avoir convena-

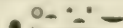
blement montré l'intérêt et l'étendue du sujet.

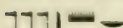
⁽⁴⁾ De même saint Yves en Bretagne, grand protecteur des marins, est invoqué dans les familles pour toutes sortes de cas, maladies, objets perdus, mariages, etc.

⁽⁵⁾ HÉRODOTE, II, 43, 50.

rencontrons dans le panthéon égyptien aucun être qui ait, comme ces divinités helléniques, un empire spécial sur les flots de la mer. Étant donné le nombre relativement minime de textes et de documents dont nous disposons, nous ne pouvons pas nier que la religion officielle et les croyances populaires aient jamais reconnu l'existence d'une divinité marine, mais par contre, rien jusqu'ici ne nous permet d'affirmer le contraire. Ni dans les inscriptions des temples, exposant en termes pompeux des expéditions maritimes, soit vers la Syrie soit sur la mer Érythrée; ni dans le *Conte du naufrage* qui rappelle, par certains côtés, les aventures d'Ulysse, aucun être surnaturel qui fasse penser à Thétis, à Neptune ou aux Dioscures n'est invoqué. « Ils naviguèrent, dit le texte de Douai-el-Bahri, relatant le retour de l'expédition de Pount », ils naviguèrent. Ils allèrent en paix, ils aborderent à Thèbes joyeusement, par la faveur suprême de ce dieu vénérable Amon-Ra, seigneur de Karnak ». — Et pour remercier Amon de la protection qu'il avait accordée à l'escadre, la reine Hatschepsout lui fait hommage de tous les trésors que ses vaisseaux apportaient ». Ainsi, ce sont les grands dieux de Thèbes qui étendent leur tutelle sur la « Grande-verte » ou la mer de Qot, sans déléguer leur pouvoir à aucun dieu ou à aucun génie inférieur. Quelquefois même l'homme néglige de témoigner sa reconnaissance à qui que soit autre que lui-même. « Les galères, dit le texte de Medinet-Habou », les galères chemineront sur la grande mer de Qot et parviennent aux contrées de Pount sans qu'aucun mal leur arrivât, toujours saines et saines, grâce à la vigilance avec laquelle on les gardait. » Rien dans les témoignages que nous possédons ne nous permet donc jusqu'ici de croire que les Égyptiens aient eu des dieux marins. C'est un fait étrange à noter chez un peuple où tous les phénomènes de la terre et du ciel étaient divinisés. Mais l'assertion d'Hérodote ne peut encore être contredite.

¹ Les parties conservées de Douai-el-Bahri n'indiquent ni le port d'où partit l'expédition, ni le nombre de jours qu'elle dura, ni les accidents du voyage. MASPERO, *De quelques navigations des Égyptiens* (Revue historique, 1878). L'arrivée heureuse au pays de Pount « souvent l'ordre (verbal)

bal) du maître des dieux Amon, 

 est mentionné à côté de la

Bulletin, t. V.

représentation des navires qui glissent sur la terre ferme. MASPERO, *Douai-el-Bahri*, pl. VI. De NARCEY, *Douai-el-Bahri*, t. III, pl. LXXII et p. 16.

² Traduction Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens*. De NARCEY, *Douai-el-Bahri*, t. III, pl. LXXV et p. 16.

³ Narcey, *Douai-el-Bahri*, pl. LXXIII et p. 16.

⁴ Traduction Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens*, etc.

Cependant, ce même Hérodote nous laisse entendre plus loin⁽¹⁾ que les Cabires avaient un culte à Memphis. Il raconte que Cambyse, passant en conquérant à travers cette ville, fit dans un accès de folie sacrilège, brûler leurs statues. Comme les Grecs ont identifié plus tard les Cabires et les Dioscures et comme de nos jours même, quelques savants ont aisément confondu Dioscures, Cabires de Phénicie et Cabires de Samothrace, nous ne pouvions omettre de signaler ce passage. Mais loin d'avoir le moindre rapport avec les Dioscures, les dieux dont les prêtres de Memphis parlèrent à Hérodote n'ont aucune analogie réelle avec les Cabires eux-mêmes quels qu'ils soient.

Il est aisé de discerner les causes qui l'amènèrent à leur donner ce nom de Cabires. C'étaient en réalité des divinités phéniciennes non point les Kabirim, dieux grands et beaux, mais très probablement les Patèques, nains et grotesques. Comme ils ressemblaient par leur difformité au dieu Ptah, si souvent représenté sous la forme d'un nain contrefait et qui avait son temple à Memphis, les guides d'Hérodote lui dirent que c'étaient là ses fils. Or le voyageur qui avait déjà dans son esprit identifié Ptah et Vulcain le boiteux, sans cesse préoccupé de retrouver sous des aspects étrangers les divinités de l'Hellade, se dit que des fils de Vulcain ne pouvaient être autres que les Cabires. Il les nomma donc ainsi. Il songea peut-être aux mystères de Samothrace que les Pélasges, nous dit-il, avaient enseignés aux Grecs⁽²⁾. Mais il ne pensa pas aux Dioscures. Car à cette époque les Dioscures de Sparte, les *Κάβειροι* pélasgiques, et les Kabirim (dieux grands) de Phénicie, formaient trois groupes bien distincts. On peut, si l'on veut, les croire issus tous les trois d'un culte arien primitif ou créés chacun par des traditions locales. La seule chose certaine, c'est qu'ils étaient alors nettement différenciés.

Cependant la fusion ne tarda pas à se faire. Les voyages, les conquêtes, l'esprit léger et crédule des Grecs, leur tendance à retrouver partout leur propre religion, et à absorber toutes les religions étrangères, firent se rapprocher et se confondre ces trois cultes. Les Dioscures, racontaient les rhapsodes, se trouvant en péril pendant l'expédition d'Argo, invoquèrent les Cabires de Samothrace qui apaisèrent la tempête. Par une transposition coutumière aux

⁽¹⁾ HÉRODOTE, III, 37. — ⁽²⁾ *Idem*, II, 50.

légendes religieuses⁽¹⁾, de héros protégés ils devinrent divinités protectrices et usurpèrent une partie des attributs des Cabires. A Délos, au ^{II}^e siècle avant J.-C., nous trouvons ces deux groupes étroitement associés dans le même culte, sous la direction d'un prêtre unique⁽²⁾. En Syrie, sous la domination des Séleucides, les huit cabires de Phénicie furent remplacés sur les monnaies de Beryte par les deux Dioscures⁽³⁾. Le culte et le nom des Cabires de Samothrace paraissent avoir duré jusque sous la domination romaine, ceux des Kabirou disparurent, semble-t-il, plus tôt. Mais la célébrité des Dioscures ne fit que grandir. Ce fut sous leur nom que l'on réunit tous les attributs des deux autres groupes tombés en désuétude. Et lorsque nous les retrouvons en Égypte, ils ont les attributs et les pouvoirs des Cabires, mais jamais ils ne sont appelés autrement que Dioscures.

Ainsi, dans l'Égypte des Pharaons, nous ne rencontrons aucun dieu que les Grecs auraient pu confondre avec leurs Dioscures marins. Il en va tout autrement, si l'on s'arrête au caractère domestique et funéraire des Tyndarides. De nombreuses divinités égyptiennes remplissaient les mêmes rôles que ces héros protecteurs des vivants et des morts. C'étaient, pour ne nommer que les principales, Horus tueur de monstres, Thot conseiller des hommes, Anubis guide des âmes dans les demeures de l'Occident. Les Dioscures, en leur qualité de dieux sauveurs, prirent aisément place à leurs côtés. Nous les trouverons célébrés dans le même temple ou dans un temple voisin. Comme dieux marins nous ne les rencontrerons guère en dehors d'Alexandrie, où leur culte, comme on le verra plus loin, ne s'est établi que grâce à une confusion.

A partir du ^{VI}^e siècle avant notre ère⁽⁴⁾, les Grecs s'établirent dans les villes

⁽¹⁾ Ainsi, pour rester en Égypte, le saint abba Tarachô, protégé merveilleusement de la rage par l'intervention d'un ange, fut le saint auquel on avait recours dans les cas de rage. GALTIER, *Contribution à l'étude de la littérature arabe-copte*, § II ; *Bull. de l'Institut français d'arch. orient.*, t. IV.

⁽²⁾ B. C. H., t. VII, p. 335 et seq.; G. I. G.,

2296; B. C. H., t. VII, p. 339; IV, 340, 5; VII, 337, 3; VII, p. 341; cf. RÖSCHER, *Lexicon*, p. 1164.

⁽³⁾ Lenormant, article *Cabires* (*Diet. d'archéol.* de Daremberg et Saglio), t. I, p. 773.

⁽⁴⁾ MAULET, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte* (*Mém. de la Mission française*, t. VII); ARISTOLIDÈS, *L'Hellenisme pré-macédonien d'Égypte*

du Delta. Les fouilles malheureusement encore trop incomplètes ¹⁾ qui ont été faites dans cette province ont révélé une partie de cette civilisation hellénique antérieure aux Ptolémées. A Naukratis, Castor et Polydeukès étaient célébrés : on a trouvé les ruines d'un temple qui leur était consacré et qui date très vraisemblablement du v^e siècle ²⁾. C'était un édifice modeste, en briques recouvertes de stuc, de forme carrée, précédé du côté de l'ouest d'un petit portique soutenu par quatre piliers. Le temple s'ouvrait ainsi vers l'occident, comme il était d'usage pour les demi-dieux. Dans le sanctuaire on a recueilli un petit amas de poteries dont quelques-unes portaient une dédicace aux héros vénérés dans le temple ³⁾. L'un de ces fragments de vase laisse voir encore un jeune cavalier, tête nue, les cheveux flottants, vêtu d'une courte tunique, et monté sur un cheval au galop. Devant lui marche un grand cygne. Entre les jambes du cheval et le dos du cygne on peut lire la dédicace :

ΔΙΟΣΚΟΡΟΙΣ
ΘΗ

On ne peut se refuser à voir dans ce fragment une partie d'un dessin représentant les Tyndarides ou seuls entourant le cygne, ou accompagnés de quelques personnages de leurs légendes.

Mais dans les autres villes grecques du Delta explorées jusqu'ici, Tanis, Bubaste, Péluse, aucune trace du culte des Dioscures n'a encore été découverte.

Dans la minutieuse description qu'il nous a laissée d'Alexandrie, Strabon ⁴⁾ ne signale aucun temple consacré aux Dioscures. Mais il nous dit que suivant l'inscription dédicatoire, le phare avait été consacré au salut des navigateurs ⁵⁾.

¹⁾ Bull. de l'Institut égyptien, série IV, n° 6, p. 17. Les relations entre les civilisations grecques et égyptiennes remontent à une époque bien antérieure, puisqu'on en trouve des traces à la XIII^e dynastie. Mais ce n'est vraiment qu'au viii^e siècle et sous la XXIII^e dynastie (Tanis) que l'on peut dire que des colons grecs se soient établis en Égypte.

²⁾ Elles ont été faites au nom de l'*Egypt Exploration Fund*, et dirigées le plus souvent par M. Petrie.

³⁾ GARDNER, *Naukratis*, t. II, chap. III et pl. I.

⁴⁾ FL. PETRIE, *Naukratis*, t. I, p. 16, pl. VI, 6.

⁵⁾ STRABON, édition Meineke, C, 790 et seq.

⁶⁾ STRABON, C, 791. τῆς τῶν πλοιοπονημάτων σωτηρίας χάριν.

Lucien qui habita Alexandrie nous a donné le texte même de l'inscription : *Σώσιματος Κρίδιος Δεξιφάνους Θεοῖς σωτήρσιν ὑπὲρ τῶν πλουζομένων*¹. Quels sont ces « Dieux sauveurs » ? Cette épithète était très fréquemment donnée aux Dioscures et remplaçait souvent leur nom même, dans les invocations. Mais nous savons aussi que Ptolémée Soter I^{er} et sa quatrième femme Bérénice avaient reçu le titre de *Θεοὶ Σωτήρες*². Sous ce titre, un culte officiel leur fut rendu à Alexandrie, immédiatement après leur mort et durant tout le règne de Ptolémée Philadelphie. Il est fort possible que le phare, construit durant les dernières années de Philadelphie, fût officiellement dédié à ses prédécesseurs déifiés. Mais le souvenir de cette première consécration devait s'effacer peu à peu. Le peuple des marins et des commerçants substitua rapidement dans ses supplications le nom des divinités populaires, qui se manifestaient visiblement sur les flots pour apaiser les orages, à celui de ces dieux protocolaires³. Sous les empereurs romains cette substitution sera consacrée officiellement. Une monnaie d'Alexandrie frappée sous Trajan représente les Dioscures vêtus en légionnaires romains, le front surmonté d'une étoile, debout appuyés sur une lance. Au revers on voit une figure de femme avec l'inscription Isis Pharia⁴.

Cependant, les poètes de la cour des Ptolémées, Lycophron, Apollonius, Callimaque, Théocrite, se plaisaient à décrire les exploits et les bienfaits des

¹ LUCIEN, *Hist.*, chap. LXII; cf. PERDRIZET, *Sostrate de Gnide, architecte des phares (Récit des études anciennes)*, t. I, p. 261, brochure que je n'ai pu consulter.

² STRABON, *Die dynastie der Ptolemäer*, passim; *Sammlung griechischer Ptolemäer Inschriften*, 38, 39, 69.

³ MILNE, *History of Egypt under Roman rule*, p. 139.

⁴ Les « dieux sauveurs », quels qu'ils fussent, n'étaient pas d'ailleurs les seuls que les marins de la côte du Delta invoquaient. Ils avaient d'autres protecteurs officiels et l'on peut voir la une preuve soit des soins que les souverains ptolémaïques ou romains prirent pour assurer leur culte, soit de la facilité avec laquelle le culte du souverain établi à l'époque pharaonique se maintint dans

l'Égypte gréco-romaine. L'acap Zephyrium, point très dangereux et très redouté pour les navires qui, venant de la côte de Syrie, voulaient entrer dans le port d'Alexandrie, était mis sous la tutelle d'Arsinoé, femme de Ptolémée Philadelphie, invoquée sous le vocable de Vénus Arsinoé. Un temple avait été construit à en son honneur par Gallistrate, grand amiral de la flotte. NÉROUTSOS BEY, *L'ancienne Alexandrie*, p. 89; ATHÉNÉE, t. VII, p. 318; H. WEIL, *Pappus Didot Monument grecs*, n° 8, 1879, p. 31. A Alexandrie même le *Κτισσις* commencé par Cléopâtre, terminé par Auguste, était la demeure sacrée de César, patron des navigateurs. « Il est l'espoir du salut et pour ceux qui s'embarquent ici et pour ceux qui y arrivent du retour de leur voyage. » Pline, *Legatio ad Caium*.

Dioscures. Tous les poètes, dit Théocrite⁽¹⁾, sont chers aux fils de Tyndare, à Hélène et aux autres héros. Mais ces manifestations littéraires et artificielles, réservées à un public d'élite ne doivent pas nous retenir beaucoup. Elles s'inspiraient des traditions mythologiques, non des croyances populaires; elles n'entraient point dans le courant religieux de la nation gréco-égyptienne.

Il existait pourtant sur Hélène, sœur des Tyndarides, et sur son séjour en Égypte, un groupe de légendes qui pouvaient avoir pénétré plus avant dans le peuple. Nous n'en parlerions pas si l'association dans un même culte d'Hélène et de ses frères ne formait un problème mythologique encore obscur. La question se pose ainsi. Chaque fois que dans un monument l'on trouvera un personnage féminin associé aux Dioscures, sans que ni inscription dédicatoire, ni aucun autre caractère bien distinct permette de l'identifier, devra-t-on l'identifier à Hélène, fille, comme Castor et Pollux, de Lédä et de Jupiter? En limitant la question à l'Égypte, trois cas se présentent : la lampe que nous avons décrite, le bas-relief de Tehneh décrit par Nestor l'Hôte et le petit monument du Musée du Caire dont nous parlerons plus loin.

À l'époque homérique, sans que l'on puisse dire que le récit ait un fondement ou qu'il soit né de l'imagination des rhapsodes, on racontait qu'Hélène, en revenant de Troie avec Ménélas, avait séjourné en Égypte et en avait rapporté des secrets merveilleux, des remèdes à tous les maux⁽²⁾. Hérodote nous assure que le souvenir de ce séjour était demeuré parmi les Égyptiens et qu'ils avaient élevé à Memphis un temple à Hélène⁽³⁾. Il est bien difficile de deviner à travers le roman qu'a écouté et transcrit le crédule voyageur, ce que les guides de Memphis pensaient réellement du passage d'Hélène à la cour du roi Protée. Hérodote devait paraître trop heureux d'entendre des contes pour qu'on ne lui en improvisât pas de toutes pièces, à raison de lui être agréable. Cependant, Diodore de Sicile et Strabon nous apprennent en termes plus mesurés que les légendes sur le séjour d'Hélène étaient, à l'époque de leurs voyages, répandues en Égypte⁽⁴⁾, et Plutarque déclare que de fréquents honneurs lui sont encore

¹ XXII, fin. Cf. XVII. *Épithalame d'Hélène*.

² HOMÈRE, *Odyssée* Δ, 125, 228.

³ HÉRODOTE, II, 112-120, 122.

⁴ DIODORE DE SICILE, I, 97; STRABON, XVII, 1, 16.

rendus, à elle et à son époux Ménélas⁽¹⁾. Il paraît donc certain que ces légendes, soit qu'elles aient pris corps dès la première migration des Milésiens dans le Delta, soit qu'elles datent de l'époque ptolémaïque, existaient dans les cités de l'Égypte grecque et qu'Hélène y était aussi populaire que dans toute autre partie du monde hellénique.

Remarquons cependant que dans toutes ces traditions Hélène est indépendante des héros ses frères. Au contraire l'association en triade des Tyndarides ne nous est signalée en Égypte par aucun texte. Chercherons-nous ailleurs des analogies? Sans doute, dans les diverses stations du monde gréco-romain, nous rencontrons fréquemment Hélène représentée au milieu de ses frères et de manière à ce que nous ne puissions pas douter que ce soit réellement Hélène⁽²⁾. Mais tout aussi fréquemment c'est une autre déesse qui occupe sa place : Déméter, Aphrodite, Athènè, Niké, Médée ou Lédà. Et le plus souvent il convient d'hésiter et de ne point donner de nom à la figure féminine qui accompagne les deux héros. On peut seulement affirmer qu'il était habituel d'associer les deux jumeaux divinisés à une héroïne ou une déesse qu'ils paraissent protéger ou vénérer. Il serait téméraire de fixer l'origine de cette habitude ou de prétendre deviner sans raison suffisante le nom du personnage ainsi associé⁽³⁾.

Dans le bas-relief de Tehneh⁽⁴⁾, la figure centrale est en partie détruite,

⁽¹⁾ PLUTARQUE, *De Herod. malign.*, 12; cf. RÖSCHER, *Lexicon*, p. 1950, 60.

⁽²⁾ On trouvera un catalogue de ces représentations dans l'article de M. Perdrizet déjà cité et dans l'appendice qui suit la thèse de M. Maurice Albert. Il est même des textes qui indiquent formellement les intentions de l'artisan qui a groupé ces trois figures. M. Perdrizet cite le passage suivant d'Ampélius énumérant les merveilles du monde: «Ambracior in Epiro in pariete sunt pieti Castor et Pollux et Helena manu autochthonis, et nemo invenire potest quis pinxerit».

⁽³⁾ Voyez dans Lenormant, article *Cabires* du *Dictionnaire d'archéologie*, le développement et les différenciations de ce qu'il a appelé l'*Association cabirique*; RÖSCHER, *Lexicon*, I, p. 1155, 10. «Sie sind (les Dioskuren) von anfang an vereint mit ihrer schwester Helena, ebenfalls einer

Lichtgöttin die als Morgenrote oder Mond gedeutet wird.»

⁽⁴⁾ Décrit pour la première fois dans Nestor L'Hôte, *Lettres écrites d'Égypte*, 1840, p. 36, 154. «Enfin, dans la partie supérieure et au revers méridional du rocher, on remarque un bas-relief de 2 mètres carrés représentant un groupe de Castor et de Pollux la tête surmontée de l'étoile qui les caractérise et tenant leurs chevaux par la bride. Les Dioscures sont ici accompagnés d'un troisième personnage également debout entre les deux et qui avait aussi une étoile sur la tête, mais cette dernière figure est mutilée. On reconnaît dans les deux autres le costume militaire de Rome, la cuirasse, l'épée, le pallium et, au lieu du casque, la chevelure tombante. . . . Je ne connais pas les circonstances mythologiques d'après lesquelles on aurait pu faire des Dioscures une triade.

mais on distingue encore une étoile au-dessus de sa tête, comme au-dessus de celle des Dioscures. On connaît les croyances qui couraient parmi les marins sur l'apparition funeste de l'astre d'Hélène. Euripide, poète théologien, est le seul qui ait représenté Hélène comme une divinité propice aux navires en péril⁽¹⁾. Partout ailleurs son étoile est considérée comme un signe néfaste et le présage des pires tempêtes⁽²⁾. Pour que le danger s'éloigne et que les marins se rassurent, il faut que deux autres étoiles brillent au-dessus des flots, annonçant l'intervention secourable des Dioscures⁽³⁾. Mais qu'Hélène soit une divinité cruelle, ce ne pouvait être une raison pour ne pas la représenter au milieu de ses deux frères, dont l'influence souvent dissipe ses caprices. Les Éginiètes, après la bataille de Salamine, consacrèrent dans le temple de Delphes un mât surmonté de trois étoiles d'or, qui devaient très probablement symboliser les Dioscures et Hélène⁽⁴⁾. Il est très vraisemblable que dans le bas-relief de Tehneh, ce soit Hélène que l'on ait voulu représenter.

Le Musée du Caire possède un curieux petit monument⁽⁵⁾ de l'époque romaine qui représente une femme assise, au bord d'un lit, vêtue d'un chiton, les épaules et la tête enveloppées dans un manteau. Posés sur le lit de chaque côté d'elle, deux énormes bonnets coniques entourés d'un cercle de lauriers,

Lefebvre (*Inscriptions grecques de Tehneh*, B. C. H., t. XXVII, p. 341 et seq.) complète cette description. « En examinant avec une jumelle ce bas-relief, on voit qu'Hélène est enveloppée d'un voile qui lui couvre la tête et la poitrine, et qui devait descendre jusqu'aux pieds (la figure est brisée à partir des genoux). » On peut remarquer, en outre, que ce groupe est sculpté juste au-dessus d'un vaste puits funéraire creusé dans le rocher. Il est ainsi fort possible que ce monument se rattache au tombeau. »

⁽¹⁾ EURIPIDE, *Oreste*, 1629 :

Ἐλὲνην μὲν . . . ἐγὼ νῦν ἐξέσωσα

Ζηρὸς γὰρ οὖσαν ζῆν νῦν ἀθλιωτὴν χορῶν.

Καστορέ τε Πολυδευκί τε ἐν αἰθέρος πύλαις

Σύνθετος ἐστὶν νεανίσκος σωτηρίοις

Cf. *ibid.*, 1684 et Schol., 1632, où il est précisément remarqué qu'Euripide se trouve en désaccord avec toutes les traditions; *Hélène*, 140,

149 et seq.; *Électre*, 990 et seq., 1241, 1348 et seq.

RÖSCHER, *Lexicon*, II, 1949, 60.

PENI, *Hist. nat.*, II, 37, 101. « gemine (étoiles des Dioscures) autem salutare et prosperi cursus prænuntia, quarum adventu fugari diram illam ac minacem appellatamque Helenam ferunt, et ob id Polluci et Castori id numen assignant eosque in mari Deos invocant. »

⁽³⁾ RÖSCHER, *Lexicon*, p. 1172, 3.

⁽⁵⁾ Il est reproduit photographiquement et décrit dans le *Catalogue général* (ENGAR, *Greek Sculpture*, p. 72, n° 27502 et pl. XI). « Small funerary or religious representation. Steatite. Height 0 m. 075 mill., long 0 m. 107 mill. A female figure, enveloped in chiton and a mantle, is seated in the middle of a couch. . . . On either end of the couch upon a rectangular plinth, stands a large conical cap encircled by a wreath. »

semblent lui servir de gardiens. Il est aisé de reconnaître dans ces deux bonnets couronnés un symbole des Dioscures ¹. Mais quelle est la figure voilée assise au centre? Déméter fut dans la Grèce propre très fréquemment associée aux Dioscures. Nous savons d'autre part que les Grecs aimaient à représenter la mère malheureuse de Proserpine, dans une attitude mélancolique et la figure à demi couverte par les plis de son manteau ². Il n'est donc pas impossible que nous ayons ici un groupe funéraire (on sait avec quelle fréquence les Dioscures figurent sur les sarcophages de la Grèce et de l'Italie) et il semble légitime d'identifier la figure centrale avec Déméter.

Enfin, sur la lampe que nous avons étudiée, rien ne nous permet de donner un nom à la tête de femme qui apparaît au-dessus des épaules des deux cavaliers. La large couronne qui lui entoure la tête est un attribut commun à beaucoup de divinités, à Vénus, à Diane, à Déméter elle-même.

—————

Nous pouvons donc conclure de la digression qui précède, qu'en Égypte, comme dans le reste du monde gréco-romain, les Dioscures furent associés à une divinité féminine. Mais il ne faut point se hâter d'identifier, dans tous les cas, cette divinité avec Hélène. Nous ne nous occuperons plus maintenant que de Castor et Pollux.

Leur culte, comme nous l'avons dit plus haut, reste officiel à Alexandrie pendant la domination romaine. De nombreuses médailles à l'effigie de Trajan, d'Antonin, de Faustine, portent au revers les deux héros ³. Ils sont tantôt nus, tantôt vêtus de l'habit des légionnaires romains; leurs fronts sont parfois éclairés d'une étoile, parfois entourés d'une couronne de lotus. Deux fois Sérapis leur est associé.

Il nous est aussi permis de croire que c'était un culte populaire. Un curieux témoignage nous en est donné par le récit des *Actes des apôtres* ⁴. Retenus pendant trois mois dans l'île de Malte, Paul et Luc purent enfin s'embarquer sur

¹ Le même symbole se retrouve fréquemment sur des monnaies grecques et romaines. Cf. les ouvrages cités de M. Albert et de Perdrizet. Il apparaît aussi sur une grande phiale en argent doré du trésor de Bosco Reale, celle qui porte le buste de l'Afrique et les divers attributs de cette province.

² HEUZÉY, *Les Figures voilées dans l'antiquité* (Mémoires publiés par l'Association pour l'avancement aux études grecques).

³ M. ALBERT, *loc. cit.*, Catalogues, n° 1005, 126, 129, 130.

⁴ *Actes des apôtres*, XXVIII.

un bateau qui venait d'Alexandrie, et avait hiverné dans l'île. Or ce bateau, remarque Luc, portait pour enseigne Castor et Pollux.

Une monnaie de Memphis qui représente sur une face le Nil couché, porte au revers les Dioscures debout, le front surmonté d'une étoile, tenant la haste et le parazonium ⁽¹⁾.

Le Fayoum, en grande partie peuplé de colons grecs, devait nécessairement nous fournir les monuments les plus nombreux. Le culte des Dioscures y était, semble-t-il, très répandu. Ils avaient un temple à Oxyrynche, près du Sérapéum, dans le quartier de Myrobalanus. Leur prêtre Horion était aussi prêtre d'Isis dans la même ville ⁽²⁾. A Kerkosiris, leur sanctuaire, fait assez curieux à remarquer, était la propriété de plusieurs particuliers; une partie était possédée par un nommé Héras, accusé, à tort ou à raison, de meurtre ⁽³⁾. A Bacchiás, les héros jouaient le rôle de conseillers privés; on venait les consulter devant leur autel. On a découvert un petit billet sur papyrus ainsi formulé : « Seigneurs Dioscures, jugez-vous qu'il doit partir à la ville? Fais connaître la pensée et mets-toi d'accord avec ton frère » ⁽⁴⁾.

A Dimé, une stèle avait été placée sous le règne de Tibère en l'honneur des Dioscures ⁽⁵⁾. Un colon, Chairèmos, écrivant pour affaire à Apollonios, le salue au nom de la divinité toute puissante dans l'île, Souchos, le crocodile ⁽⁶⁾. Mais deux lignes plus loin il fait un serment au nom des Dioscures. A Magdola ⁽⁷⁾, au III^e siècle après J.-C., ils étaient associés à Sérapis dans un petit temple qui avait été fondé trois siècles auparavant en l'honneur du dieu thrace Héron. Les dieux

¹ MURICE ALBERT, *Catalogue*, n° 161.

² GREENFELL-HUNT, *Oxyr. Pap.*, II, CCLIV, 3, p. 20 avant J.-C.

³ GREENFELL-HUNT, *Tebtuais Papyri*, 14, 18.

⁴ GREENFELL-HUNT, *Fayoum Towns*, 138.

Κυριοι Διοσκουροι, η πρωταρχη
 ζήτησιν απελευθερις is πολων (sic);
 τουτο ελξεσσει τον και
 συεξομνηστω προς
 τον εδελφον σου

Comment la consultation se faisait-elle? Rien ne nous l'indique. Nous savons seulement qu'il existait dans les sanctuaires égyptiens des statues articulées que l'on consultait et qui répondaient par un mou-

vement de la tête et des mains. De Bacchiás, nous avons encore un billet semblable adressé à Sokanobkoneus : « Dois-je rester à Bacchiás, dois-je partir? ».

⁵ MILNE, *History of Egypt*, appendice III, n° 4.

⁶ B. G. U., 248, II^e siècle après J.-C.

⁷ JOUGLET, *Rapport sur deux missions au Fayoum* (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1902, p. 354); *Chronique des Papyrus*, t. I (*Recue des études anciennes*, t. V, 2, p. 3 du tirage à part); COLLIGNON, *Rapport sur les Écoles françaises d'Athènes et de Rome* (*Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, 1903, p. 447 et 448).

héros, grands et invincibles, comme les nomme une inscription dédicatoire trouvée dans le second pronaos, avaient aisément supplanté l'obscur divinité apportée par les premiers colons d'Alexandre. Leurs figures sont représentées sur la façade et recouvrent les anciennes dédicaces où Héron était invoqué. Sur les tables d'offrandes qui leur sont consacrées, on voit l'antilope et le crabe, animaux de mauvais augure que l'on dévouait aux divinités protectrices.

Si, du Fayoum, nous remontons le Nil, nous trouvons, un peu en aval de la moderne Minieh, sur la rive droite, les ruines de l'ancienne Akhoris. Des fouilles récentes¹⁾ y ont mis à jour les restes d'un temple, bâti au point le plus élevé de la ville. Le sanctuaire était profondément creusé dans la masse énorme du rocher qui surplombait toute la cité. Ce temple, de nombreuses inscriptions placées le long de sa voû sacrée en témoignent, devait être un lieu de pèlerinage très fréquenté. On y invoquait surtout Ammon et Souchos. Mais un des visiteurs, un marin de la classis Augusta Alexandrina, y invoqua aussi les Dioscures sous leur nom de Sotères et leur fit élever des statues²⁾. C'est aussi à Akhoris, sur le versant du rocher opposé au temple, vers le sud, que se trouve le bas-relief décrit par Nestor l'Hôte et dont nous avons parlé plus haut.

Plus en amont encore, dans une carrière du Gebel el-Toukh, en face de l'ancienne Ptolémaïs, une inscription rupestre³⁾ nous apprend que les Dioscures avaient un temple en cet endroit même. Un certain Héraclès, fils de Lysis, inspecteur religieux (ιεροποιός) et archiprytane, nous apprend qu'il l'a fait construire à ses frais (ἐκ τοῦ ἰδίου) le 13 Épiphi de la troisième année de Titus. Quelques carriers (λαξοί) gravèrent leurs noms à la suite de celui du fondateur⁴⁾.

Ainsi les Dioscures devinrent en Égypte, ce qu'ils étaient dans le reste du

¹⁾ LIEFEBVRE et BARRY, *Rapport sur les fouilles exécutées à Telnch en 1903-1904* (Annales du Serv. des Antiq. égypt.), t. VI, p. 142).

²⁾ *Ibid.*, inscription n° 7.

³⁾ SAVOIE, *Academy*, t. XLV, p. 476; SEYMOUR et RICE, *Bulletin épigraphique de l'Égypte romaine* (Archiv. für Papyrussforschung), t. II, p. 436, n° 301.

⁴⁾ Il ne faut point s'étonner de ce sanctuaire

ainsi perdu au milieu d'une carrière. Une de ces vastes carrières comme celles dont nous voyons les vestiges en Égypte, devant, en pleine activité, réunir un grand concours d'ouvriers et de marchands. On peut voir encore dans les carrières de Bahen au nord du Gouvet de la poudr., un sanctuaire de l'époque ptolémaïque, avec ses bas-reliefs et ses inscriptions. Il a été publié par LÉVESQUE, *Denkmäler*, III, 198, 207 et 208.

monde gréco-romain, des divinités très répandues, également célébrées dans le culte officiel, parmi les hautes classes et parmi le peuple des marins, des ouvriers et des paysans. Il nous est même permis de croire que les Égyptiens indigènes les invoquèrent en même temps que leurs dieux traditionnels. Nous avons vu que les héros étaient associés ou réunis à Isis, Sérapis, Nilus, Souchos. Est-ce les colons grecs seulement qui ont fait ce rapprochement? Une inscription de Délos autrefois publiée par Galland et Sporn et reproduite dans le *C. I. G.* (2302), fait dire à M. Salomon Reinach⁽¹⁾ que le fait que « le culte des Cabires a pu être associé à ceux d'Isis et de Sérapis⁽²⁾ prouve qu'il n'est pas indigène à Délos, ni même d'origine hellénique ». Quoi qu'il en soit, au point de vue qui nous occupe, cette inscription, très probablement écrite par un Grec revenant d'Égypte, nous prouve à quel point le culte des Dioscures y était mêlé à celui des anciens dieux proprement égyptiens. En Sicile, à Pouzzoles, nous les trouvons encore associés avec Isis et Sérapis⁽³⁾.

Nous ne prolongerons pas cette étude plus loin. Jusqu'à quelle date le culte des Tyndarides persista-t-il dans les croyances populaires de la race gréco-égyptienne et s'en conserva-t-il quelque chose dans le christianisme copte? Les documents nous manquent pour exposer la question avec une suffisante netteté. Les gnostiques, du moins, gravèrent souvent la figure des deux frères sur leurs abraxas. Dans un tombeau chrétien (?) trouvé près d'Alexandrie et décrit par Néroutos bey⁽⁴⁾, on remarquait « aux deux angles supérieurs de l'encadrement, une tête humaine et juvénile, peinte de face, de type mithriaque, coiffée du pileus phrygien en couleur bleu de ciel ». Le monument, malheureusement, a été détruit, mais il est facile de reconnaître les Dioscures dans ces deux personnages. Il est certain que des héros terrestres ou angéliques, comme saint Georges ou saint Michel, usurpèrent dans l'esprit des foules les apparences extérieures et les qualités protectrices de Castor et de Pollux. Saint Georges, défenseur des faibles, soutien des causes justes et vainqueur des monstres⁽⁵⁾; Michaël, l'ange de la nature, des eaux, blanc comme la neige

⁽¹⁾ *B. C. H.*, 1883, p. 335 et seq.

⁽²⁾ Et d'autres : Ὑπερ ἐκ τουτοῦ καὶ τῶν ἰδίων Σαρπίδι, Ἰσιδι, Ἀρούβιδι, Ἀρποκράτει, Διοσκοούροις.

⁽³⁾ MAURICE ALBERT, *loc. cit.*, p. 62, 63; *Cat-*

alogue, n° 236.

⁽⁴⁾ *Recue archéologique*, 3^e série, t. XVIII (1891), p. 337.

⁽⁵⁾ Cf. CLÉDAT, *Le Monastère et la Nécropole de Baouit*, pl. XXXIX, LIII-LVI.

et qui à l'heure de la mort protège les âmes justes contre les assauts de Satan, ressemblent étrangement aux *Σεοὶ σωτῆρες* de l'ancien paganisme. Les besoins des âmes demeurent les mêmes malgré les plus grands changements extérieurs. Il est fort probable que, comme en Afrique et en Gaule¹, quelques fidèles nouvellement convertis conservèrent longtemps des sympathies plus ou moins secrètes pour ces héros, qui par leur attachement mutuel, leur respect de la bonne foi, la noblesse de leur vie, auraient mérité d'être chrétiens et l'étoile qui ornait leur front pouvait aisément ressembler à une auréole ou à une croix.

L. BARRY.

Les deux têtes de terre cuite dont nous donnons une reproduction appartiennent à la collection du docteur Fouquet. Elles proviennent chacune d'une localité différente de la Basse-Égypte. La coiffure spéciale (*pileus*), l'expression juvénile et un peu mélancolique des physionomies, nous inclinent à reconnaître les Dioscures. La photographie ne rend que bien imparfaitement la finesse et la beauté de ces deux figurines. — L. B.

¹ LENDORMANT, *Simple conjecture au sujet d'un passage de Saint-Augustin* (Rev. archéol., 1892, II, p. 18 et seq.).

UN

MOULE ÉGYPTIEN TROUVÉ À LECTOURE

PAR

M. CHARLES PALANQUE.

On a souvent mentionné, dans les revues scientifiques ou les recueils d'études égyptologiques, des monuments égyptiens découverts en France.

On en a signalé à Paris, en Bretagne, dans la colonie de Nîmes, dans la Lyonnaise, en Narbonnaise; mais le Sud-Ouest était resté pendant assez longtemps sans rien fournir dans cet ordre de choses.

Pourtant, l'influence orientale a pénétré dans nos régions d'une façon très apparente. Par « nos régions », nous entendons spécialement la *Norempopulanie*, dont les Auscii furent parmi les plus illustres ¹. L'importation des divinités étrangères s'y effectua sans lutte et même sans protestation, par les Romains particulièrement. La XXX^e légion, sous le règne d'Auguste, tint garnison en Égypte. Dénommée plus tard *Ulpia Victrix*, après avoir campé en Mésopotamie et en Germanie, sous Trajan et Septime Sévère, elle envoya des vétérans en Aquitaine, ainsi qu'en fait foi l'inscription d'Aurelius Tertinnus, centurion, qui éleva à son « excellente épouse, pleine de mérite, un monument funéraire » ².

Ces vétérans, comme de nos jours ceux « qui ont bu l'eau du Nil », revenus amoureux du beau ciel bleu d'Égypte et de son fleuve merveilleux, vraisemblablement adorateurs des divinités orientales et initiés à leurs mystères, furent les propagateurs du culte isiaque. Il faut également tenir compte que l'influence du climat et les affinités de races contribuèrent beaucoup à la facile propagation de ces divinités.

¹ *Norempopulos commendant Ausci*; Ammien Marcellin, XV, II, 14. — Cf. CÉSAR, *De Bello gallico*, III, 27. Leur ville est mentionnée dans Ptolémée : *Λύσιοι, καὶ πόλις Ἀγρονστής*,

Géogr., II, 7, et aussi dans l'itinéraire de Paris à Jérusalem, D'ANVILLE, *Voyage de la Gaule*, p. 931.

² *C. I. L.*, VII, 543; BEAULIEU, *Épigr. Aus. de la Gascogne*, n° 46; *Museo d'Auch*.

N'a-t-on pas trouvé à Eauze, une statue de Mithra⁽¹⁾, à Martres-Tolosanes⁽²⁾ et à Auch, des Jupiter-Sérapis, des Imhotpou et des Isis⁽³⁾? Ce qui accuse, dans notre région, un penchant très accentué vers le culte des dieux de l'Orient.

D'ailleurs, nos ancêtres aquitains, aussi laborieux que crédules, ne se préoccupaient guère de ce mélange de divinités et de doctrines. Eux qui, dans leur foi naïve, rendaient hommage aux sources, aux forêts, aux montagnes, à la nature, devaient tout naturellement être attirés par le mythe religieux d'Isis. Celle que les textes égyptiens représentaient comme la déesse mère, l'emblème de la génération humaine, trouva sans peine, parmi eux, des adorateurs.

Une première étude⁽⁴⁾ sur les Isiaques du Sud-Ouest venait à peine d'être publiée que le docteur J. de Sardac, conservateur du Musée de Lectoure (Gers), nous signala l'existence, dans ses collections, d'un objet confirmant, une fois de plus, les conclusions auxquelles nous nous étions arrêté.

On sait quelle importance eut, pendant la conquête, la cité des *Lactorates*. Un archéologue local, feu Camoreyt, fit de nombreux travaux pour démontrer que c'était l'oppidum des Sotiates. Il fut d'abord énergiquement combattu, mais, aujourd'hui, l'opinion commence à lui donner raison, et l'on ne tardera pas à adopter ses vues. Ses théories sont actuellement aussi bien accueillies qu'elles ont été tout d'abord combattues. Le savant professeur au Collège de France, C. Jullian, dont les travaux sur l'histoire gallo-romaine du sud-ouest de la France sont si appréciés, adopte ses idées et rend justice à ses travaux.

La cité des Lactorates occupait une forte position stratégique: c'est là que Crassus, lieutenant de César⁽⁵⁾, vint se heurter aux troupes coalisées des peuples d'Aquitaine, qu'il défit complètement.

Après la conquête, Lectoure devint un centre important: placée sur le réseau routier entre Bordeaux et les Pyrénées, la cité devint rapidement prospère.

De nombreuses découvertes archéologiques sont venues l'attester. Les plus connues sont ces nombreux tauroboles, autels votifs élevés aux divinités de

⁽¹⁾ Musée d'Auch. Statue n° 3.

² LÉON JOLLIN, *Les Établissements gallo-romains de Martres-Tolosanes*, dans le *Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1899, p. 602.

³ Isis trouvée à Auch. *Musée des Augustins de*

Toulouse, n° 88, Sculpture ancienne. Catalogue Roschah.

⁴ *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, 1904: *Vestiges égyptiens dans le sud-ouest de la France*, Auch, imp. Cocharaux, in-8° carté.

⁽⁵⁾ CÉSAR, *De Bello gallico*, III.

l'Empire et à la famille impériale¹⁾. Beaucoup d'entre eux sont dédiés à la *Mater magna*, à la « grande mère », principe femelle de la production.

Cette grande mère, qu'on l'appelle Déméter ou Cybèle, c'est Isis égyptienne telle que la concevaient les fidèles des bords du Nil. L'identification établie, Isis ne tarda pas à siéger dans les temples aquitains, grâce à l'influence des vétérans qui avaient assisté aux fêtes sacerdotales d'Alexandrie ou de Tarse, et que la politique romaine, pratique, adroite et subtile mêlait aux populations conquises, afin de poursuivre sans effort et sans violence, son œuvre de pénétration pacifique.

Le document qui fait l'objet de ce travail fut signalé pour la première fois à la *Société des Antiquaires de France* par M. Blanchet²⁾. C'est un moule en terre cuite de 0 m. 086 mill. de diamètre, où sont représentées en creux quatre divinités égyptiennes : Sérapis et Anubis à tête de chacal entourent Isis. Entre Osor-Hapi et Isis est Horus-l'enfant, de taille réduite (fig. 1).

Il fut découvert dans les circonstances suivantes. Au mois de janvier 1902, des travaux de terrassements avaient été exécutés à Lectoure, au lieu dit « Pradoulin », sur l'emplacement de la ville romaine. De nombreux débris antiques furent mis au jour, recueillis et transportés au Musée. Sur un tas de décombres gisait, souillé de terre, un disque



Fig. 1.

¹⁾ Cf. ESPERANDIEU, *Les inscriptions des Lactorates*. — ²⁾ *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1903, p. 204.

en terre cuite. Un passant le ramassa et, l'ayant nettoyé, fut très étonné d'y voir une série de personnages gravés en creux.

C'était un moule du type de ceux qu'on trouve fréquemment en Égypte, dans les *koms* de basse époque et principalement des périodes copte ou arabe. Les égyptologues, les collectionneurs ou amateurs les connaissent fort bien. Leur usage pour les époques pharaonique et gréco-alexandrine est assez indéterminé: par contre, on sait qu'ils servaient aux Coptes pour imprimer des caractères ou des symboles religieux sur les pains de proposition⁽¹⁾, en usage encore de nos jours.

La silhouette connue et très caractéristique du dieu chacal Anubis, le dieu ouvrier de chemins du nome d'Assiout, facilita beaucoup l'identification des personnages figurés sur la terre cuite de Lectoure.

Anubis tient en main le bâton divin dit à tête de «coucoufa», si souvent représenté dans les sculptures des temples et des tombeaux égyptiens, comme marque du pouvoir. Près de lui est Isis. La déesse est coiffée des cornes de vache et du disque solaire surmonté des deux plumes. D'une main elle tient le sistre, qu'elle élève, instrument dont ses prêtres faisaient usage dans les cérémonies religieuses; de l'autre main, elle porte un vase à libations destiné à contenir l'eau sacrée, ainsi qu'on peut le voir dans les nombreuses statues d'Isis alexandrine. A côté d'elle est Horus-l'enfant². Enfin, apparaît Jupiter Serapis³ dont le culte eut une fortune si extraordinaire, dans le monde romain, après la conquête de l'Égypte.

Mais ce qui augmente l'intérêt du moule de Lectoure, ce sont les attributs religieux qui se trouvent placés aux pieds des personnages et dans le champ du médaillon. On y voit, en effet, une sorte d'objet demi-sphérique, semblable au bonnet des Dioscures, qu'on trouve fréquemment sur le revers des monnaies romaines. Il est placé en haut, entre Isis et Serapis. Dans le bas est un autel entre deux flambeaux couchés. C'est, comme on peut le voir, un mélange curieux d'objets du culte latin associés à des divinités orientales. L'orthodoxie religieuse trouvant ainsi des objets sacrés de cultes familiers, se croyait sauve,

⁽¹⁾ Cf. *Annales du Service des antiquités de l'Égypte*, t. II, p. 112; R. P. JULIEN, *L'Égypte*, p. 84.

⁽²⁾ Harpocrate des Grecs, longtemps regardé

comme le dieu du silence, à cause de son geste enfantin.

⁽³⁾ Osor-Hapi par aphérèse *Serapis*. Apis, nous dit Strabon, est le même qu'Osiris.

et la foi, rigide chez certains, souffrait moins, sans doute, de l'envahissement des divinités étrangères associées ainsi à celles qu'elle avait coutume d'adorer.

Quel pouvait être l'usage de ce moule ? M. Blanchet y voit un médaillon destiné à l'ornementation des vases ; M. Guimet croit qu'il a dû servir à faire des lampes funéraires. Le petit trou rond, dit-il, nécessaire pour introduire l'huile et pour faire entrer l'air, se pratiquait dans la terre sèche et non cuite.

Il ne nous appartient pas, aujourd'hui, de trancher ici la question : nous laissons ce soin à de plus compétents que nous. Nous nous contentons de signaler aux égyptologues le moule de Lectoure, qui vient ajouter un témoignage de plus à la faveur dont jouirent les divinités orientales en Gaule.

Déjà on connaissait un médaillon de Lyon présentant un sujet analogue : une triade égyptienne sur un vaisseau, la *bari* divine.  a été trouvé à Vectillum. Cela porte à trois ces témoignages directs de la propagande religieuse en Gaule et prouve, une fois de plus, combien était grande la faveur dont jouissaient en Occident les divinités égyptiennes transformées suivant le goût d'Alexandrie ou de Rome.

Pour nous, c'est une preuve de plus en faveur des Isiaques du Sud-Ouest et une contribution de plus à ajouter à l'histoire religieuse, encore si obscure, de la Novempopulanie.

CH. PALANQUE.

¹⁾ Lettre du 30 février 1904. Un estampage a été adressé à M. Guimet par M. de Sardac et fait partie des séries du Musée de l'histoire des religions.

NÉCROLOGIE.

GEORGES SALMON.

M. Georges Salmon, Chef de la Mission scientifique française au Maroc, est mort à Tanger le 22 août dernier. Atteint de la dysenterie au retour d'un voyage à Fez, dont les résultats avaient dépassé son attente, on espéra d'abord le sauver; mais affaibli par un labeur sans trêve, que ses fonctions lui imposaient depuis plusieurs années, il ne put opposer une résistance suffisante au mal, qui prit rapidement un caractère irrémédiable et l'emporta.

Il n'avait que trente ans.

Quiconque sait ce que Salmon fit au Maroc ne sera pas surpris de ce dénouement si triste. D'une probité intransigeante, il s'était donné, sans restriction aucune, à l'œuvre que la France venait de créer dans ce coin d'Afrique hostile à la pénétration étrangère. Avec une patience que rien ne rebuta, il suivit sans recul la voie ardue qu'on lui avait tracée, semant sans compter sa santé sur la route : inlassable, il alla au-devant d'un destin que tout faisait prévoir et redouter.

Il faut avoir feuilleté les huit volumes des *Archives marocaines* pour comprendre ce que fut sa vie à partir du jour où le Gouvernement de la République lui confia la mission que la mort vient de clore. Il n'y eut plus alors pour lui de repos. On reste confondu en voyant l'effort qu'il s'imposa pour répondre à la confiance de ceux qui l'avaient distingué malgré sa jeunesse.

Salmon fut, pendant trois ans, en sortant de l'École des langues orientales vivantes, pensionnaire de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Je le vis avec regret quitter cette maison où il avait su se faire aimer de tous par sa droiture et la dignité de son caractère. La vie s'ouvrait alors à lui pleine de promesses, et la carrière qu'il s'était préparée au prix des plus lourds sacrifices lui promettait de solides succès. La science compte, maintenant, hélas ! une victime de plus.

L'œuvre qu'il laisse est importante; celle qu'il n'a pu achever, et dont ses amis prendront soin, est plus considérable encore. La publication des documents qu'il a recueillis à Fez, avec l'aide de son dévoué compagnon de voyage, M. Michaux-Bellaire, et de cette monumentale *Encyclopédie du droit marocain* qu'il préparait lui assurera une place éminente parmi les savants qui se sont illustrés au Maroc. Elle montrera, en même temps, l'étendue et la persistance admirable de son effort.

Il avait commencé, à l'Institut, deux importants ouvrages : un *Dictionnaire géographique de l'Égypte, d'après Yakout et les géographes arabes*, trop peu avancé pour être terminé, et une édition du manuscrit d'Ibn Abd-el-Hakam relatif à la conquête de l'Égypte; peut-être pourrai-je faire mettre au point ce dernier travail. C'est un hommage que je serais heureux de rendre à la mémoire de celui qui fut trop brièvement mon collaborateur, de l'ami dont je n'oublierai pas l'affection discrète et profonde.

Le Vésinet, le 20 septembre 1906.

É. CHASSINAT.

TABLE DES MATIÈRES.

CH. PALANQUE. Rapport sur les recherches effectuées à Baouit en 1903 (avec 17 planches)	1- 21
H. GAUTHIER. Quelques remarques sur la XI ^e dynastie.	23- 40
— Notes et remarques historiques, S III-VII.	41- 57
G. JÉQUIER. De l'intervalle entre deux règnes sous l'ancien empire.	59- 62
— Les nilomètres sous l'ancien empire.	63- 64
H. GAUTHIER. Un précurseur de Champollion au xvi ^e siècle.	65- 86
É. GALTIER. Coptica-arabica.	87-164
L. BARRY. Sur une lampe en terre cuite. — Le culte des Tyndarides dans l'Égypte gréco-romaine (avec 1 planche).	165-181
CH. PALANQUE. Un moule égyptien trouvé à Lectoure.	183-187
NECROLOGIE.	189-190



Fig. 1. The same. Photo



Vase en même plan.



FIGURE 1. The Great Pyramid of Giza.





View of the Church of St. John the Evangelist.



Vor der Kirche in Tadmor.









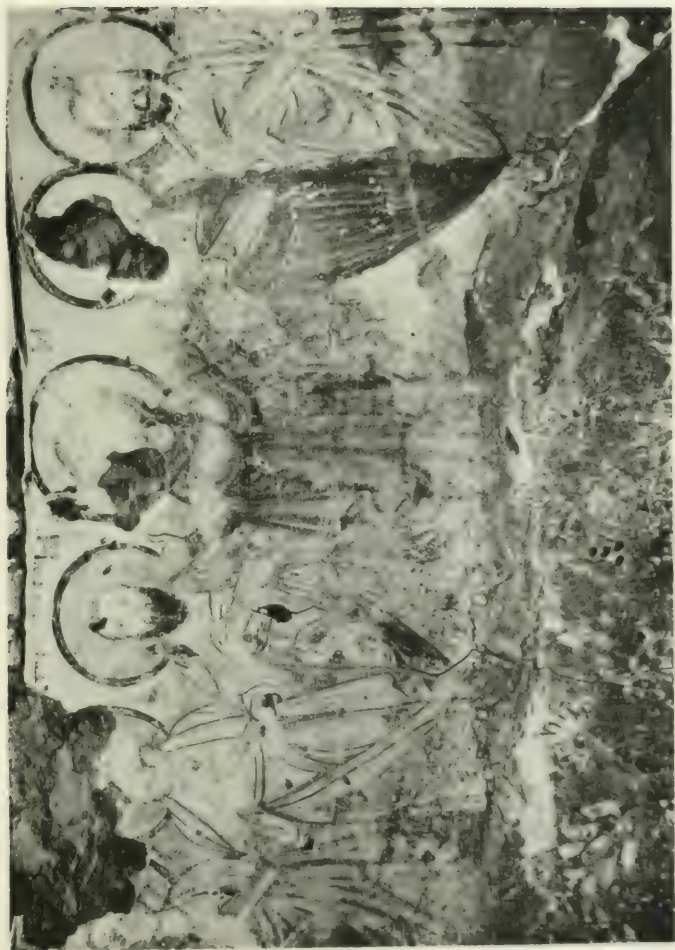
Chapelle des Cordeliers, plan en creux.

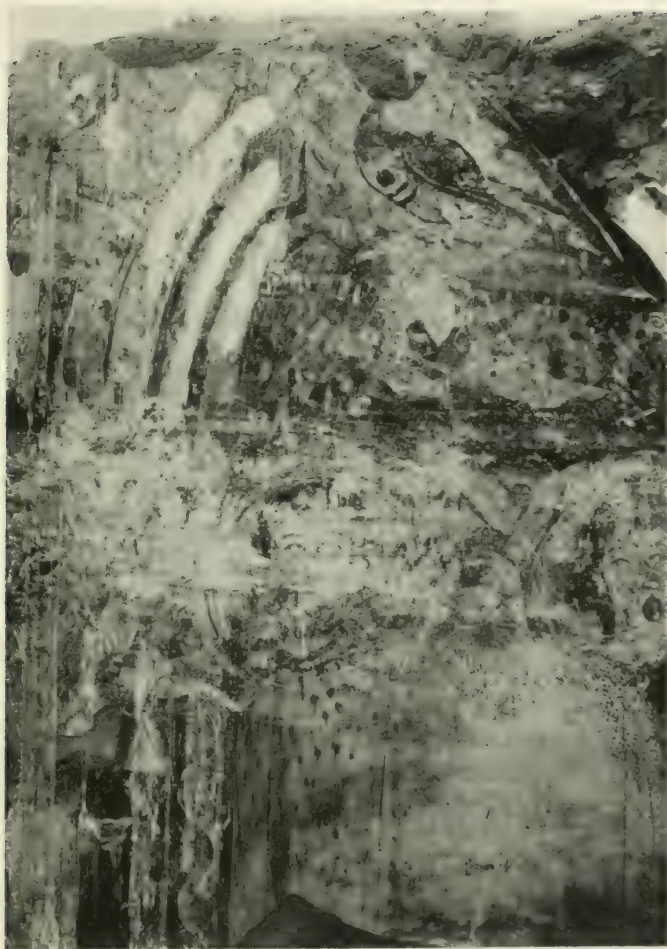


Cappella no. 1 and no. 2, parietal sect.



Gravestone of the 17th century, near the church.





Détail de la décoration d'un céramique, montrant la lettre 'C'.



Vase en terre cuite orné de peinture.



Chapelle n° 9.



Compositae, *Helianthus* sp.



DT
57
C3
t.5

Cairo. Institut français
d'archéologie orientale
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

